

LE ROMAN CANADIEN

37

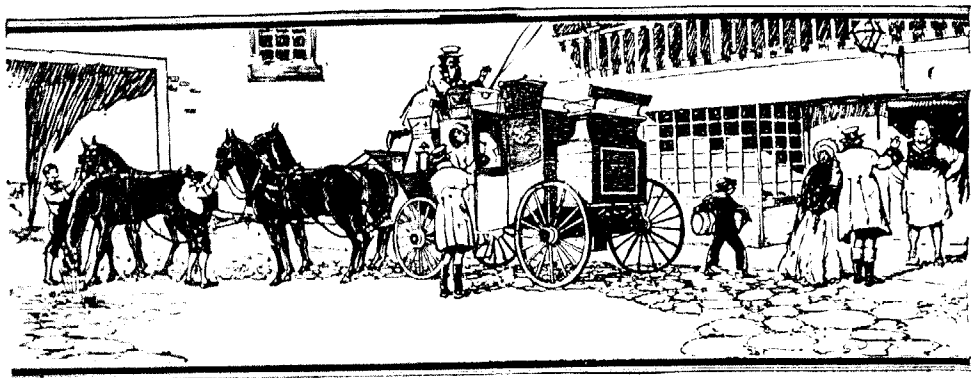
Les TROIS GRENADIERS

Roman Canadien
Inédit
Par JEAN FÉRON



25f

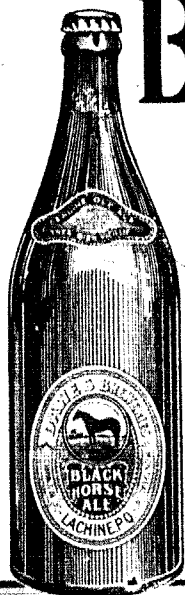
EDITIONS EDOUARD GARAND. MONTREAL



DAWES

BLACK HORSE

Ale et Porter



*La même qu'autrefois
Bière naturelle très bien vieillie avec
plus de cent ans d'expérience -*

LES TROIS GRENADIERS

(1759)

Roman historique inédit

par

JEAN FÉRON

Illustrations d'Albert Fournier



"LE ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand

1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth.
Montréal.

DU MÊME AUTEUR

ROMANS :

La Métisse. Éditions de luxe, format 7½ par 5½	I vol. 75c
L'Aveugle de St-Eustache (deuxième édition)	I vol. 25c
Le Philtre Bleu.	I vol. 15c
Fierté de Race.	I vol. 25c
La Femme d'Or.	I vol. 15c
La Revanche d'une Race.	I vol. 25c
La Besace d'Amour.	I vol. 25c
Les Cachots d'Haldimand.	I vol. 25c
La Taverne du Diable.	I vol. 25c
Le Patriote.	I vol. 25c
Le Manchot de Frontenac.	I vol. 25c
La Besace de Haine.	I vol. 25c
Le Siège de Québec.	I vol. 25c
Le drapeau Blanc.	I vol. 25c
Les trois Grenadiers.	I vol. 25c

Théâtre

La Secousse : pièce dramatique en trois actes. .	I vol. 25c
--	------------

Paraîtra prochainement :

Le Capitaine Aramèle. Roman.

Tous droits de publication, de traduction, reproduction,
adaption au théâtre et au cinéma réservés par
Edouard Garand

1927

Copyright by Edouard Garand, 1927

De cet ouvrage il a été tiré 15 exemplaires sur papier spécial;
chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

JEAN FÉRON Les TROIS GRENADIERS



PREMIERE PARTIE

I

UNE BAGARRE DE TAVERNE.

C'était le 12 décembre de cette terrible année 1759.

A un mille environ du fort que le marquis de Lévis avait fait élever sur la rive droite de la rivière Jacques-Cartier, au centre d'une sapinière touffue et toute blanche de givre, se dressait une baraque en laquelle l'ancienne mendiante, la mère Rodioux, ex-tavernière en la basse-ville de Québec, tenait cabaret.

Il était environ trois heures de l'après-dîner, et la grande salle de la taverne était remplie de soldats du fort qui, tous les

jours, venaient en grand nombre jouer aux dés et boire de l'eau-de-vie.

Le soleil inclinait déjà vers l'horizon. Le froid était vif, cassant, et l'on pouvait entendre les sapins péter comme des coups de pistolets.

Dans le cabaret un grand feu brûlait en flammes hautes et répandait une excellente chaleur gâtée, malheureusement, par les âpres relents de l'eau-de-vie. La mère Rodioux, toujours grêle et sèche, allumait ses lampes, car l'unique fenêtre qui prenait jour par la façade ne suffisait plus à éclairer à l'intérieur.

A l'instant où nous pénétrons dans la place un grand chahut régnait.

Plusieurs voix enthousiastes venaient de clamer :

—Bravo ! pour les grenadiers...

—Merci, mes braves amis, répliqua une voix profonde, basse et retentissante à la fois, le chevalier de Pertuluis est en effet, ainsi que son écuyer le sieur de Regaudin, un excellent grenadier du roi de France.

—Et deux vaillants grenadiers, renchérit la voix quelque peu aigre de notre ancienne connaissance Regaudin, que Sa Majesté le roi d'Angleterre s'honorerait d'avoir à la tête de ses régiments de grenadiers-royaux, biche-de-bois!

—Ha! Ha!... se mit à rire, dans un angle éloigné du cabaret, une voix ironique à l'accent italien. Ha! Ha!... deux beaux grenadiers, en vérité, qui pourfendaient bien plus de leur langue que de leur lame!

—Ah! ça, messire Fossini, cria un soldat demi ivre, allez-vous insulter l'armée?

—Ventre-de-diable! jura Pertuluis, que lui importe à lui qui n'est pas français et qui n'est point grenadier?

—Avec ça, biche-de-bois, fit Regaudin avec un sourire mordant, est-ce qu'on lui a vu le flingot au poing à la bataille du mois de septembre?

—A-t-il fait étinceler aux yeux des Anglais la lame qu'il porte? demanda un autre soldat.

—Et l'a-t-il fait siffler quelque peu et l'a-t-il choquée contre les claymores des Montagnards Ecossais? fit un autre avec mépris.

—Biche-de-bois, s'écria Regaudin, comment aurait-il pu le faire, puisqu'il faisait claquer, ce jour-là, ses talons en se sauvant et en cherchant un abri?

—Lâche! crièrent quelques soldats à ce Fossini qui, pour passer français, s'appelait Foissan.

—Traître! rugirent d'autres soldats.

—Silence! commanda Foissan avec colère. Je suis aussi bon sujet du roi que quiconque d'entre vous!

Un rire énorme résonna.

—Oui... sujet du roi des brigands! clama une voix de jeune fille.

—Bravo! La Pluchette! fit en choeur l'assemblée.

—A la santé du roi de France! vociféra Pertuluis en élevant un gobelet plein de liqueur.

—Vive le roi!

—A la santé des Grenadiers du roi! clama Regaudin.

—Vivent les Grenadiers!

Les gobelets s'entre-choquèrent avec un

bruit effarant. Des éclats de rire roulèrent un moment, et des éclats de voix firent trembler la baraque.

—Ah! ça, ventre-de-boeuf! reprit Pertuluis qui venait de se lever et qui jetait un regard narquois vers Foissan et trois gardes qui lui tenaient compagnie, si je ne me trompe, Il Signor Fossini n'a pas bu à la santé du roi!

—Ou s'il a bu, dit un soldat en éclatant de rire, c'était à la santé du roi des brigands!

Un rire approbateur circula.

—Et il n'a pas, continua Pertuluis d'une voix qui prenait un ton menaçant, bu à la santé des Grenadiers du roi!

—Horreur! cria la salle scandalisée.

—Qu'on le jette à la porte!

A la fin, l'eau-de-vie aidant, la colère s'emparait des soldats. Ils connaissaient Foissan pour un des agents de ceux-là qui affamaient l'armée. Mais Foissan, tout en achevant de vider une coupe de vin rouge, essayait de conserver sur ses lèvres un sourire de dédain, cependant que ses trois compagnons avaient une physionomie plutôt inquiète. Or, le sourire de dédain de Foissan fit éclater des colères plus ardentes, et plusieurs soldats quittèrent brusquement leurs sièges pour s'élancer contre l'italien. Mais Pertuluis les contint.

—Minute, mes amis, fit-il seulement.

Tibubant, le grenadier s'avança au centre de la place. Des soldats repoussèrent des tables, culbutèrent des escabeaux pour qu'il fût plus à son aise. Là, tanguant et roulant, car il était un peu plus qu'à demi ivre, le grenadier parla ainsi d'une voix zézayante :

—Mes amis et camarades, on est grenadier et on est français, que diable! Et cela étant ainsi, bien qu'on soit un peu rouleux et roulard par-ci par-là, riboteur, poivrot, cascadeur, pochard, on est pas gredin! Ventre-de-roi! on a le coeur à sa place! Il peut arriver qu'un Français quelconque vende son pays et sa race et son roi... mais un grenadier de France, jamais! Eh bien! on a vendu ce pays, on a trahi la capitale, on a livré l'armée... mais ces canailles-là n'étaient point des français, ni des grenadiers... C'étaient des étrangers, des crapules, des vermines comme en voilà une... là!

D'un grand geste il indiqua Foissan sur qui tombèrent des regards foudroyants.

—Tu mens, grenadier! cria l'italien avec colère.

—L'entendez-vous, camarades? se mit à rire Pertuluis. A-t-il parlé français? Ecoutez bien : "Tu mentes, grenadière!"...

—Je suis français du Midi! clama Foissan avec rage.

—Entendez encore, les amis! "Je suis française..." Eh bien! continua le grenadier, si tu es français du Midi, dis-nous de quelle place de ce Midi!

—Je montrerai mon acte de naissance et de baptême! s'écria encore Foissan.

—Ha! Ha! Ha!... se mit à rire à grands éclats Regaudin, il me fera crever de rire, ce Foissin!... As-tu entendu, cher Pertu! Il a dit son acte de baptême...

—Eh bien! quoi? répliqua Pertuluis gouguenard, n'a-t-il pas eu le diable pour parrain?

On éclata de rire dans tous les coins de la taverne.

—Et alors, poursuivit le grenadier, quand on a le diable pour parrain et qu'on est filleul du diable, est-ce qu'on a une patrie?

—Non! Non! cria La Pluchette juchée sur le comptoir pour mieux voir la scène. Avec le diable pour parrain on n'a pas de patrie et l'on vend de la farine aux Anglais.

—Et l'on introduit l'ennemi dans le camp de ceux qu'on appelle ses frères! ajouta la mère Rodieux qui, à la fin, prenant partie pour la majorité. Car, d'habitude, la mère Rodieux préférait garder une stricte neutralité dans les discussions et bagarres.

—Ensuite, fit à son tour Regaudin, on court porter de faux messages au commandant de la capitale pour l'inciter à capituler!

—Eh! oui... rugit La Pluchette en étendant le bras vers Foissan, voilà bien le traître... celui qui a poignardé le brave père Croquelin qui voulait l'empêcher de commettre sa mauvaise action!

—Vous mentez tous! hurla Foissan.

Et se levant, il invita ses compagnons à le suivre, disant :

—Sortons, mes amis, ce bouge et ces brutes nous saliront à la fin!

Mais Pertuluis lui barra le chemin.

—Ventre-de-grenouille! est-ce qu'on a la coutume de partir ainsi... sans dégainer?

—Ah! voilà bien! ricana l'italien. Tout

ce qu'on veut, c'est une bagarre? Eh bien! arrière! mon épée ne heurte que les rapières des gentilshommes!

—Vous l'entendez encore? s'écria Pertuluis avec un gros rire. Il a dit "gentilshommes"! Monsieur Foissin, ajouta-t-il sur un ton digne, la mienne, ma rapière, se frotte à n'importe quelle lame lorsqu'il en est besoin, et, pourtant, je suis le Chevalier de Pertuluis!

Et le colosse balafré haussa sa taille avec tant de gravité qu'il en imposa à toute la salle.

Des bravos éclatèrent à l'adresse du grenadier qui venait de tirer sa longue rapière et d'en piquer la pointe sur le plancher. Et comme il chancelait d'ivresse de plus en plus, l'on eût été porté à croire qu'il avait ainsi piqué sa rapière pour maintenir son équilibre.

Regaudin se précipita vers lui avec une bouteille, lui appliqua le goulot aux lèvres et, la voix zézayante, les jambes non plus solides que celles de son compère, il dit avec une larmoyante compassion :

—Tu trembles, Pertu, tu vacilles, tu es ému... bois!

Pertuluis vida la bouteille d'un trait, poussa un "hem" effrayant, et se mit à rire.

—Allez-y! cria une voix dans la salle.

Le grenadier releva sa lame et, dardant des yeux terribles sur Foissan, proféra :

—En garde, fripon!

Et de suite il feignit de porter un coup droit à l'italien qui venait de faire un saut en arrière pour tirer sa rapière et se mettre en garde.

Comme l'espace libre ne paraissait pas suffisant, plusieurs soldats repoussèrent d'autres tables et d'autres escabeaux.

Regaudin vint se placer à trois pas de son compère, la rapière au poing, et dit :

—Je suis le second de mon camarade!

Il venait de voir, en effet, les trois compagnons de Foissan tirer à demi leurs épées du fourreau.

Foissan regarda ses amis et commanda :

—Passons-leur sur le ventre!

Et quatre lames étincelèrent aussitôt et se heurtèrent violemment contre les deux rapières des bravi. Toute la salle, à ce moment, saluait ces derniers d'un vivat retentissant.

Et Regaudin, narquois, disait en bloquant deux lames :

— Je vous assure, mes amis, qu'on ne passe point comme ça sur nos ventres!

— Ventre-de-roi! fit à son tour Pertuluis. Pensez-vous qu'on laisse les cochons nous gratter la panse?

Les soldats riaient et applaudissaient au cliquetis des lames d'acier. Car l'action était vivement engagée... si vivement même que Regaudin fut le premier piqué par l'un des compagnons de Foissan, un jeune garde qui maniait l'épée avec une grande habileté. Foissan lui-même possédait une certaine science et beaucoup de maîtrise. Mais que pouvait-il contre Pertuluis! Mais heureusement pour l'italien que le grenadier était gris et avait la vue fortement troublée par les effets trompeurs de l'eau-de-vie; en une autre circonstance il est à peu près certain que Foissan eût été percé d'entre en outre dès le deuxième choc des armes.

Durant plusieurs minutes les lames claquèrent sans que l'avantage parût se poser en faveur des uns ou des autres. Regaudin avait été piqué à l'épaule gauche et Pertuluis au ventre, mais ce n'étaient que des égratignures. Foissan était plus sérieusement blessé à l'avant-bras droit, car ce bras saignait. Les trois gardes avaient reçu de l'épée de Regaudin quelques légères blessures. Regaudin, en effet, avait à faire à trois adversaires. C'est Foissan qui l'avait voulu ainsi, croyant qu'il pourrait seul venir à bout de Pertuluis.

Toute la salle demeurait maintenant silencieuse spectatrice du combat, et chacun, en soi-même, faisait des vœux pour que les deux bravi couchassent leurs adversaires sur le parquet. Mais ces souhaits ne semblaient pas être bientôt réalisés, car les quatre gardes conservaient tout leur terrain et, par surcroît, ils prenaient vigoureusement l'offensive après s'être tenus sur la défensive.

Une grande émotion assaillit tous les spectateurs, lorsqu'on vit Regaudin et Pertuluis perdre peu à peu du terrain après avoir perdu l'offensive : les deux grenadiers reculaient vers la porte de sortie.

Une sourde rumeur circula parmi les soldats du fort :

— Les gredins, ils manègent pour gagner la porte!

C'étaient les quatre gardes qu'on désignait.

— Ils vont passer sur le ventre des grenadiers, comme ils ont dit!

— Il ne faut pas qu'ils s'esbignent!

— A la porte!

— A la porte!

La Pluchette, toujours debout sur le comptoir, entendit ces dernières paroles.

— Oui, oui, à la porte! Barriadez la porte! cria-t-elle.

De même que les soldats, elle avait deviné les desseins de Foissan et de ses trois compagnons.

Vivement et avec grand bruit des tables et des escabeaux furent entassés contre la porte.

— Surveillez la fenêtre! cria encore La Pluchette.

Les soldats firent aussitôt rempart devant cette issue.

— Cristo! jura Foissan avec rage.

En même temps il porta un coup effrayant à Pertuluis qui, heureusement, para à temps; mais peu s'en était fallu qu'il n'eût été percé de part en part.

Alors ses balafres rouges et vertes devinrent blanches comme la neige du dehors.

— Ventre-de-diable! jura-t-il à son tour, le mignon a bien failli m'enfourcher. Attends un peu, ajouta-t-il entre ses dents, tu vas voir que Pertuluis a le secret d'ouvrir une bedaine de serpent!

Mais le pauvre grenadier, trop ivre, ne parvenait pas à reprendre l'offensive. Et Foissan le poussait activement contre le barrage de la porte. Les trois autres gardes, dont deux n'étaient que des débutants au métier, donnaient assez de fil à retordre à Regaudin pour empêcher celui-ci de porter secours à son compère. Et les deux grenadiers s'épuisaient rapidement, ils étaient mouillés de sueurs, ils haletaient...

La taverne était maintenant en tumulte. On voyait le moment approcher où les deux grenadiers tomberaient percés de coups, et l'on reprochait aux adversaires d'être quatre contre deux. Plusieurs auraient voulu prêter main-forte aux grenadiers, mais nul n'avait d'épée, attendu que les soldats n'avaient pas le droit de porter cette arme distinctive. Nul, non plus, n'avait de fusil ou de baïonnette, attendu encore que pas un soldat en congé n'avait le droit d'apporter avec lui ses armes. On comprend la sourde irritation des soldats devant leur impuissance à porter secours aux deux braves qui s'étaient déclarés les cham-

pions de l'armée. On ne put donc que les plaindre de tout cœur en attendant qu'on les vit pourfendus.

Pertuluis de son dos venait de rencontrer les tables qui s'entassaient en barrage devant la porte; pour ne pas s'y voir embrocher, il exécuta un bond de côté et, pour une fois encore, il fallit être perforé par la rapière de Foissan. Quant à Regaudin, il se voyait acculé dans un angle opposé de la taverne, et il n'arrivait plus qu'à parer au hasard les coups de ses adversaires.

—Biche-de-bois! jura-t-il au moment où une pointe d'épée venait de lui effleurer la gorge, ces salopards vont finir par nous faire voir des étoiles!

—Ventre-de-bœuf! fit Pertuluis à son tour, ce gorot de Fossini doit posséder des sortilèges, que je n'arrive pas à lui trouer la cœnne!

Mais ces bravades des deux grenadiers ne rendaient pas leur situation plus avantageuse, et, enfin, acculés tous deux au mur de la baraque, ils ne pouvaient plus attendre que la seconde où l'acier fouillerait leurs entrailles.

Mais, soudain, tout s'arrêta net... les fers demeurèrent immobiles, haut levés, les êtres se statufièrent. Un fracas terrible venait de retentir contre la porte extérieure, toute la baraque en fut secouée... Puis un autre heurt comme un coup de tonnerre : on eût dit qu'on tentait d'enfoncer la porte à coups de bédier!

—Débarrassez la porte! cria la mère Rodieux.

Quelques soldats s'élançèrent pour retirer tables et escabeaux empilés jusqu'au plafond... mais trop tard : le tout à cet instant même dégringolait, culbutait, volait en pièces de tous côtés, si bien que chacun s'écarta le plus vite possible pour se mettre à l'abri des éclats de bois, et dans le cadre de la porte dont il n'existait plus que des morceaux informes, on vit se dresser une haute taille d'homme, souple et mince, au haut de laquelle souriait narquoisement une figure hâlée, maigre et longue, mais éclairée de yeux étincelants.

Alors de toutes les bouches agitées par la stupeur s'envola ce nom :

—Flambard!

Mais aussitôt il se passa quelque chose qui aurait pu être comparée à l'éclair qui brille tout à coup, zigzague, frappe, tue... Le spadassin avait bondi, franchi d'un saut

prodigieux l'espace qui le séparait de Foissan, et de sa rapière qu'il venait de mettre à la main avait fait sauter celle de l'italien. Et ceci s'était passé à la seconde même où Foissan, profitant de la distraction générale, lançait la pointe de son épée à la gorge de Pertuluis qui avait commis l'imprudence de tourner la tête du côté de la porte. Et la rapière de Foissan, à peine touchée par la prodigieuse rapière de Flambard, s'échappa de ses mains, monta, claqua avec bruit contre le plafond, se brisa et retomba sur le carreau en trois tronçons.

Et dans le silence religieux qui suivit cet exploit, volèrent ces paroles nasillardes :

—Par les deux cornes de satan! quel bon vent m'a guidé jusqu'ici!... Je vous cherchais, signor Fossini!

Une joyeuse clameur s'éleva du groupe des soldats.

Mais aussitôt, Pertuluis, revenu de sa stupeur, poussait un juron formidable et, la rapière bien assujettie au poing, se ruait contre l'italien et ses gardes... Mais Flambard le contint d'un geste autoritaire.

—Et vous, jeunes associés! dit le spadassin aux trois compagnons de l'italien, lesquels, après avoir abandonné la partie contre Regaudin, demeuraient toujours en garde et menaçants. Voyons, ajouta-t-il, votre chef est désarmé, posez les armes à votre tour, vous êtes mes prisonniers!

Flambard, sans défiance, s'avança vers les trois jeunes hommes. Mais déjà Foissan hurlait :

—Sus! Sus!

En même temps, sa main droite parut armée d'un pistolet dont le coup, dirigé contre Flambard, partit presque à bout portant.

Mais le spadassin avait vu le geste : à la seconde même où le coup partait, il ployait sa haute taille si rapidement et de telle sorte qu'on crut qu'il allait s'aplatir sur le plancher; puis il se redressait comme un ressort après le coup de pistolet dont il sentit la balle lui effleurer les reins. Alors il se rua contre Foissan, le saisit dans ses bras nerveux, le serra avec la force d'un étau, et le laissa tomber : l'italien s'affaissa lourdement comme un corps sans vie, les os à demi rompus. Tout cela s'était passé avec une rapidité et une dextérité si remarquables que les soldats en demeuraient tout ébahis. Mais La Pluchette ayant poussé un "hourra" retentissant, toute la

taverne se mit à applaudir bruyamment ce nouvel exploit de notre héros.

Celui-ci, toujours narquois et calme, sourit à La Pluchette et à la mère Rodioux, puis désigna aux soldats les trois gardes en commandant :

—Prenez ces hommes, mes amis, ils sont nos prisonniers!

Devant les rapières menaçantes des gardes, les soldats hésitèrent. Le spadassin retira sa lame du fourreau et marcha contre les gardes.

—Faut-il vous désarmer en douceur ou par la force? demanda-t-il, ironique.

Les gardes comprirent que c'était folie pure de tenter une résistance devant le fer de ce magicien qu'était Flambard, et d'un commun accord ils jetèrent leurs armes par terre.

—Ramassez! dit le spadassin aux soldats.

Ceux-ci relevèrent les épées des gardes tandis que trois autres soldats, sur l'ordre de Flambard, liaient les mains des prisonniers. Et déjà Pertuluis et Regaudin avaient solidement lié celles de Foissan qui reprenait connaissance peu à peu.

—Et à présent, mère Rodioux et vous, Mademoiselle Rose, dit notre ami en marchant vers le comptoir, servez une tournée générale à la santé du roi et de la Nouvelle-France!

La patronne et la servante se mirent à l'oeuvre avec ardeur. Des soldats, pendant ce temps, démolissaient une table et de ses planches fabriquaient à la hâte une porte que tant bien que mal ils ajustaient ensuite dans le cadre vide. D'autres, à cause du froid qui avait envahi la baraque, entassaient dans l'âtre des bûches de sapins. Puis bientôt l'eau-de-vie et le vin étaient servis à la ronde, et tout le monde buvait en faisant l'éloge de Flambard.

Celui-ci avait appelé au comptoir Pertuluis et Regaudin qui, tout en vidant chacun un carafon, écoutaient certaines instructions que leur donnait à voix basse le spadassin. Après la première tournée, ce dernier en paya une deuxième, puis il alla à Foissan qui, s'étant relevé, avait rejoint ses trois compagnons.

—A présent, monsieur Foissini, il s'agit de me remettre certain papier que vous portez et qui n'est autre qu'une commande de marchandises pour être livrées aux Anglais. Allons, montrez!

—Je n'ai pas ce que vous dites! gronda Foissan comme une bête mal apaisée.

—C'est ce que nous allons voir. Allons! grenadiers, fouillez-lui les tripes! commanda-t-il aussitôt à Pertuluis et Regaudin.

Ceux-ci en un tour de main eurent fait le tour des poches du prisonnier, et Regaudin en tira un papier qu'il donna à Flambard.

—Non! répondit le spadassin, après avoir déplié le papier, ce n'est pas ça. Fouillez encore!

Les deux grenadiers obéirent. Mais cette fois Foissan tenta de mordre les mains qui s'introduisaient dans les poches de son vêtement.

—Tiens-lui la tête, Regaudin, dit Pertuluis, tandis que je vais chercher: car je me méfie des morsures de porc!

Regaudin fit comme on lui disait, et la minute d'après Pertuluis trouvait un autre papier.

—Tenez, Monsieur Flambard, dit-il, ceci doit être la bonne paparasse! Seulement, méfiez-vous, car ça pourrait bien être un message du diable!

Flambard sourit. Puis, ayant déplié ce nouveau papier, proféra avec satisfaction :

—C'est bien cela.

Les soldats assistaient à cette scène, silencieux. Mais l'un d'eux demanda :

—Est-ce que ce papier est encore un message pour nous livrer aux Anglais?

—C'est tout comme, mes amis. C'est une liste de mangeaille qu'on allait livrer aux Anglais, tandis que nous crevons de faim dans le fort.

—Et qu'est-ce que vous allez faire de cette canaille-là? demanda un autre soldat.

—Nous allons en faire quelque chose qui ne le rejoindra certainement pas. Mais avant tout, ajouta le spadassin, nous allons le passer en conseil de guerre, et peut-être lui trouverons-nous autre chose dans le ventre. En attendant, nous allons conduire les quatre prisonniers au fort. Allons mes amis, deux hommes par prisonniers et marche!

—Au fort! Au fort! crièrent les soldats, chacun voulant se charger des prisonniers.

—Et j'ajoute, reprit Flambard, que, s'ils avaient quelque envie de prendre à gauche ou à droite à travers les magnifiques sapins

qui bordent le chemin, vous ne les ménagiez pas!

L'instant d'après le cabaret se vidait tout à fait, et les soldats, précédés par les trois grenadiers, se dirigeaient vers le fort avec les quatre prisonniers.

II

DANS LE FORT.

Au midi de ce jour, un traîneau, attelé de deux chevaux et venant de la direction de Québec, s'arrêtait sur les hauteurs de la rive gauche de la rivière Jacques-Cartier. Là, la route qui descendait vers le lit de la rivière était barrée par un énorme abatis d'arbres, de sorte qu'il était impossible d'avancer plus loin vers le fort dont on apercevait, sur les hauteurs opposées, les premières défenses. Quatre sentinelles avaient en même temps surgi des fourrés du voisinage et entouré le traîneau. Les chevaux, effrayés par l'apparition subite des sentinelles, se cabraient en renâclant, et le cocher, assis sur le siège d'avant, faisait tous ses efforts pour les maîtriser.

En arrière était assise une jeune femme ou jeune fille tout enveloppée de fourrures. Elle paraissait seule, et l'on ne pouvait voir que ses yeux très noirs et lumineux, son nez et sa bouche rouge. Elle parut s'étonner de voir que la route était ainsi barrée, et elle allait peut-être en demander la raison, quand l'une des sentinelles lui fit cette question :

— Où allez-vous ?

— Au fort ! répondit l'inconnue.

— Quel ordre avez-vous ?

— Voici ! répliqua la jeune femme en tendant un papier.

— Je ne sais pas lire, dit la sentinelle. Veuillez lire vous-même !

— Eh bien ! c'est un laissez-passer du capitaine Vaucourt... Voyez ici son nom qu'il a signé lui-même.

— C'est bien, madame, répondit la sentinelle en s'inclinant, vous pouvez passer.

A cet instant un tas de fourrures dans le fond du traîneau se mit à bouger, puis une tête pâle parut.

— Sommes-nous arrivés, Marguerite ? demanda une voix faible.

— Oui, monsieur le vicomte. Voyez le fort, là, devant nous !

Ce jeune homme, comme le lecteur le de-

vine déjà, était le vicomte Fernand de Loys qui avait été si grièvement blessé à la bataille des Plaines d'Abraham où il s'était conduit en héros. Echappé à la mort grâce aux soins assidus de Marguerite de Loisel, il était maintenant convalescent. Il leva sa tête, que couvrait un casque en vison, et put voir de l'autre côté de la rivière les abatis d'arbres garnis de petits canons. C'étaient, du côté de la Capitale, les premières défenses du fort.

— Mais par quelle voie arrive-t-on au fort ? demanda Marguerite de Loisel.

— Mademoiselle, répondit la sentinelle, il vous faut rebrousser chemin sur un parcours d'un demi-mille. Là, à droite, se trouve un chemin étroit, mais suffisamment large pour votre traîneau, qui remonte la rivière jusqu'à deux milles environ, puis ce chemin suit la pente des hauteurs et vous conduit sur l'autre rive.

— En ce cas, dit la jeune fille, c'est plus de quatre milles que nous avons à faire encore.

— Oui, mademoiselle. Mais de l'autre côté, pour revenir, vous trouverez un chemin large et bien tracé qui vous permettra d'aller à toute la vitesse de vos chevaux.

— C'est bien, merci, mon ami. Voyons ! monsieur le vicomte, ajouta-t-elle sur un petit ton d'autorité, cachez-vous bien vite, sinon vous prendrez du froid !

Elle repoussa doucement le jeune homme sous les fourrures, tandis que le cocher virait de bord. Et l'instant d'après, le traîneau rebroussait chemin.

Avant de suivre ces nouveaux personnages au fort, revenons à près de trois mois en arrière, afin de voir ce qui s'était passé depuis que la capitale de la Nouvelle-France était aux mains de l'ennemi.

Québec avait passé aux Anglais, par la trahison, le 18 septembre.

Toute la garnison avait été embarquée sur des navires anglais et transportée en France.

Le brigadier-général Murray, qui, sur les Plaines d'Abraham, avait montré à côté de son jeune chef James Wolfe une grande valeur, était devenu gouverneur de Québec et de toute la partie du pays abandonnée par l'armée de la Nouvelle-France. Celle-ci s'était retranchée à la rivière Jacques-

Cartier sous le commandement du chevalier de Lévis, qui après la mort de Montcalm, avait été nommé général-en-chef. Lorsque Lévis, qui accourait au secours de Québec, apprit que la capitale avait été livrée, il ordonna à l'armée de se retrancher solidement à la rivière Jacques-Cartier, afin de disputer aux Anglais le reste du pays. Mais les Anglais n'avaient pas les forces nécessaires pour tenter de conquérir le reste de la Nouvelle-France, et pour cet hiver-là ils allaient se contenter de garder Québec.

Alors, M. de Lévis, ordonna la construction d'un fort qui, tout en servant de barrage à toute marche possible de l'ennemi, serait en même temps pour l'armée un refuge plus confortable contre les rigueurs de l'hiver qui allait venir. Lorsque le fort fut terminé, le chevalier de Lévis n'y laissa que deux mille hommes, et envoya le reste des soldats dans les divers postes militaires entre les Trois-Rivières, Montréal et le lac Champlain. Quant au chevalier, il se rendit passer l'hiver à Montréal avec son état-major, et laissa le commandement du Fort au capitaine Jean Vaucourt, sur la recommandation de M. de Vaudreuil. Celui-ci et tous les fonctionnaires s'étaient aussi rendus à Montréal où se trouvait maintenant le siège principal de la colonie. Il avait été décidé qu'on ne tenterait rien contre les Anglais durant le cours de l'hiver, et qu'on attendrait au printemps suivant, alors qu'on espérait recevoir du roi de France des secours en hommes, vivres et argent. Le chevalier Le Mercier avait, en effet, été envoyé auprès du roi pour solliciter ces secours. Bien que la colonie se trouvât dans une situation plus que précaire, les adeptes de la Société Bigot et Cie n'en continuaient pas moins leurs affaires louches et le train de leurs plaisirs. Bigot avait dû suivre M. de Vaudreuil à Montréal, tandis que Cadet et Péan étaient demeurés aux Trois-Rivières qui, cet hiver-là, devenait le centre de ravitaillement de la colonie et des postes militaires. Mais rien n'empêchait ces messieurs de se rendre de temps à autres à Montréal pour assister aux fêtes magnifiques qu'y donnaient l'intendant-royal. De leur côté, Cadet et Péan ne manquaient pas de donner quelques réceptions dont on parlait avec éloges. Là, aux Trois-Rivières, Mme Péan brillait comme la plus belle des femmes, mais elle n'a-

vait pas pour l'admirer et la jalouser la haute aristocratie de Québec qui, à présent, avait élu domicile à Montréal. A Montréal une autre étoile brillait dans les salons de l'intendant, une étoile qui avait tout à coup éclipsé Mme Péan, une jeune fille qui, du jour au lendemain, était devenue la reine du pays, comme l'avait été Mme Péan, et cette jeune fille était Mlle Deladier. Mlle Eugénie Deladier, beaucoup plus jeune que Mme Péan, car elle n'avait que 18 ou 19 ans, était plus fraîche et plus gaie, de sorte, qu'après avoir été courtisée par Poissan, qu'elle avait enduré contre son gré, sa jeunesse et sa fraîcheur avaient subitement attiré les regards de Bigot. Et ceci s'était passé, tandis que Mme Péan, en compagnie de son mari, s'était absentée de la capitale à la perte de laquelle elle travaillait.

Bigot était-il fatigué de Mme Péan? C'est possible. Car il faut reconnaître que ces grands jouisseurs ne s'attachent jamais longuement à un fruit en particulier, ils aiment à goûter un peu à tout ce qui tente leur palais, et des meilleurs fruits ils ne laissent jamais que les morceaux épars. Quoiqu'il en fût, il avait trouvé en Mlle Deladier non seulement une amie charmante, mais une servante dévouée... une esclave presque. Elle était tellement honorée et fière de marcher à côté de ce maître redoutable qu'était l'intendant-royal, que pour lui elle se fût sacrifiée corps et âme. C'est pourquoi, après la capitulation de Québec, elle avait d'une main ferme et presque à bout portant tiré une balle de pistolet au grenadier Flambard pour protéger la vie de l'intendant.

Et Flambard était tombé. (1)

Heureusement, comme nous le savons, notre héros en avait réchappé. On se rappelle qu'il avait été peu après ramassé par les deux grenadiers Pertuluis et Regaudin; ceux-ci l'avaient conduit aux Trois-Rivières où se trouvaient Jean Vaucourt et sa femme, Héroïse de Maubertin, qui pendant un long mois avait veillé sur les jours du spadassin. Puis il avait fallu un autre mois à Flambard pour se remettre tout à fait de l'accident. Or, lorsque le Fort Jacques-Cartier eut été achevé et que Jean Vaucourt en eut été nommé le commandant, nos amis s'y transportèrent ainsi que

(1) Voir le volume précédent, dans la même collection "Le Drapeau Blanc" qui fait suite à "La Besace d'Amour" et "La Besace de Haine".

Pertuluis et Regaudin qui étaient devenus des alliés fidèles et dévoués du capitaine et du spadassin dans leur lutte inlassable qu'ils avaient entreprise pour démasquer et dénoncer les odieuses intrigues de Bigot et sa bande.

Voilà à peu près quelle était la position de nos principaux personnages en ce mois de décembre 1759.

Revenons maintenant au Fort Jacques-Cartier.

.....

Comme nous en avons eu une idée précédemment, le fort se trouvait placé dans une situation avantageuse, et bien défendu pour pouvoir opposer une résistance effective à toute attaque et barrer la route à une armée ennemie. Juché sur des hauteurs difficiles d'abord, entouré d'abatis et protégé par une haute et solide palissade armée de canons il était quasi imprenable. Il contenait une forte quantité de munitions de guerre, mais les vivres étaient beaucoup moins abondants. Heureusement, on avait la forêt toute proche où le gibier abondait. Néanmoins, la garnison manquait souvent de farine et de légumes qu'on disait manquer aussi dans les magasins du roi. Mais si les soldats souffraient quelquefois de la faim, ils pouvaient se rattraper sur le boire, car l'eau-de-vie et le vin ne manquaient pas. En effet, la mère Rodieux, après avoir vu son commerce ruiné dans la capitale, avait eu le flair de se rendre au Fort Jacques-Cartier. Elle avait obtenu un permis de M. de Vaudreuil et de l'intendant Bigot d'y tenir tout près une taverne pour l'accommodement des soldats du fort. C'était le moyen le plus sûr d'empêcher les désertions. Et l'ancienne mendiante, devenue cabaretière, n'avait pas manqué de reprendre à son service Rose Peluchet, surnommée La Pluchette, qui, toujours accorte paysanne, déhurrée et bonne enfant à la fois, plaisait énormément à la clientèle dont elle était respectée. Mais ne buvaient pas chez la mère Rodieux que les soldats en congé, il y venait presque tous les jours des paysans des environs, des chasseurs et des trappeurs.

Pénétrons dans le fort. Il ne s'y trouve qu'une seule porte, et elle ouvre sur le côté Nord. L'intérieur du fort peut res-

sembler à un gros village avec ses cabanes alignées sur des ruelles droites mais peu larges. Près de la porte se trouvent les étables, les meules de foin et de paille, les cuisines de la garnison et six grandes huttes faites de bois brut qui abritent les soldats. On y voit aussi les forges, les magasins à vivres et un atelier où s'exercent tous les métiers. Au centre du fort, qui est en forme rectangulaire plus ou moins régulière, se trouve une petite place sur laquelle s'élève la chapelle. A l'extrémité opposée, celle qui surplombe le fleuve, sont les arsenaux. On voit là aussi une place, mais beaucoup plus spacieuse que celle de la chapelle, et on l'appelle la Place d'Armes. De là en suivant la palissade on voit un large chemin de ronde qui fait tout le tour du fort, et le long de cette palissade, de distance en distance, sont élevés des parapets sur lesquels des canons ont été posés.

Près des arsenaux on remarque une construction plus soignée et plus grande que les huttes ordinaires : c'est le logement des officiers. Puis, un peu à l'écart, une petite maison carrée attire l'attention, car elle offre une certaine élégance et un plus grand confort : c'est l'habitation du commandant de la place, c'est-à-dire du capitaine Jean Vaucourt. Donc l'arsenal, la maison des officiers et celle de Jean Vaucourt occupent un coin de la Place d'Armes et l'angle Sud-Ouest du fort, et ces bâtiments se trouvent de la sorte écartés des autres constructions. Enfin, à quelque distance de l'habitation de Vaucourt, une hutte abrite l'ordonnance du capitaine, c'est-à-dire le milicien Aubray qui a près de lui sa femme, son enfant et son vieux père. Disons, pour terminer, que les trois grenadiers, Plambard, Pertuluis et Regaudin, habitent deux cabanes voisines vers le centre du fort.

Il était une heure, ce jour du 12 décembre, lorsque l'attelage que nous avons vu de l'autre côté de la rivière pénétra dans le fort et vint s'arrêter devant la maison du capitaine. Celui-ci s'était précipité dehors et il avait de suite reconnu Marguerite de Loisel.

—Ah! mademoiselle, s'écria le capitaine, je vous remercie d'être accourue à mon appel, et combien ma femme va être heureuse de vous revoir... Mais êtes-vous seule?

Souriante, Marguerite soulevait les fourrures à côté d'elle et disait :

—Mais non, capitaine, j'ai mon malade avec moi...

Elle dégageait le vicomte de Loys qui, à son tour, montrait une figure souriante.

—Capitaine, dit le vicomte, j'ai du souffrir que Mademoiselle Marguerite me traite comme un enfant... voyez!

—Et elle a bien fait, répliqua Jean Vaucourt. Au reste, connaissant votre état de santé, je l'avais prévenue, bien que ce fût inutile, de prendre avec vous toutes les précautions...

—Par crainte que je ne lui échappe?... sourit de Loys.

On se mit à rire, et à cause du froid toujours vif et piquant on s'empressa de pénétrer dans la maison du capitaine.

Nous ne parlerons pas de la joie de Marguerite et d'Héloïse de se revoir. Mais Plambard étant venu sur l'entrefaite, on parla de suite des choses sérieuses.

—Mademoiselle Marguerite et vous, vicomte, dit Vaucourt, vous savez pour quelle raison je vous ai fait entreprendre ce long voyage de la Pointe-aux-Trembles ici, nous allons avoir besoin de vos dépositions devant le Conseil de Guerre qui sera tenu avant longtemps.

—Mais nous ne savons pas, dit Marguerite, contre qui nous serons appelés à déposer.

—Vous allez le savoir, répliqua gravement Vaucourt, écoutez bien : vous allez témoigner contre l'intendant Bigot, contre Cadet, Péan, Deschenaux et un comparse qui porte le nom d'emprunt Foissan.

—Voulez-vous nous apprendre, demanda le vicomte qui n'avait pu s'empêcher de tressaillir en entendant prononcer ces noms qui lui étaient si familiers, que ces personnages ont été arrêtés?

—Non, pas encore. Mais nous allons émettre contre eux une accusation de trahison.

—Une accusation contre Bigot et Cadet, reprit le vicomte, c'est peine inutile.

—Pourquoi?

—On ne vous croira pas!

—Mais Péan? interrogea Vaucourt.

—Une accusation contre Péan, répondit de Loys, ne sera pas mieux reçue.

—Et Deschenaux?

—Eh! capitaine, s'écria de Loys, ne savez-vous pas qu'attaquer Deschenaux c'est

attaquer l'intendant-royal presque aussi directement.

—Vous avez raison, admit Vaucourt. Et je suis content, vicomte, d'avoir votre avis sur cette question, attendu que mieux que quiconque d'entre nous vous connaissez ces gens, leurs tactiques et les moyens dont ils peuvent disposer pour leur défense en cas d'attaque. Mais il reste un individu contre qui une accusation peut être émise sans danger de la voir rejeter.

—Voulez-vous parler de Foissan?

—Oui.

—Quant à celui-là, je suis certain que le gouverneur ne s'opposera pas à signer le mandat d'arrêt, et qu'il s'empressera de le traduire devant un Conseil de Guerre.

—S'il en est ainsi, sourit le capitaine, tout va bien. Par Foissan nous ferons tomber les autres... nous les ferons condamner. J'admets, poursuivit Vaucourt, que nous ne possédons aucune preuve directe contre l'intendant; mais vous savez que nous pouvons produire des témoignages dignes de foi qui établiront clairement que Bigot et Cadet ont commercé avec l'ennemi; que Hughes Péan a été l'un des traîtres qui ont livré la capitale aux Anglais; que Foissan a été l'agent de ces traîtres. Or, vous, Monsieur le vicomte, vous êtes l'un de ces témoins dignes de foi, ainsi que votre ancien ami le chevalier de Coulevent.

—De Coulevent refusera de déposer, dit le vicomte.

—Nous l'y forcerons.

—Il ne dira pas la vérité..

—Eh bien! vous serez alors notre principal témoin à charge.

—Je le veux bien, sourit le vicomte. Mais songez que ma déposition n'aura qu'une valeur bien insignifiante, si toutefois elle en a, car je ne pourrai faire reposer mon témoignage que sur un propos entendu. Souvenez-vous que j'ai appris l'histoire du message qui allait faire livrer la capitale aux Anglais par ce que m'en a dit de Coulevent. Je puis jurer que telle est la vérité; mais de Coulevent, qui demeure attaché à Monsieur Bigot, peut fort bien jurer le contraire. Comme vous voyez il sera difficile, pour ne pas dire impossible, de nous attaquer de quelque façon à Bigot et consorts. Mais, je vous le demande, capitaine, pourquoi n'abandonnez-vous pas ces gens au châtimement qui les atteindra un jour ou l'autre?

—Pourquoi, vicomte ? fit Jean Vaucourt en frémissant d'indignation. Parce que ce jour peut tarder longtemps à venir, trop longtemps, et que d'ici là ces traitres peuvent consommer tout à fait la perte de la colonie. Car vous n'êtes pas sans savoir que Monsieur de Lévis travaille au plan d'une campagne pour le printemps prochain. Il veut reprendre Québec à l'ennemi, et nous le voulons tous. Si nous voulons réussir et sauver notre pays, il importe d'écarter les traitres. N'est-ce pas, Flambard ?

—Je suis avec vous, Capitaine, répondit le spadassin sur un ton ferme.

—Je le suis également, s'écria vivement le vicomte. Je vous soumetts seulement les difficultés qui se présentent devant les projets que vous élaborez. Tant mieux si vous croyez surmonter ces difficultés et si vous réussissez à faire disparaître ceux que vous appelez des traitres, et qui le sont effectivement, mais que d'occultes influences protègent. Croyez bien que je vous seconde-rais autant qu'il me sera possible, et je suis prêt à déposer comme vous le désirez.

—Merci, vicomte, c'est tout ce que je vous demande. Car remarquez que vos dépositions seront corroborées par d'autres, et que, finalement, la vérité sera tellement éclatante, que nul pouvoir au monde ne saurait empêcher un Conseil de Guerre de faire son devoir. Et maintenant désirez-vous savoir le témoignage le plus important sur lequel nous comptons après le vôtre ?

—Je suis curieux de le savoir.

—Celui de Madame Péan, répondit Vaucourt en souriant.

—Madame Péan... fit de Loys en sursautant. Mais cette femme ne déposera jamais contre l'Intendant ni même contre Foissan.

—Vous vous trompez, vicomte, Madame Péan déposera contre l'intendant pour se venger.

—Pour se venger?... De Loys demeura interloqué.

—Parce qu'elle est jalouse. Ah ! vous ignorez ce qui se passe chez nos ennemis ? Vous ne savez pas que l'intendant Bigot a délaissé sa reine pour couronner Mademoiselle Deladier...

—Oh ! fit le vicomte, qui, en effet, ignorait ce nouveau caprice de Bigot. Voulez-vous parler d'Eugénie Deladier ?

—Elle-même. Or Madame Péan est tellement jalouse, tellement furieuse, que de sa propre main elle frapperait l'intendant au cœur. Eh bien ! ajouta le capitaine avec conviction, je suis certain que Madame Péan, pour se venger, dénoncera Bigot et le reste de la bande, quitte à dénoncer son propre mari. N'êtes-vous pas de mon avis ?

Le vicomte, avant de répondre, hocha la tête d'un air dubitatif, puis :

—Capitaine, je dois vous dire que je connais aussi Madame Péan, je connais son caractère fougueux et violent, je sais que quand elle hait elle hait jusqu'à la mort, je sais que quand elle aime, elle aime jusqu'à se donner corps et âme... Eh bien ! savez-vous si elle hait Bigot ?

—Je vous ai dit qu'elle est furieuse...

—Elle peut être furieuse sans haïr...

—C'est vrai. Alors vous doutez que nous puissions compter sur sa déposition.

—Capitaine, sourit le vicomte, je doute, mais il n'est rien d'impossible. Il vous appartient de tenter la chance.

—Nous la tenterons, répliqua Vaucourt sur un ton résolu. Mais d'abord, il nous faut Foissan et nous espérons mettre la main sur lui bientôt, n'est-ce pas, Flambard ?

—Oui, capitaine, il sera arrêté demain au plus tard. J'allais me mettre en route. J'ai appris que notre homme est aux Trois-Rivières depuis quelques jours, et il s'apprête à livrer aux Anglais des vivres que Cadet conserve en magasins secrets dans les environs de Batiscan. Il porte avec lui une liste des marchandises destinées aux Anglais. Je vais partir immédiatement.

—Avez-vous vos deux grenadiers ?

—Pertuis et Regaudin ? Ils ne sont pas au fort, mais je suis sûr de les trouver au cabaret de la mère Rodieux.

Et Flambard se leva pour prendre congé.

—Bonne chance, dit le Capitaine en serrant la main de son ami.

III

LES PRISONNIERS.

Lorsque les trois grenadiers, leurs prisonniers et les soldats qui faisaient escorte pénétrèrent dans le fort, le crépuscule venait. Le froid devenait plus sec et toute

la garnison, hormis les sentinelles, se trouvait sous les huttes. Mais la bruyante arrivée de l'escorte attira aussitôt l'attention, de sorte qu'en quelques instants la moitié au moins de la garnison était accourue aux nouvelles. D'abord, en entendant les cris des soldats à demi ivres, les quolibets lancés aux prisonniers, plusieurs avaient cru à l'approche d'une troupe ennemie, de sauvages ou d'Anglais. Mais dès qu'on eut connu le motif de tout ce tapage, tout reentra dans le calme. Au reste, le capitaine Vaucourt et quelques officiers donnèrent immédiatement des ordres sévères : les prisonniers furent enfermés dans deux huttes voisines l'une de l'autre et les soldats se dispersèrent.

Le capitaine et Flambarb se concertèrent aussitôt dans la case du grenadier.

— Capitaine, commença le spadassin, voici le papier que j'ai trouvé sur Poissan, et il est intéressant.

Jean Vaucourt constata de suite que c'était bien une liste de marchandises que Poissan avait reçu ordre de livrer à un officier anglais dont le nom était mentionné comme étant le Capitaine Chester.

Mais ces marchandises, où se trouvaient-elles ?

Voilà ce que nos deux amis ne savaient pas.

— Il faut, dit Jean Vaucourt, que nous sachions à quel endroit le capitaine Chester va prendre livraison de ces marchandises, et que nous empêchions ce marché.

— Et que nous nous emparions de ce capitaine qui, ma foi, nous ferait un témoin précieux.

— Vous avez raison. Pour en arriver là, il faut savoir où sont les magasins secrets de Cadet, et seul Poissan, peut-être, pourrait nous le dire.

— Il ne parlera pas.

— Ses compagnons pourraient aussi nous renseigner.

— Je crois, dit le spadassin, qu'il serait plus aisé de faire parler l'un de ces gardes. Je vais songer à la chose et tâcher de trouver le meilleur moyen de leur tirer ce secret du ventre.

— C'est bon, j'ai confiance en vous. Pendant ce temps j'écrirai à Monsieur de Lévis pour l'instruire de cette affaire et lui demander de convoquer un Conseil de Guerre. Toutefois il faudrait fixer une date,

une date à laquelle nous serons certains d'avoir sous la main tous nos témoins.

— Je peux vous suggérer cette date, dit Flambarb. Nous sommes, aujourd'hui, au 12... Mettons le 24.

— La veille de Noël ? fit le capitaine avec quelque surprise.

— Oui, sourit mystérieusement Flambarb, afin que le vingt-cinq au matin ait lieu une exécution dont on parlera dans le monde entier.

Et le sourire énigmatique du spadassin était en même temps si terrible que Vaucourt frémit de malaise.

— Oh ! mon ami, dit le capitaine, je ne sais pas le fond de votre pensée, et je ne veux pas vous faire avouer votre secret, mais je me doute que vous méditez et préparez quelque chose d'effrayant.

— C'est vrai, ricana sourdement Flambarb tandis que ses prunelles s'illuminaient ; et c'est quelque chose de si effrayant et de si comique en même temps, que l'univers entier éclatera de rire en dépit de son épouvante et de sa stupeur. Car rappelez-vous, capitaine, que j'ai juré de nous venger, de venger la France, de venger la Nouvelle-France...

Il se leva brusquement pour ajouter :

— J'ai l'idée que je cherchais pour savoir où sont les magasins secrets de la bande que nous voulons détruire, et je vais de suite en faire l'essai. J'irai frapper à votre porte dès que j'aurai pu me procurer des choses intéressantes.

Les deux hommes sortirent : Vaucourt pour se rendre à son habitation, Flambarb pour aller frapper à la porte d'une case voisine. Mais le spadassin eut beau frapper rudement, la porte demeura close et nul signe de vie ne parut se manifester à l'intérieur. Il sonda la porte. Elle était verrouillée de l'autre côté. D'un léger coup d'épaule le grenadier fit sauter le verrou et entra. La case ne contenait qu'une table, quelques escabeaux et deux grabats sur lesquels dormaient du meilleur et du plus solide sommeil les grenadiers Pertuis et Regaudin, dont l'ivresse avait été ravivée par la chaleur de la hutte. Un grand feu de sapin, en effet, brûlait et pétillait dans la cheminée, et les flammes hautes éclairaient brillamment l'unique pièce de la case.

Flambarb secoua durement les deux grenadiers.

Le premier, Pertuluis se mit sur son séant, regarda le spadassin avec étonnement et demanda :

— Oh ! oh ! le coq a-t-il chanté déjà ?

— Eh quoi ! fit à son tour Regaudin, qui, demeuré étendu sur son grabat, se frottait activement les yeux, l'aurore a-t-elle précédé le crépuscule ?

Disons que les deux grenadiers n'étaient couchés que depuis une heure, c'est-à-dire depuis qu'ils étaient rentrés dans leur case après que les prisonniers eurent été mis sous verrous, et ils pouvaient, naturellement, s'étonner que la nuit eût été si courte.

Flambard se mit à rire et dit :

— Je regrette de vous faire interrompre sitôt les magnifiques rêves qui n'ont pas manqué de présider à votre sommeil, mais il y a de la besogne pour vous comme pour moi.

— Et quelle heure est-il ? interrogea Regaudin.

— Cinq heures et demie, répondit Flambard.

— Hein ! s'écria Pertuluis en sursautant, est-il possible que nous ayons dormi plus de douze heures sans désespérer ? Ventrede-chat ! il me semble pourtant que je viens seulement de fermer l'œil !

— J'ai dit, sourit Flambard, cinq heures et demie... mais non du matin.

— Oh ! Oh ! fit Regaudin, je vous comprends. A la vérité, cela m'eût étonné qu'il eût été cinq heures et demie du matin, alors que je sens encore ma cervelle tout à l'envers.

— C'est-à-dire, dit Pertuluis, qu'il n'est que les cinq heures et demie du soir, et que nous...

— Et que vous n'avez dormi qu'une heure environ, compléta le spadassin.

— Biche-de-bois ! monsieur Flambard, vous auriez bien pu nous laisser paillasser une autre petite heure...

— Hélas ! soupira Pertuluis, j'ai encore la tête si lourde, qu'on pourrait me la couper sans que j'en sentisse le mal !

— Et moi, larmoya Regaudin, on m'arracherait la langue sans qu'il en sortit une goutte de salive, tellement la soif...

— Mes amis, interrompit Flambard, je vous promets de riboter et de paillasser tout votre saoul après que nous aurons accompli certaine besogne

— A l'ordre, en ce cas ! cria Regaudin en se levant d'un bond.

— A l'œuvre ! cria à son tour Pertuluis en se mettant debout. Mais aussitôt il chancela et retomba lourdement sur son grabat.

Flambard se mit à rire.

— Ventre-de-diable ! jura Pertuluis, ai-je de la laine dans les tiges qu'elles ne veulent plus tenir ?

Il fit un effort suprême, se leva et réussit à se raffermir.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'il faut faire ? interrogea Regaudin.

— Avez-vous une corde solide ? demanda le spadassin.

— Une corde solide ? fit Regaudin. Voilà, sous ce grabat.

En même temps il se baissa et tira de sous son grabat un câble d'une belle solidité.

— C'est bien ce qu'il me faut, dit Flambard.

Il marcha vers le centre de la hutte et examina les solives. L'une d'elles lui parut répondre aux besoins dont il en attendait.

— Voilà encore qui va faire ! murmura-t-il.

A voix basse et rapidement il donna des instructions aux deux bravi qui encensèrent de la tête en signe qu'ils comprenaient parfaitement, puis il quitta la case.

Flambard se dirigea vers les étables et s'arrêta près de deux huttes. Dans l'une avait été enfermé Foissan, dans l'autre ses trois compagnons. Ces deux huttes étaient des geôles sans autre issue qu'une porte bardée de fer et fortement cadénassée.

Le spadassin pénétra dans la geôle des trois gardes après avoir ouvert les cadenas à l'aide d'une clef qu'il avait. Il trouva les trois jeunes gardes assis, silencieux et tristes. Ils regardèrent Flambard avec une sorte d'effroi. Le spadassin les considéra un moment tour à tour. Ces jeunes hommes lui étaient inconnus, mais il croyait se rappeler les avoir vus parmi les gardes de l'intendant-royal. C'étaient des jeunes hommes aux manières distinguées et qui devaient appartenir à de bonnes familles de France. Le spadassin pensa que ce n'étaient pas des coquins, mais, venus en Nouvelle-France pour tenter fortune, ils étaient tombés parmi les gens de Bigot, dont ils ignoraient probablement, les oc-

eultes menées. Et puis jeunes, insoucieux, aimant la vie facile et les plaisirs, peut-être avaient-ils préféré de se mettre aux gages de Bigot pour mieux donner raison à cet adage trompeur "il faut que jeunesse se passe". En tout cas, comme le pensa Flambard, si ces trois jeunes hommes, dans les milieux où ils vivaient, n'étaient pas devenus coquins, ils couraient fort le risque de le devenir avant longtemps.

Le spadassin avisa l'un d'eux et lui dit :

— Mon ami, si tu veux me suivre hors de cette hutte, il pourra peut-être en résulter pour toi et tes amis quelque bien inespéré. Viens !

Le jeune homme parut hésiter à se rendre à cette invitation.

Flambard sourit placidement.

— Ne crains pas pour ta vie, attendu que tu en es le maître suprême, du moins pour le présent. Je te jure que ce n'est pas moi qui te l'ôterai. Suis-moi donc !

Et le spadassin marcha vers la porte. Le garde comprit sans doute qu'il n'était pas libre de faire à sa volonté, et il suivit celui qu'il sentait maintenant comme son maître. Flambard conduisit le jeune homme à la case de Pertuluis et Regaudin.

Mais le garde, à la vue des deux grenadiers et surtout après avoir surpris la besogne qu'ils étaient en train de faire, se troubla, pâlit, recula et voulut prendre la fuite. Mais le spadassin le poussa rudement vers les deux grabats, disant sur un ton autoritaire :

— Assis-toi là, mon ami, et sois sage, si tu veux !

Le garde obéit en tremblant et se mit à considérer les deux grenadiers avec épouvante.

Mais que faisaient donc Pertuluis et Regaudin ? Ceci : debout sur un escabeau, Pertuluis attachait à une solive un câble auquel Regaudin s'agrippait ensuite des mains pour en essayer la solidité. Et tout en ce faisant les deux bravi fredonnaient un refrain joyeux que, par-ci par-là, ils coupaient de commentaires.

— Bon ! pourvu que la poutre ne casse pas ! faisait Pertuluis.

— Baste ! répliquait Regaudin, on y pourrait attacher un cochon plus gros que le sieur Cadet, qu'elle ne fléchirait pas même. Attache, Pertuluis, biche-de-bois.

— Au fait ! reprenait Pertuluis en glissant un oeil narquois vers le garde, hagard

et pétrifié, le jeune goret ne me paraît pas bien bien lourd, ventre-de-roi !

— Achevez-vous votre besogne ? interrogea Flambard qui, le dos appuyé contre la porte, demeurait sévère et grave comme un maître de cérémonies funéraires.

— C'est fait ! répondit Pertuluis en sautant de l'escabeau sur le plancher.

— Et voilà ! fit Regaudin en achevant un noeud coulant, il n'y a plus qu'à lui passer les pattes là-dedans !

— Bien, dit simplement Flambard.

Il quitta la porte et marcha jusqu'au garde.

— Mon garçon, reprit-il candidement, tu vas enlever ton manteau ; je crains qu'il ne t'incommode au cours du petit voyage que tu vas entreprendre.

Et il débarrassa prestement le garde de son manteau. Le pauvre diable était trop pétrifié par l'horreur pour essayer de la moindre résistance. Le spadassin l'enleva dans ses bras et le porta au centre de la pièce, les pieds devant, sous la solive à laquelle pendait le câble. Sur un signe de Flambard, Pertuluis et Regaudin passèrent les pieds du garde dans le noeud coulant, puis se mirent à serrer jusqu'à ce que le garde eut fait entendre un gémissement.

— Bien, dit le spadassin, cela suffit. Maintenant, hissez !

Les deux grenadiers saisirent l'autre extrémité du câble, lequel glissait sur une poutrelle qui, fixée au-dessus de la solive, reliait les deux pans de la toiture, et se mirent à tirer lentement. Le noeud coulant qui enserrait les pieds du garde se mit à monter, de sorte que le prisonnier se trouvait pendu par les pieds. Mais jusque-là Flambard le maintenant par le buste. Le garde comprenant trop bien le genre de mort qui lui était réservé, cria avec épouvante :

— Arrêtez ! Arrêtez !

— C'est bien, dit Flambard aux deux compères narquois, ne tirez plus puisque notre jeune ami l'a commandé.

Puis il demanda au garde devenu livide :

— Ainsi donc tu ne refuseras pas de nous dire ce que nous voulons savoir ?

— Que voulez-vous savoir ?

— Ton nom, d'abord.

— Louis de la Trémaille.

— Ah ! ah ! monsieur est gentilhomme ? dit Flambard.

—Je suis le fils du baron de la Trémaille, grand veneur de Sa Majesté le roi.

—Oh! oh! s'écria Pertuluis... de la vraie noblesse!

—Eh! Eh! fit Regaudin en regardant le jeune garde sous le nez, ne reconnais-je pas ce jeune monsieur qui, au cabaret de la mère Rodieux, m'a quasi troué l'épaule de sa rapière, tandis que je décochais un sourire gracieux à mademoiselle La Pluchette? Mon ami, je t'en ai voulu de cette écorchure, te prenant pour un gredin de quelque basse roture. Mais du moment que tu dis être fils d'un certain baron de la Trémaille, grand veneur du roi, je m'honore de notre rencontre parce que, comme j'ai l'honneur de te l'apprendre éans, tu as croisé le fer avec le sieur de Regaudin, écuyer de son excellence Monsieur le Chevalier de Pertuluis ici présent et présentement te pendant par les pieds, jusqu'à ce que... Faut-il tirer encore, Monsieur Flambard?

—Attendez, dit le spadassin. Ainsi donc, mon garçon, tu as quitté ton noble père, grand veneur de Sa Majesté, pour venir mettre ta jeune épée au service d'un grand voleur de Sa Majesté, Monsieur Bigot?

—Monsieur Bigot me paye bien et je n'ai rien à dire.

—Parbleu! j'aurais moins bonne opinion de toi de t'entendre le médire. Mais pour le moment il ne s'agit point de médire, mais seulement de nous dire de quelle mission était ou est chargé le sieur Fossini?

—Je ne sais pas, répondit le garde.

—Hissez, mes amis! commanda Flambard.

Les deux grenadiers se suspendirent au câble, et le garde monta vers la poutrelle, les pieds en l'air, la tête en bas; et cette fois Flambard l'avait lâché.

Le pauvre diable jeta un cri terrible.

Le spadassin fit un signe aux deux bravi qui laissèrent glisser le câble et son poids, jusqu'à ce que le garde fût revenu au plancher sur lequel il demeura appuyé des mains, mais jambes et pieds en l'air toujours.

—Voyons la mission dont est chargé Foissan! dit rudement Flambard cette fois. Hâte-toi, nous sommes pressés!

—De livrer des marchandises aux Anglais.

—Ou mieux à un anglais, le capitaine Chester?

—Je crois que c'est le nom.

—Et où sont ces marchandises?

Le jeune homme hésita.

—Hissez! commanda Flambard aux grenadiers.

—Attendez! cria le garde.

—Eh bien? interrogea sévèrement le spadassin.

—Ces marchandises sont à Batiséan, dans un endroit secret.

—Peux-tu nous indiquer cet endroit?

—A un mille environ en de-ça du village et au fond d'un ravin où une cache a été pratiquée. Et il donna quelques détails plus précis.

—Bon! dit Flambard, avec cela je pourrai trouver l'endroit. Mais tu ne m'as pas dit quelles sont les marchandises qui se trouvent dans cette cache?

—Je n'en sais rien.

—Tu es certain de n'en rien savoir?

—Sur ma vie!

—Encore une question: peux-tu me dire si Madame Péan est toujours aux Trois-Rivières?

—Oui, monsieur, elle est aux Trois-Rivières.

—Bien, bien.

Se tournant vers les grenadiers, Flambard ajouta:

—Mes amis, je dois avouer que ce jeune gentilhomme nous a pour le moment suffisamment renseignés; remettez-le en liberté. Si, plus tard, nous jugeons l'utilité d'obtenir d'autres renseignements, nous reprendrons la séance.

Le jeune homme fut détaché du câble, remis sur pieds, et Flambard lui dit sur un ton menaçant:

—Je te défends de dire à tes compagnons ce qui s'est passé ici. Si l'on t'interroge, tu répondras ce que tu voudras, hormis ce que tu as vu et ce que tu nous a dit. Est-ce compris? Car, vois-tu, si tu es bien sage ainsi que tes camarades, il ne t'arrivera rien de désagréable, et avant longtemps tu pourras rejoindre Monsieur l'Intendant. Suis-moi encore!

Le spadassin reconduisit le garde à sa prison et revint à la case des deux grenadiers, disant:

—Mes amis, nous partons pour Batiséan. Faites atteler huit traîneaux et commandez deux compagnies de cavaliers comme es-

corte, et que tout soit prêt dans une demi-heure! Moi, pendant ce temps, je vais conférer avec le capitaine Vaucourt.

Les deux grenadiers se rendirent à l'ordre immédiatement, et vers les six heures et demie, par un froid qui atteignait trente degrés sous zéro, une caravane, en tête de laquelle chevauchaient les trois grenadiers, quittaient le fort et prenait la direction de Batiscan.

IV

AUX TROIS-RIVIERES.

Deux jours plus tard, la caravane conduite par Flambard à Batiscan rentrait au fort avec ses traîneaux chargés de farine, de lard, poissons et toutes espèces d'autres provisions, ainsi que des outils de toutes sortes, et l'un des officiers de l'escorte remettait à Jean Vaucourt la missive suivante :

« Mon cher capitaine, nous avons découvert un vrai trésor. Malheureusement, nous n'avons pu mettre la main sur ce capitaine Chester ni sur aucun de ses gens. Il n'y a pas de doute que notre présence ici aura été signalée à ces messieurs les Anglais qui n'ont eu garde de se montrer le nez. Je me rends donc à Montréal par les Trois-Rivières où je laisserai en passant Pertuluis et Regaudin pour y remplir une mission particulière.

« Écrit à Batiscan, ce 13 décembre.

« Flambard ».

Quel était le but de la visite de Flambard à Montréal? se demandait Vaucourt avec curiosité, et aussi cette mission dont il avait chargé Pertuluis et Regaudin?

Nous saurons plus tard pourquoi Flambard s'était rendu à Montréal. Pour le moment nous allons nous attacher aux pas, faits et gestes de nos deux bravi que nous retrouvons, le 14 au soir, à l'Auberge de France où ils viennent d'arriver à demi gelés.

L'aubergiste s'était empressé d'accourir avec force salutations.

— Maître aubergiste, avait dit Pertuluis sur un ton haut et important, vous avez l'honneur de recevoir le Chevalier de Pertuluis, présentement parlant, et son digne

écuyer, le sieur de Regaudin. Vous leur accorderez donc la niche et la couchée pour eux-mêmes, et la litière et le picotin pour leurs montures qui dehors attendent les empressements de votre maître d'écurie!

— Messieurs, s'était écrié l'aubergiste ployé en deux, il sera fait ainsi que vous le commandez et désirez. Je cours donner les ordres...

La salle commune de l'auberge était remplie de citadins et de soldats de la garnison qui, assis à des tables, buvaient et parlaient avec animation. Plusieurs fumaient dans des calumets un tabac qui répandait des odeurs âcres. Trois jolies filles faisaient le service. La salle était violemment éclairée par quatre lampes et par les flammes de deux larges foyers placés aux deux extrémités de la salle.

L'entrée des deux grenadiers attira l'attention générale et un moment les conversations se turent. La taille imposante de Pertuluis, son air arrogant, les affreuses balafres de son visage que le froid avait fait tourner au plus violent écarlate, tout dans la physionomie du colosse parut créer une sorte de malaise qui, heureusement, ne dura pas longtemps. Les deux grenadiers traversèrent la salle la tête haute, la main au pommeau des rapières dont l'extrémité relevait les pans de leurs manteaux gris. L'aubergiste, qui les précédait tout en saluts et sourires mielleux, les conduisit à une cheminée près de laquelle se trouvaient posés une table libre ainsi que deux sièges.

— Messieurs, dit alors l'aubergiste avec la plus grande affabilité, vous serez ici tout à fait comme chez vous en attendant que la nappe soit mise dans la cuisine où je vais faire dresser une table pour vos excellences.

— Merci, mon ami, dit Regaudin. Je suis content de constater qu'on ne nous a point dupés en nous indiquant votre établissement comme étant le meilleur de la cité.

— Et de la Nouvelle-France, Messieurs, croyez-le bien!

— Nous vous croyons, maître aubergiste, dit Pertuluis à son tour et en enlevant son casque de loutre. Mais nous vous croirons mieux lorsque vous nous aurez servi deux carafons chacun d'eau-de-vie, ainsi qu'un carafon d'eau chaude et un pot de sucre.

— Très bien, messieurs, je vois que vous désirez vous réchauffer les sangs. Ah!

quel froid aussi... Savez-vous que j'entretiens quatre bûcherons pour alimenter les feux de ma maison?

—Nous ne le savions pas, dit Regaudin, mais vous nous l'apprenez. Seulement, nous préférons pour le moment connaître la couleur de vos eaux-de-vie...

—J'y cours, messeigneurs. Mais peut-être désirez-vous aussi qu'à l'eau chaude et au sucre j'ajoute un peu d'essence de menthe ou d'anis?

—Voilà bien, approuva Regaudin, un peu d'essence d'anis, cela nous réchauffera plus vite.

—Pour moi, ce sera l'essence de menthe, dit Pertuluis.

—Bien, messeigneurs, je cours...

—Hé! là! Friponne, cria-t-il, cours chercher à Messeigneurs deux carafons chacun d'eau-de-vie, et de la meilleure, puis un carafon d'eau chaude, un pot de sucre ainsi que l'essence de menthe et d'anis!

La servante, interpellée sous le soubriquet de "Friponne", jeta un regard clair et amusé sur les deux binettes des grenadiers, esquissa un sourire ironique, et, alerte et vive comme une gazelle, courut à la cuisine.

L'aubergiste exécuta une longue et cérémonieuse révérence et se retira, cependant que la salle entière murmurait d'admiration après avoir entendu le maître de l'établissement appeler les nouveaux venus "Messeigneurs", et après avoir entendu l'imposante commande des boissons et des essences. Mais les deux grenadiers n'entendirent pas ces murmures d'admiration qui, par parenthèse, n'auraient pas manqué de leur faire un certain velours, pour la bonne raison qu'ils venaient de tourner le dos aux hôtes de l'auberge, pour étendre leurs jambes et leurs pieds vers les chenets de la cheminée et pour jouir des premiers effets de cette délicieuse chaleur qui défigeait déjà leur sang. Puis ils avaient de suite entamé le colloque suivant :

—Regaudin, ce qu'il importe en premier lieu de savoir, c'est l'endroit exact où se trouve l'habitation de cette chère Madame Péan.

—Nous pourrions, mon cher Pertuluis, tirer cette information de notre aubergiste qui m'a l'air d'un fort brave homme

—Peut-être. Néanmoins, j'ai une idée, laquelle serait d'écrire quelques mots à la

divine créature que nous lui expédierions par un serviteur de cette maison. Il n'y a pas de doute que la chère femme nous donnera rendez-vous à son habitation dont elle-même nous fera indiquer le chemin.

—Ton idée est certainement remarquable, Pertuluis. Mais il faudra d'abord trouver le motif d'un tel rendez-vous.

—C'est ce à quoi je songe. Et quand j'aurai avalé quelques carafons, quand je me serai rempli la panse convenablement, je ne doute point que j'aurai trouvé ce motif. Ah! voici qu'on nous apporte notre breuvage... N'est-elle pas jolie un peu, cette petite?

—Charmante, admit Regaudin en pourléchant ses lèvres. Mais n'as-tu pas remarqué son nom qu'a dit l'aubergiste?

—Tiens... je l'ai déjà oublié!

—La Friponne... Ah! diable! est-ce qu'elle serait la filleule de la Grande Société?

La jeune et jolie servante, vêtue de rouge et de blanc, s'approcha.

—Voici, Messeigneurs, dit-elle d'une voix agréable, vos carafons d'eau-de-vie et vos essences... Dans ce pot, le sucre. Dans cette cruche, l'eau chaude. Faut-il servir autres choses à Messeigneurs?

—Non... pas à présent, ma belle enfant! sourit Pertuluis.

—Nous vous appellerons tout à l'heure, Mademoiselle! dit Regaudin en faisant une galante révérence.

—Vous n'aurez qu'à me faire un signe, Messeigneurs...

Et, s'inclinant avec une grâce charmante, la jeune fille courut à d'autres consommateurs.

Pertuluis lui décocha un regard ardent et soupira fortement.

—Sent-elle bon un peu! Ventre de roi! j'échangerais un carafon pour une de ses larmes!

—Elle me semble bien porter son nom de Friponne, dit Regaudin qui n'avait pas manqué de lorgner la jolie fille avec une intense admiration, elle a une taille de friponne!

—Et un nez de friponne, ajouta Pertuluis

—Et des yeux...

—Une bouche...

—Allons, bois, Regaudin, s'écria rudement Pertuluis, tu vas tomber malade d'amour...

Les deux compères se versèrent à boire et firent silence afin de mieux savourer leur eau-de-vie additionnée d'essence de menthe et d'anis.

Il était huit heures de ce même soir lorsque les deux grenadiers quittèrent la cuisine où ils avaient pris un diner de prince, et un diner qu'ils n'avaient pas manqué d'arroser libéralement des meilleurs vins de l'hôtellerie. L'ivresse les envahissait peu à peu, et ils n'en prenaient que mieux des airs de pourfendeurs à faire trembler une armée.

La salle était devenue très animée, les voix avaient dépassé le diapason ordinaire, les rires éclataient comme des bruits de trompettes, les discussions s'échauffaient, des poings heurtaient les tables, des goblets étaient renversés par mégarde avec leur contenu, et plusieurs militaires et villageois dormaient d'ivresse sur leurs sièges ou roulés sous les tables. De sorte qu'on ne s'occupait plus de nos deux grenadiers qui avaient repris leur place devant l'une des deux cheminées.

Parmi les hôtes la discussion roulait surtout sur les affaires du pays, et l'on parlait déjà de la marche sur Québec que le chevalier de Lévis préparait pour la fin de l'hiver. Les uns prétendaient que ce serait aller à la défaite finale, à moins que le roi de France n'envoyât des armes et des soldats. Les autres — et c'était la majorité — soutenaient que ce serait là ou jamais l'occasion de laver la honte reçue sur les plaines d'Abraham au mois de septembre. D'autres blâmèrent Bigot et sa bande d'affamer le pays, et d'autres encore se plaignaient que M. de Vaudreuil s'obstinât à préparer des plans militaires, quand il manquait de tout ce qui était nécessaire pour les exécuter.

—Baste! criait un capitaine de milices, Le Mercier va nous ramener vingt navires chargés de soldats et de poudre!

Tout le monde ne partageait pas cette assurance du capitaine. Plusieurs hochèrent la tête avec un signe manifeste de scepticisme.

La mine amusée, les deux grenadiers parurent un moment prêter leur attention à ces discussions. Puis, tous deux s'étant rappelés qu'ils n'avaient pas uniquement pour passe-temps de boire, manger et dis-

courir, mais qu'il leur avait été confié certaine mission importante et urgente, ils décidèrent de se mettre à l'oeuvre sans plus tarder. Pertuluis appela la jolie servante surnommée La Friponne.

—Encore deux carafons, Messeigneurs? demanda-t-elle avec un petit sourire coquin qui plut fort à Pertuluis.

—Si tu veux bien, ma belle enfant. Mais aussi une écriture et du papier, car j'ai besoin d'écrire un message.

—Très bien, monsieur le Chevalier. Ajouterai-je l'essence de menthe ou d'anis?

—Non, inutile, exquise Friponne, nous n'avons plus froid.

—Mais pour parfumer votre eau-de-vie, Messeigneurs?...

Et, invitante, narquoise, elle elignait de l'oeil coquinement. Disons ici qu'à cette époque, en certaines auberges, les serveurs recevaient ou un salaire fixe ou un pourcentage sur les affaires de la maison. Comme on le devine le pourcentage était établi dans le but de stimuler le zèle des domestiques. Or, il faut croire que La Friponne était une employée intéressée directement dans les bénéfices de l'établissement, car une commande d'essence, de sucre et même d'eau, chaude ou froide, était ajoutée à la note du buveur, et le tout additionné pouvait doubler la note et, conséquemment, grossir en proportion les gains de la servante.

Regaudin qui, probablement, était plus galant que Pertuluis, devina l'intérêt qu'avait la jolie fille à faire grossir la facture, et il voulut lui faire plaisir, peut-être mû par le secret espoir de s'attirer quelques sympathies amoureuses.

—Jolie Friponne, intervint-il, votre personne suffirait à parfumer notre eau-de-vie de même que nos vêtements et nos... Mais vu que deux parfums valent mieux qu'un seul, et que le parfum de menthe ou d'anis ne saurait gêner le vôtre, vous voudrez bien ajouter les deux...

—La menthe et l'anis? fit gaiement la jeune fille.

—Et la rose... ajouta Pertuluis en étendant une main pour saisir la moqueuse Friponne et l'attirer à lui.

Mais, vive et agile comme une tourterelle, la servante esquiva le geste audacieux du grenadier, lança un éclat de rire narquois et courut vers la cuisine.

Les deux grenadiers demeuraient un peu interloqués et ravis à la fois lorsque, à leur grande surprise et non sans une certaine joie, ils virent La Friponne s'arrêter brusquement à mi-chemin et revenir vers eux.

—Ah! ça, mademoiselle, fit sévèrement Pertuluis... Nos carafons et l'écritoire?...

—J'entends bien, monsieur le Chevalier; mais j'ai oublié de vous demander s'il faut aussi le sucre et l'eau chaude...

Les deux compères s'interrogèrent du regard et, s'étant compris, Regaudin répondit :

—Belle Friponne, apportez aussi l'eau chaude et le sucre... bien que à la vérité votre personne...

—Hé! coupa court la belle enfant, vous devenez aiguichant, monsieur l'Écuyer... Est-ce qu'une jarre d'eau froide sur votre nuque ne vaudrait pas mieux qu'un pot d'eau chaude sur votre langue déjà fort délicate, il me semble?

Et, riant aux plus beaux éclats, exécutant en même temps une révérence fort bien tournée, mais moqueuse comme son sourire, elle reprit le chemin de la cuisine.

Les deux grenadiers se mirent à rire doucement.

—Exquise! Exquise! murmura Pertuluis avec admiration

—Et espiègle... très espiègle! fit Regaudin. Ma foi, si je n'avais pas juré dans mon célibat, je lui offrirais mon nom et ma fortune!

—Moi, je lui consacrerai mon bras et ma rapière pour le reste de mes jours!

—Pour la conquérir, reprit Regaudin avec un sérieux remarquable, j'irais de suite plumer cent têtes d'Iroquois!

—Moi, j'irais séance tenante chasser les Anglais de Québec!

—Biche-de-Biche! Pertuluis, j'en ferais autant. Puis j'enfermerais ensuite tous ces english l'un après l'autre en la lame de ma rapière et viendrais les offrir en cadeau à ma chère Friponne!

—Ventre-de-diable! Regaudin, surenchérit le chevalier, j'embrocherais de ma rapière tous les sauvages de toutes les forêts, j'en ferais une marmelade énorme que j'irais ensuite distribuer à tous les pores du pays... et je jure que La Friponne serait à moi!

—Pauvre Pertuluis, fit railleusement Re-

gaudin, tu te vantes bien inutilement, car jamais cette délicieuse Friponne ne voudrait de tes balafres!

—Et toi, partit de rire Pertuluis avec mépris, erois-tu en bonne vérité qu'elle voudrait de ta face de singe mal recopiée?

—Ne m'insulte pas, Pertuluis! N'as-tu pas remarqué qu'elle m'a plus regardé que toi?

—Et ne m'a-t-elle pas plus souri qu'à toi? Mais c'est assez, Regaudin, ajouta durement le chevalier, de droit cette Friponne me reviendrait!

—Hein! et de quel droit, s'il-te-plait?

—Hé! ventre-de-biche! parce que je suis le Chevalier et que tu n'es que l'Écuyer! Le maître avant le serviteur... là!

Regaudin était devenu pâle de colère. Peut-être encore la discussion allait-elle dégénérer en chiquenaudes, lorsque la servante survint apportant un large cabaret contenant les carafons d'eau-de-vie, l'eau chaude, le sucre, les essences et l'écritoire.

—Messeigneurs, voilà! fit la jeune fille toujours souriante.

Et tandis qu'elle rangeait sur la table chaque chose avec soin, les deux grenadiers la considéraient avec une extase admirative. Lorsque tout eut été rangé convenablement, Pertuluis remarqua qu'il restait sur le cabaret un petit papier.

—Et cela, qu'est-ce, ma belle enfant? demanda-t-il.

—Ceci, Messeigneurs... c'est la note!

—La note! fit Regaudin surpris; mais nous ne partons pas de suite!

—Nous ne partons que demain, délicieuse Friponne, assura Pertuluis.

—C'est possible, Messeigneurs. Mais vu que vous êtes étrangers, le patron, qui se méfie toujours des gens qui ne partent que demain ou après-demain, a fait la note... voici!

Et elle souriait toujours.

—Mademoiselle, dit Pertuluis sans toucher au papier, je ne sais pas lire, malheureusement.

—Oh! ce n'est rien, votre ami lira pour vous!

—Hélas! mademoiselle, soupira Regaudin, je suis tellement myope...

—Ah! ah! monsieur, s'écria gaiement la servante, je vous y prends bien? Vous êtes myope pour lire votre facture, mais non pour lorgner mes bras et mes jambes!

Regaudin rougit jusqu'à la racine des

cheveux. La jeune fille venait, en effet, de surprendre Regaudin en train de promener ses regards indiscrets sur les bras demi nus, blancs et potelés qui sortaient hors des manches bleues du corsage, et sur la jambe ronde habillée d'un bas blanc que laissait voir jusqu'au mollet un jupon rouge.

Et toujours moqueuse La Friponne reprit :

— Puisque Monsieur le Chevalier ne sait point lire et attendu que monsieur l'Ecuyer est myope, moi, qui ne suis point myope et qui sais lire, je vais vous donner les chiffres de la note...

Et d'une petite voix claire et haute elle se mit à lire les détails de la facture pour achever ainsi :

— C'est, Messieurs : Six livres, deux sols, un denier !

— Biche-de-bois ! exclama Regaudin, quasi sept livres pour le peu que nous avons bu et mangé ?

— Ta ! Ta ! monsieur l'Ecuyer, vous oubliez l'eau chaude, les essences, le sucre...

— Et tes sourires, coquine de Friponne ! grommela Pertuluis. Allons ! je paye la note... mais observe bien que j'en pourrais refuser l'acquit avant de repartir. Si ce n'était ta beauté et ton charme, ma belle enfant, j'aurais pris la chose pour un outrage de la part du maître aubergiste et je lui aurais passé ma rapière dans les tripes. Mais...

— Oh ! Monsieur le chevalier, vous êtes un peu trop grand seigneur pour vous amuser à percer les vilaines tripes d'un cabaretier... Voyons, payez !

— Tu as dit six livres...

— ...deux sols, un denier.

— Il me semble, fit remarquer Regaudin, que six livres tout juste, cela aurait fait une facture moins compliquée.

— Au fait, sourit la Friponne, pourquoi pas sept livres ?

— Hein ! cria Pertuluis qui exhibait une poignée de louis d'or. Comment, Friponne, tu veux y mettre l'intérêt ? Décidément, tu portes bien ton nom...

— Pardon, Monsieur le Chevalier, mais j'avais oublié l'écrétaire et le papier...

— Mais... je ne l'achète pas ton écri...

— Je sais bien ; mais il faut aussi que vous payiez pour l'encre et le papier. Et voyez comme je suis condescendante et gé-

néreuse, je ne vous ferai pas payer pour l'usure de la plume !

— L'usure de la plume ! fit Regaudin. Mais quand elle est usée, on la retaille !

— Oui, Monsieur, avec un couteau... riposta la Friponne. Mais qui payera l'usure du couteau ?

Les deux grenadiers se mirent à rire, et Pertuluis paya les sept livres.

Triomphante, la servante s'en alla en faisant danser les pièces d'or sur son cabaret.

— Pertuluis, dit Regaudin, si jamais je me fais cabaretier, j'embaucherai cette Friponne, elle me fera faire des affaires d'or !

— Charmante enfant ! murmura Pertuluis qui emplissait son gobelet d'eau-de-vie.

Quelques minutes après les deux copains s'étaient copieusement abreuvés d'eau-de-vie mélangée d'essence, et Pertuluis, d'un geste grave et imposant, attira à lui l'écrétaire et le papier, prit la plume, posa son avant-bras sur la table et, regardant Regaudin, demanda, perplexe :

— Ventre-de-roi ! comment allons-nous lui rédiger ce message ? As-tu des idées, Regaudin ?

— Biche-de-bois ! des idées... je n'ai que ça, Pertuluis, tu le sais bien. Eeris, je dicte !

Et l'un dictant, l'autre écrivant, voici ce qui tomba de la plume du chevalier :

“Chère et exquise Madame de Péan”,

“Nous avons le très grand honneur et l’immense plaisir de vous faire porter cette respectueuse missive en laquelle nous insérons toute notre admiration pour votre belle et intelligente personne et tous nos hommages que nous n’offrons d’ordinaire qu’aux reines couronnées et nous vous prions de vouloir bien attentivement et complaisamment faire écoute à cette communication que nous vous apportons de la part d’un pauvre moribond qui va bientôt trépasser sur son misérable grabat au Fort Jacques-Cartier et qui ne veut pas passer de vie à trépas sans avoir au préalable été administré des derniers saints Sacrements et sans avoir ensuite à votre personne fait aveu d’importantes et graves révélations qui ont trait à votre bonheur et avenir futur comme peut-être à votre salut éternel et qui vous supplie d’accourir à son triste chevet en une

“carriole en laquelle seront empilées quantités de fourrures très chaudes et sous la garde et sous l’escorte de vos tout dévoués serviteurs et humbles et fervents admirateurs qui ont signé la présente.

“Chevalier de Pertuluis,
“Sieur de Regaudin”.

Le tout était écrit d’une haute et large écriture, sans ponctuation, et couvrait trois grandes feuilles de papier. Il avait fallu un quart d’heure pour mettre ce message à point; et Pertuluis abandonna la plume avec un soupir de satisfaction et d’épuisement.

—Ventre-de-chat! cette plume pèse plus que ma rapière!

—Et tu n’as point fini, dit Regaudin, car il faut mettre ces feuilles sous pli et écrire le nom et l’adresse de l’excellente dame.

—Ventre-de-roi! je te laisse ce soin, Regaudin; je n’en peux plus... mon bras est rompu!

Regaudin haussa les épaules avec dédain, plia les feuilles de papier l’une après l’autre, les réunit et les glissa sous une enveloppe. Puis, à son tour, il prit la plume et écrivit :

A Son Excellence Madame de Péan

En la Cité des Trois-Rivières

En Nouvelle-France

Ceci fait, Regaudin regarda son compagnon qui le suivait de l’œil.

—Ah! diable, dit-il, nous ne savons pas le nom de la rue...

—Attends, La Friponne nous le dira.

A cet instant même, la jolie servante passait tout près de là.

—Hé! charmante Friponne, interpella Pertuluis de sa voix de stentor qui fit tourner toutes les têtes de son côté, par ici une minute!

La servante accourut.

—Ma belle enfant, reprit le chevalier en baissant la voix, je vais me confier à ta discrétion, si j’y peux compter...

—Certainement, Monsieur le Chevalier, je ferai une croix sur ma bouche!

—Bon, j’ai confiance en toi. Eh bien!

je désire savoir le nom de la rue où demeure la digne et belle Madame de Péan?

—Hein! la Péan? fit avec surprise et très irrévérencieusement la jolie fille.

Les deux grenadiers sourirent et clignèrent de l’œil.

—Oui, l’épouse de ce cher Monsieur de Péan, compléta Regaudin avec un plissement moqueur des lèvres.

—Ah! oui, l’épouse du Péan et la maîtresse du Big...

—Chut! chut!... souffla Pertuluis. Si on t’entendait, ma belle enfant!...

—C’est vrai, vous avez raison, Monsieur le Chevalier, reprit la jeune fille très sérieuse cette fois; car il y a ici une vingtaine de gens de Péan et de Bigot, sans compter que bien des villageois, des imbéciles si vous voulez, qui les vénèrent comme des dieux!

—Eh bien! la rue... fit Pertuluis.

—Je ne sais pas le nom de la rue, mais je sais où habite la Péan.

—Mais alors? fit Regaudin interrogativement.

—Je vais vous dire, Messeigneurs, répondit la jeune fille en baissant la voix et prenant un air confidentiel, si vous voulez me confier votre missive, je la ferai porter par mon fiancé qui est à la cuisine le premier marmiton. Il est comme moi, discret des pieds à la tête, et il fera une croix... deux même sur ses lèvres.

—Ca va bien, consentit Regaudin.

—Tiens, Friponne, dit Pertuluis en tirant son gousset, voilà pour ton fiancé...

Il tendit une pièce d’or.

—Merci, Monsieur le Chevalier!

Regaudin lui remit le pli, disant avec un accent de regret comique qui ne manqua pas de faire rire la jeune servante aux plus francs éclats :

—Tout de même, splendide Friponne, n’aurais-tu pu attendre encore pour te choisir un fiancé?

Mais déjà la servante s’élançait vers la cuisine en laissant rouler derrière elle un long éclat de rire moqueur.

Pertuluis saisit un carafon et dit :

—Et maintenant, Regaudin, en attendant la réponse attrapons-nous!

Il se vida largement à boire.

—Oui, répéta Regaudin, rattrapons-nous au plus tôt, car je me sens devenir le cœur malade!...

V

LA BELLE TIGRESSE.

A cette époque, les Trois-Rivières n'avait pas ce qu'on appelle de nos jours "le quartier résidentiel" selon une formule américaine. En ces temps reculés où l'on élevait et bâtissait à la hâte un bourg ou une ville que sur un plan fort rudimentaire, la boutique de commerce, l'échoppe, l'atelier et la maison étaient en voisinage, se mêlaient et se confondaient du tout au tout. On mettait la maison de commerce et l'atelier là où ça faisait son affaire, et de même l'habitation privée, en sorte que fort souvent la bicoque et la demeure princière se coudoyaient et quelquefois elles s'appuyaient quasi l'une sur l'autre. A Québec et à Ville-Marie on aurait pu voir un palais voisiner une méchante baraque, lesquels étaient séparés seulement par un parterre et une mince et basse palissade. Et il arrivait que de la baraque on regardait les hautes croisées du palais tendues de velours et de soie, de même que de ces croisées du palais les yeux tombaient sur la baraque, et c'est ainsi qu'un grand seigneur pouvait avoir un gueux pour voisin immédiat. Naturellement, le seigneur n'avait point de cesse qu'il n'eût, un jour ou l'autre, fait disparaître gueux et baraque, car le gros devait nécessairement manger le petit. C'est de la sorte que se sont faits les quartiers bourgeois dans nombre de villes anciennes. De nos jours on est plus prudents et prévoyants : on bâtit une ville sur un plan bien et définitivement établi, et sur ce plan on pose, comme sur un damier, les maisons de commerce d'une part, les maisons familiales de l'autre. Ici le quartier des affaires, là les industries. Ici les commerçants à l'aise et les petits bourgeois, là les ouvriers et les pauvres gens. Et là, enfin, et le plus loin possible, le quartier "aristocratique". Il semble qu'on oublie le quartier "intellectuel"... Mais on a beau dire et, chose certaine, les classes et castes continuent d'exister, même en notre Amérique "si démocratique", car on pose des frontières où l'on trace des lignes, et c'est tout dire!

Pour en revenir à notre récit, le bourg des Trois-Rivières, en 1759, était un assemblage difforme de bicoques et de belles demeures, de magasins et de boutiques quel-

conques, tous et toutes alignés inégalement sur des rues mal tracées, quelquefois tortueuses ou tournantes. Néanmoins, aux alentours des Ursulines se trouvait à cette époque une rue sur laquelle croissaient de fort beaux arbres, une rue large et droite où l'on remarquait quelques habitations élégantes avec jardins et parcs. Là, vivaient de gros commerçants et de hauts fonctionnaires. La plus belle de ces maisons était, sans contredit, celle de M. de Bréart. Mais, toute voisine, il s'en trouvait une autre qui, sans être aussi imposante que la première, n'avait pas moins un fort bel aspect, et celle-ci était la propriété d'un riche négociant en bois. Elle n'avait qu'un étage ou rez-de-chaussée, mais elle était élevée par sa haute toiture à pans très raides et recouverte de tuiles rouges. Comme la plupart des habitations de ce temps, cette maison était de bois, mais avec ses murs extérieurs enduits d'un épais mortier grisâtre qui lui donnait un peu l'apparence d'une maison de pierre. Les croisées étaient étroites mais hautes et protégées, la nuit ou les jours de tempête, par des volets de chêne peints, en brun. Elle formait un énorme rectangulaire qui imposait, et, de plus, elle était enclose par un haut mur de pierre et placée au centre d'un grand parc que sillonnaient des chemins de voitures et des allées. De la rue on ne voyait de cette habitation que le sommet de la toiture et ses deux hautes cheminées, ainsi que quelques lucarnes, le rideau d'arbres arrêtait le regard. Le mur de pierre n'était percé qu'à deux endroits: ici c'était une haute porte cochère en bois de chêne lamé de fer; là une grille étroite. De cette grille on suivait une allée étroite, tournante et pierreuse pour aboutir, au centre de la maison, à une porte monumentale, abritée d'une marquise. Une large pierre carrée et blanche reposant sur le sol formait ce qu'on pourrait appeler le peron, de sorte que cette porte, à la vérité, ouvrait de plain-pied. Enfin, au-dessus de la porte, sur le platras et écrite par une main inhabile on pouvait lire cette devise, dont nous ne garantissons pas le latin :

"Qui volens facere, sed facit".

Il serait difficile de donner à cette formule une juste traduction. Mais, connaissant le personnage qui habitait cette mai-

son et qui en était le maître, nous pourrions traduire ainsi :

"Celui qui veut faire quelque chose, doit le faire sans tarder."

En effet, la maison était la propriété d'un négociant, nommé LeQuessel, qui, venu en Canada sans autre capital que sa jeunesse, ses talents et quelques deniers, s'était jeté hardiment dans le commerce et avait réussi en quelque vingt années de durs labeurs, de patience, de sacrifices, à accumuler des écus et à édifier une fortune respectable. Il avait fait sans tarder, parce qu'il avait voulu. Et cet homme, jeune encore avec ses cinquante années, pouvait encore regarder devant lui un assez long avenir, et un avenir doré.

LeQuessel était un ami de Bréart et, par ricochet, un ami des Bigot, des Cadet, des Péan. Lorsque la ville de Québec eut passé aux mains des soldats victorieux du général Wolfe, les fonctionnaires qui se trouvaient à ce moment hors de la cité durent gagner Ville-Marie ou les Trois-Rivières. Parmi ceux qui s'étaient retirés à ce dernier endroit se trouvait Péan. Celui-ci ne possédait pas d'habitation en cette ville, et, en attendant que Québec fût reprise aux Anglais, il avait reçu l'hospitalité de LeQuessel qui lui avait cédé la moitié de sa maison. Comme on le comprend, depuis l'automne précédent le sieur Péan occupait avec sa femme et ses domestiques une moitié de la maison, et l'autre moitié était habitée par le propriétaire avec sa famille et son monde.

A présent que nous savons exactement où nous sommes, entrons dans la maison, mais non chez les LeQuessel avec qui nous n'avons nulle affaire, pas à ce moment du moins, mais dans cette partie habitée par Péan et sa femme.

Il est sept heures.

Après avoir traversé un large vestibule et de plafond très haut, nous passons par un immense salon, puis nous franchissons une autre pièce spacieuse et quelconque, puis encore un large passage qui ressemble à un vestibule, et nous pénétrons dans une grande et fort belle salle à manger contiguë aux cuisines. Cette salle est un peu froide, car il ne s'y trouve point de foyer, et l'unique chaleur qu'on y respire vient des cuisines en passant à travers une sorte

de soupiraux ou bouches de chaleur pratiqués dans les murs. En outre, il y fait trop sombre... D'abord les murs sont recouverts de boiseries de chêne, le plafond haut est peint à fresque de couleurs sombres, devant les croisées sont tendus d'épais rideaux de velours bleu, et, enfin, un unique candélabre à trois branches éclaire ce soir-là le réfectoire, et ce candélabre est posé sur une table qui occupe le milieu de la pièce. Là, nul bruit, car fenêtres et volets sont clos et les portes hermétiquement fermées. Néanmoins, de temps en temps, on peut percevoir quelques bruits confus, bruits qui par voie des bouches de chaleur arrivent de la cuisine. A la table, somptueusement servie, nous retrouvons deux personnages fort intéressants : le sieur Péan et sa femme.

Le premier est enveloppé dans une sorte de robe de chambre doublée et bordée de fourrure de renard, tandis que Mme Péan porte sur ses belles épaules une fourrure d'hermine.

Péan boit énormément de vin et mange peu.

Mme Péan grignote un biscuit qu'elle trempe dans une coupe de vin rouge.

Tous deux sont silencieux.

Péan a, ce soir-là, une physionomie sérieuse, et quelque peu souriante et moqueuse. Mais sa femme nous montre un visage renfrogné, joli quand même si l'on veut, et des sourcils contractés, des lèvres qui se pincet et des yeux, toujours très beaux, qui brillent d'éclats tempétueux. Ses mouvements et gestes, en outre, sont brusques et nerveux. De temps à autre elle dard des regards terribles sur son époux que celui-ci, d'ailleurs, évite avec soin, redoutant peut-être que ces regards chargés n'éclatent comme une mitraille et ne le tuent d'un seul coup.

Tout de même, la jolie Mme Péan n'a rien perdu de sa beauté plastique ; on la croirait même rajeunie, même rafraîchie. Son teint riche éblouit, quoique ce teint soit habilement maquillé. Elle porte une robe de soie bleu-foncé qui ne manque pas de faire ressortir la chair quasi laiteuse de ses bras nus. Sous l'hermine on ne peut voir ni la nuque ni la gorge, mais on devine que tout y est parfait.

Mais elle a quelquefois des mouvements si violents que Péan perd malgré lui de sa sérénité et fronce les sourcils, et l'on croi-

rait qu'il va la réprimander. Mais cela ne dure pas, il retrouve son sourire moqueur. Oui, mais qui sait si ce n'est pas ce sourire moqueur et ce silence plus moqueur encore qui fouettent l'humeur impétueuse de la jeune femme ?

Celle-ci, une fois, a fait un geste si brusque en étendant le bras pour prendre un biscuit dans un plateau d'argent, que l'extrémité de l'hermine a frôlé la coupe de cristal et l'a renversée avec son contenu. Et cette fois Péan n'a pu résister à la démanigaison de sa langue :

—Vous allez devenir insupportable, ma chère !

La jolie femme sursaute et lui décoche un regard meurtrier.

—Eh !... répliqua-t-elle durement, si vous cessiez de m'importuner !

—Moi... je vous importune ? fit Péan avec la plus sincère surprise.

—Sans doute... Ne le comprenez-vous pas ?

—Mais je n'ai pas encore prononcé une parole...

—Hé ! que m'importent vos paroles, je n'y tiens pas ! Seule votre présence suffit de trop à m'importuner !

—Oh ! oh ! s'écria Péan amusé, est-ce que le mari n'a plus le droit de manger en compagnie de sa femme chérie ?

—Pour l'amour du Ciel ! ne faites pas de plaisanteries, monsieur ; c'est bien assez...

—Pardon, ma chère ! interrompit Péan sur un ton sérieux. Je vous assure que je ne plaisante point !

—Vous plaisantez assurément, puisque ce soir vous deviez souper ailleurs qu'à cette table...

—Ah ! tiens, c'est vrai. Monsieur l'Intendant m'avait invité, afin de profiter de son court séjour en cette ville pour discuter certaines affaires urgentes...

—Pourquoi n'êtes-vous pas allé ?

—Pourquoi ? Mon Dieu, croyez bien que ce n'est pas manque de vouloir. Monsieur l'Intendant m'a fait dire cet après-midi que des nouvelles peu rassurantes lui parvenaient, et qu'il avait besoin de rester seul pour réfléchir et travailler.

Mme Péan partit de rire avec ironie.

—Et vous avez pris cette explication, dit-elle, pour une vérité évangélique ?

—Eh bien !

—Mon Dieu ! que vous êtes peu sagace,

mon ami ! Ne savez-vous pas que Monsieur l'Intendant n'a plus d'yeux, d'oreilles, de bouche, de corps, de cœur, d'âme et d'esprit que pour cette insignifiante petite Deladier ?

Péan sourit placidement et ne répliqua pas.

Mais ce sourire parut exciter l'ire de la jeune femme.

—Bon ! proféra-t-elle sur un ton concentré, il ne manque plus que vous m'outragiez de vos sourires ambigus et cruels !

—Vraiment, ma chère amie, répliqua Péan en riant, vous me devenez assommante. Si je me tais, vous grognez d'humeur ; si je souris, vous vous insurgez ; si je parle, vous tempêtez. Ciel ! qui m'eût dit que les femmes sont si capricieuses, au point de ne savoir jamais ce qu'elles veulent ! Ah ! au fait, j'y pense... Serait-ce la faveur dont jouit la... petite Deladier ?

—Oh ! par exemple... gronda Mme Péan en ébauchant un geste dangereux, ne poussez pas plus loin votre outrecuidance ! Que m'importe la petite Deladier, je vous le demande ?

—En ce cas, occupez-vous de vos tremettes et n'en parlons plus !

—Au contraire, reprit plus impétueusement la jolie femme, parlons-en, car je m'imagine bien...

Elle s'interrompit net pour scruter la physionomie goguenarde de son époux.

—Et qu'imaginez-vous ? fit celui-ci railleur.

—Ah ! vous tenez à le savoir ?... Eh bien ! j'imagine que ce n'était pas avec l'Intendant que vous deviez souper, ce soir, mais bien avec la petite Deladier. Mais, malheureusement, Monsieur l'Intendant...

Péan éclata d'un rire énorme en se laissant retomber sur le dossier de son fauteuil.

—Oh ! ne croyez pas me donner le change avec votre rire de pourceau ! vociféra Mme Péan au comble de la fureur. Ne vous ai-je pas surpris l'autre jour en train de baiser les doigts mal tirés de cette petite ribaude qu'est la Deladier ?

—Oh ! oh ! se mit à rire plus fort Péan... Était-ce ce jour où je devais vous trouver, dans la soirée, assise sur les genoux de ce brave LeQuessel qui profite de mes absences...

—Silence, Monsieur ! hurla Mme Péan. Vous êtes un infâme calomniateur.

Et, tout à fait outragée et indignée, Mme Péan se leva rudement et tendit vers son mari un poing mignon... trop mignon pour effrayer le moindre. Aussi bien, Péan continuait-il d'exercer son sourire assassin. Alors la jeune femme fut saisie par un tremblement curieux, et ses yeux s'injectèrent de sang. Elle prit une carafe de vin, la brandit une seconde au-dessus de sa tête et la lança contre un des portraits qui ornaient la boiserie de chêne. Croyant que le projectile lui était destiné, Péan s'était jeté sous la table.

L'incident fut si drôle et comique que Mme Péan ne put retenir un franc éclat de rire...

Péan lui-même reparut de sous la table exhibant un visage riant, quoique pâle d'émotion. Il dit dans une sorte de grommellement :

—Que tu es bête, ma chère... le sais-tu?

—Et toi, pauvre idiot?

—Là! Là! cesse de me tutoyer, cria Péan avec courroux. Les convenances... les convenances... par Notre-Dame!

—Et toi?...

—Et vous?...

Soudain, tous deux furent pris d'une hilarité qu'ils eurent beaucoup de peine à réprimer. Puis ils trinquèrent gaiement et se mirent à causer comme de très bons amis. Disons que les querelles du ménage Péan tournaient toujours ainsi.

—Ma chère amie, et badinage à part, la vérité est que si je ne suis pas allé souper avec Monsieur l'Intendant, c'est pour la raison qu'une grave nouvelle nous est arrivée...

—Ah! vraiment? Serait-ce que les Anglais marchent contre nous par ce froid de pôle?

—Non, pas du tout. Comme nous, Messieurs les Anglais demeurent près de leur feu. Seulement, leurs émissaires éprouvent parfois des échecs...

—L'ambiguïté de vos paroles excite ma curiosité.

—Vous allez voir. Nous avons à Batiscan, comme vous le savez, un magasin secret rempli de marchandises et de vivres que nous tenions à la disposition de la garnison anglaise à Québec. L'autre jour le général Murray nous dépêchait un de ses aides-de-camp, le capitaine Chester, avec une commande farine et de viandes domestiques, ainsi que d'autres marchan-

dises, y compris trois mille livres de savon. L'affaire fut bâclée moyennant le paiement en or anglais pour moitié, et en bons sur le trésor de Londres pour l'autre moitié. Or, savez-vous ce qui est arrivé? Nous avions donné à Fossini l'ordre d'aller à Batiscan livrer à Chester et ses hommes les marchandises commandées. C'est dans la nuit de mercredi à jeudi que Fossini et Chester devaient se rencontrer à Batiscan. Chester et ses gens furent au rendez-vous, mais point Fossini. Et imaginez la surprise et le désappointement du capitaine anglais, quand au lieu de Fossini il vit venir une caravane de traîneaux accompagnée d'une escorte militaire du Fort Jacques-Cartier.

—Oh! dites-vous vrai? s'écria Mme Péan avec regret.

—Et voulez-vous savoir qui commandait l'escorte du Fort?... Flambard!

—Flambard... le maudit! rugit la jeune femme.

—Lui-même.

—Oh! mon ami, savez-vous que j'eusse aimé la petite Deladier, si elle n'avait pas manqué son coup de pistolet contre ce démon?

—Oui, mais elle l'a manqué et il peut arriver qu'un jour Flambard ne la manque pas. En tout cas, pour finir mon histoire, Chester crut deviner qu'il y avait là trahison ou piège, et par prudence il dut s'élipser avec ses gens. Naturellement, il y est pour son argent, attendu que la cache a été complètement vidée et son contenu emporté au Fort Jacques-Cartier.

—Ah! ah! Et que pense Monsieur Bigot?

—Ce que je pense moi-même, ce que vous devez penser également tout comme l'a si justement pensé Chester...

—Que Fossini aurait trahi?

—Oui.

—Mais quel intérêt pouvait-il avoir?

—Voilà ce que nous désirons savoir, et c'est précisément l'affaire qu'étudie en ce moment Monsieur l'Intendant.

—Pourtant, ne serait-il pas possible que Foissan fut tombé dans un piège et forcé de livrer son secret?

—C'est possible. Aussi saurons-nous la vérité tôt ou tard. Une chose certaine, nous avons au Fort Jacques-Cartier les deux mêmes ennemis qu'il nous importe de faire disparaître le plus tôt possible.

—Flambard et Jean Vaucourt?

—Oui.

—Et si Fossini a trahi?

—Il disparaîtra aussi et promptement, je vous le jure.

—C'est malheureux, il fut l'un de nos meilleurs agents et serviteurs. Rappelez-vous, Hughes, ce message à M. de Ramezay l'automne dernier!

—Certes, certes, j'ai toujours eu confiance en ce Fossini dit Poissan!

Cet entretien fut rompu par l'entrée d'un serviteur apportant sur un plateau d'argent un message.

—Pour moi? demanda Péan en se levant avec une certaine promptitude.

—Pardon, Monsieur... Pour Madame!

Mme Péan devint pourpre et tremblante. Mais elle courut au domestique et enleva le message du plateau avant que son mari eût le temps d'en voir la suscription, ce qu'elle ne prit pas le temps de regarder elle-même. Elle s'élança aussitôt vers une porte, l'ouvrit, la referma violemment et disparut.

Resté seul, Péan demeura un moment songeur. Puis il ébaucha un sourire énigmatique, et se vida à boire en grommelant :

—Bah! après Bigot... après Lequesnel... après Cadet... après Bréart... après, un autre encore, un autre toujours... Tant pis, par Notre-Dame! un jour elle aura le Diable pour époux et maître!

Sur ce il avala une immense coupe de vin et se remit à manger philosophiquement.

VI

UN ENLEVEMENT.

Mme Péan traversa ce passage qui ressemblait à un vestibule et sur lequel donnaient plusieurs portes, elle ouvrit l'une d'elles, entra dans un petit salon et delà dans son boudoir dont elle ferma méticuleusement les portes.

Un candélabre à deux bougies bleues éclairait sur une crédence. La jeune femme y courut, se pencha fébrilement vers la lumière, et, le sein troublé, les mains tremblantes, elle regarda avidement la suscription. Elle tressaillit, rougit, pâlit, et murmura, inquiète :

—Qu'est-ce cela?

Cette grosse écriture irrégulière lui était inconnue. Le papier grossier de l'enveloppe la surprit, et, enfin, cette bizarre expression "Son Excellence" devant son nom, l'étonna... à ce point même qu'elle eut envie de rire. Mais le rire avec l'inquiétude à l'esprit sonne mal. Elle se contint.

—Que veut dire ceci? se demanda-t-elle encore.

L'inquiétude prenait la forme de la peur. Elle n'osa pas ouvrir de suite cette enveloppe. Mais elle frappa un timbre placé sur la crédence.

Une soubrette vint à l'appel.

—Justine, dit Mme Péan, veuillez appeler le domestique qui a apporté cette lettre!

L'ordre, l'instant d'après, avait été exécuté, et le serviteur paraissait.

—Dites-moi, dit Mme Péan, qui vous a remis ce pli?

—Un marmiton de l'Auberge de France, Madame.

—Ah! ah! Est-il reparti?

—Pardon, Madame! Il attend la réponse.

—Ah! il y a une réponse à faire?

—Oui, Madame.

—C'est bien, retirez-vous, j'appellerai.

Le domestique sortit.

"Cette réponse à faire" parut apaiser l'inquiétude de la jeune femme. Quoi! si c'était quelque demande de secours de miséreux, comme cela se présentait souvent en ces années de famine? Mme Péan se rassura... Mais elle tremblait encore à cause de sa déception... Oui, elle avait tant espéré que ce fût une lettre de LUI... de l'Intendant!

Elle ouvrit l'enveloppe et en tira la lettre des grenadiers que nous avons lue.

Au plissement des lèvres de la jeune femme on aurait pensé qu'elle avait une forte envie d'éclater de rire, et l'on aurait pu penser aussi, à voir une certaine contraction de ses sourcils, que la chose, toute gaie qu'elle put paraître, n'en contenait pas moins une certaine note de gravité. Il est à présumer que la jeune femme pouvait se demander si elle devait rire ou s'émouvoir sérieusement. Quoi qu'il en fût, elle conserva son sérieux. Une chose sûre, elle reconnaissait que cette missive avait été écrite par des gens de peu d'instruction et ignorants des usages du monde. Les noms de Pertuluis et Regaudin la laissèrent

quelque peu troublée. Ces noms lui étaient inconnus... ou, si elle les avait entendus déjà, elle les avait oubliés.

— Qui peuvent être ce Chevalier de Pertuis et son écuyer... Des nouveaux venus de France... de Louisiane peut-être ?

Alors lui vint le souvenir de Foissan.

— Foissan !... murmura-t-elle. Oh ! je devine. C'est lui qui m'appelle à son chevet. J'en avais eu le pressentiment. Il a donné dans un piège pour tomber entre les mains de Vaucourt et de Flambard. Il est sans doute ou blessé gravement ou condamné à mort pour espionnage et trahison. Eh bien ! j'y vais... Oh ! gronda-t-elle, Foissan doit avoir, en effet, de terribles révélations à me faire... de ces révélations qui, peut-être, me permettront de faire rentrer Monsieur Bigot dans l'ordre et de foudroyer cette petite Deladier qui m'a supplantée. Oh ! si cela est ainsi, comme je vais me venger terriblement, cruellement, féroceement...

Jamais encore Mme Péan n'avait paru aussi terrible et vindicative. Elle s'était redressée, elle avait cambré sa taille aussi souple que celle d'un félin, et sa figure s'était animée curieusement, son bras nu et blanc s'était élevé, et les battements violents de son sein, son souffle devenu rauque, sa bouche tordue par la féroceité, tout lui donnait un aspect vraiment étrange et admirable à la fois. La haine et la rage, qui déforment certaines beautés, rehaussaient, au contraire, celle de Mme Péan, ou, peut-être mieux, ces deux passions développaient chez cet être séduisant une beauté nouvelle qui fascinait...

— Oh ! oui, je me vengerai... je me vengerai, rugit-elle sourdement, tant et si bien que l'Histoire du monde en gardera l'éternel souvenir !

Et rudement elle marcha au timbre et le frappa d'un grand coup de marteau.

La soubrette reparut.

— Allez dire au porteur de ce message que je serai dans un quart d'heure à l'Auberge de France.

La servante s'inclina et sortit.

Mme Péan pénétra dans sa chambre à coucher et fit rapidement une toilette de voyage. Elle s'enveloppa de fourrure, dissimula une bourse bien remplie de pièces d'or, puis sortit par une porte masquée qui donnait sur l'arrière de la maison. Mais là elle parut se raviser avant de quitter

tout à fait sa demeure. Elle sonna un gong près de la porte. Une autre servante accourut à l'appel.

— Si on s'informe de moi, dit la jeune femme, vous répondrez que je suis absente pour deux ou trois jours !

— Et si Monsieur...

— C'est ce que je vous prie de dire à Monsieur... interrompit durement Mme Péan.

Et sans plus elle s'en alla.

Elle se trouva dehors, à l'arrière de l'habitation, dans une cour obscure qu'éclairaient quelque peu le clair d'étoiles et la blancheur de la neige. Cette cour séparait la maison des dépendances. La jeune femme se mit à marcher vers l'extrémité opposée de l'habitation en rasant le mur et en évitant de faire le moindre bruit. Comme on le pense, elle gagnait la partie de la maison habitée par LeQuesnel. Bientôt, en effet, elle s'arrêtait devant une fenêtre dont les volets clos laissaient passer un tout petit rayon de lumière. Mme Péan frappa doucement aux volets, et d'une certaine façon. Peu après, elle entendait qu'on ouvrait la fenêtre et elle voyait les volets s'écarter légèrement pour encadrer une figure d'homme... un homme dont il eût été difficile de définir l'âge, mais à coup sûr un homme d'âge mûr. Il se trouvait dans la fenêtre de son cabinet de travail, et c'était le sieur LeQuesnel.

— Oh ! Oh ! fit-il dans un murmure de surprise. C'est vous, chère amie ?

— Chut ! Chut ! monsieur, interrompit la jeune femme. Je vous attendais pour dix heures ce soir, comme il a été convenu, mais mon mari est chez nous... il ne s'est pas rendu à l'invitation qu'on lui avait faite.

— Alors, c'est vous qui venez...

— Non, non, vous interprétez mal... souffla rapidement Mme Péan. Écoutez, je suis pressée : je viens de recevoir un message qui m'appelle au Fort Jacques-Cartier auprès d'un mourant...

— Tiens ! c'est Foissan qui vous fait demander, je parie !

— Vous savez donc ?

— Je sais tout, puisque c'est à moi que le capitaine Chester est venu conter l'aventure.

— Ah ! ah ! en ce cas je n'ai pas d'explications à vous donner.

— Ainsi, vous allez au Fort ?

—Oui, mais je serai revenue après-demain...

—C'est bien, chère aimée.

Il tendit sa main. Mme Péan approcha la sienne, et sur cette main satinée et odorante l'homme appuya longuement ses lèvres.

—Bon voyage, chère! murmura-t-il avec amour.

—Ne vous ennuyez pas, chéri!

Volets et fenêtres furent refermés tandis que la jeune femme, d'un pas rapide, gagnait l'Auberge de France.

Là, elle se garda bien d'aller frapper à l'entrée principale; elle contourna le bâtiment, pénétra dans les cours d'arrière et alla heurter le marteau d'une porte de service.

Une servante vint ouvrir.

Mme Péan avait eu soin, pour ne pas être reconnue, de jeter sur son bonnet de velours et de fourrure une mantille de soie grise, de sorte qu'on n'apercevait que ses yeux, son nez et sa bouche.

—Mon amie, dit la jeune femme, vous allez me conduire à un appartement à l'étage supérieur et ensuite prévenir les deux gentilshommes qui désirent me faire certaines communications importantes.

—Qui sont ces gentilshommes, Madame?

—Le Chevalier de Pertuluis et son écuyer...

La servante s'inclina et conduisit la visiteuse à un salon de l'étage supérieur. Cella fait, elle alla informer l'aubergiste des désirs de la dame inconnue.

—Oh! oh! fit l'aubergiste en écarquillant les yeux. Tu dis une dame inconnue qui a l'air d'une dame de marque?...

Et il pensa, sans y croire :

—Si c'était Madame Péan... l'exquise Madame Péan!

Et le cabaretier courut prévenir Pertuluis et Regaudin.

A la nouvelle de cette visite inattendue pour eux, les deux grenadiers bondirent, car le marmiton fiancé de la Friponne n'avait pas, pour une raison qui nous est inconnue, rapporté la réponse de Mme Péan à la missive des deux grenadiers, de sorte que ceux-ci attendaient toujours cette réponse.

—Oui bien, Messieurs, ajoutait l'aubergiste en se courbant, une dame de grand monde qui désire vous entretenir.

—Une dame du grand monde! bredouilla Pertuluis qui chancelait légèrement.

—Une d... dame d... du grrrrr... Regaudin ne put finir : il éternua avec tant de force qu'il fallit retomber sur son siège.

—Et je ne serais pas étonné, poursuivit l'aubergiste sans vouloir le jurer sur "la sainte Evangile", que cette dame serait...

Le cabaretier se pencha à l'oreille des grenadiers et acheva ainsi dans un souffle :

—... la belle... la splendide... la suave... la séduisante Madame Péan!

Cette fois, les deux grenadiers sourirent et se regardèrent avec attendrissement.

Disons qu'il approchait dix heures et que, durant tout le temps qu'ils avaient attendu une réponse à leur épître, les deux compères avaient vidé bon nombre de carafons, en sorte qu'ils se trouvaient dans un état d'ivresse passablement avancé. Mais comme c'étaient de rudes buveurs, ils étaient assez solides encore pour faire leurs affaires.

Alors Pertuluis se redressa, prit un air fier et hautain et commanda :

—Maître aubergiste, puisqu'il en est ainsi, il nous faut une carriole... une carriole attelée de deux bons chevaux, munie de vos meilleures fourrures et conduite par votre plus intrépide cocher.

—J'ai ce qu'il vous faut, Messieurs.

—Bien. Mais il faut aussi seller nos montures... sur le champ!

—Vous repartez donc?

—Séance tenante avec la "dame du grand monde". Compris?

—Messieurs, répliqua l'aubergiste, vos ordres vont être exécutés de suite.

Il appela un serviteur.

—Vite, cria-t-il à celui-ci, ordre au cocher d'atteler les deux noirs à la carriole bleue, avec les meilleures fourrures, et aussi, ordre de seller les montures de ces messieurs!

Le valet partit comme un trait.

—Comme vous le voyez, Messieurs, reprit le cabaretier non sans un certain orgueil, attelage et montures seront devant ma porte dans une minute et tout prêts à vous recevoir.

—Ca va bien, Maître aubergiste, dit Pertuluis avec satisfaction. Maintenant dirigez nous conduire à Madame...

—Pardon, mes gentilshommes... mais

qui va solder la dépense ! vos carafons, la carriole, la litière de vos chevaux...

—Au fait, interrompit Regaudin, c'est moi qui vais solder cette fois. Combien ?

—Je vais vous faire cela au rabais, vu que... Ce sera dix livres, mes gentilshommes, rien que dix livres...

Malgré l'énormité du prix, Regaudin paya sans sourciller. Pour eux l'honneur de conduire Mme Péan au Fort valait tout l'or du monde.

L'instant d'après les deux grenadiers traversaient la salle commune précédés par le cabaretier. Ils marchaient posément et faisaient d'inouïs efforts pour demeurer épaule contre épaule et se maintenir sur leurs jambes fléchissantes.

—On dirait que ça tangué ! murmurait Regaudin.

—Il me semble que je marche sur des vagues hautes comme cette maison, ventre-de-roi ! répliquait Pertuluis.

Toute la salle avait fait silence pour observer le passage des trois personnages. Puis ceux-ci s'engagèrent dans une sorte de vestibule où se trouvait l'escalier des hôtes de la maison. Là, l'aubergiste prit sur une table un candélabre en argent, disant :

—Messeigneurs, il s'agit d'une dame du grand monde, et il importe de savoir user de convenances... venez !

Les deux grenadiers approuvèrent de la tête cette haute marque d'étiquette et de politesse, et suivirent le cabaretier dans l'escalier. L'instant d'après, l'aubergiste poussait une porte, s'inclinait révérencieusement, s'effaçait... Et les deux grenadiers, le bonnet de fourrure à la main droite, la main gauche sur le pommeau des rapières se courbaient jusqu'à terre devant Mme Péan qui se tenait debout devant eux...

Mais la jeune femme venait de faire un pas de recul... Aussitôt tout son sang afflua à son cœur lorsqu'elle reconnut les balafres couleurs d'arc-en-ciel de Pertuluis et le visage de fouine de Regaudin. Quoi ! ne revoyait-elle pas les deux terribles acolytes de Flambard, ceux-là qui avaient si bien secondé le spadassin à l'auberge de la Cloche d'Argent, à la Pointe-aux-Trembles, lors de la capitulation de Québec ? Oh ! si elle avait pu oublier leurs noms, leurs affreuses binettes étaient demeurées dans sa mémoire. Elle recula d'un autre pas,

au moment où Pertuluis et Regaudin avec une gravité d'arabe redressaient leur taille, puis instinctivement elle jeta ce cri :

—Trahison !

Les deux grenadiers tressaillèrent...

L'aubergiste, qui attendait quelque ordre, sauta en l'air, échappa son candélabre d'argent et, à son tour, jeta d'une voix de tonnerre :

—Trahison !

—A l'aide !... Au secours ! clama encore Mme Péan.

Les deux grenadiers, n'y comprenant rien, demeuraient comme pétrifiés.

—Trahison ! Alerte ! vociféra l'aubergiste en se jetant dans l'escalier... Gardes ! Soldats ! ajouta-t-il, à la rescousse... on égorge Madame Péan !

Déjà une sourde rumeur montait en bas de la salle commune. Puis une clameur effrayante emplit l'auberge.

L'aubergiste avait crié : "On égorge Madame Péan" !

Et cela avait suffi ! Car disons ici que, pour une grande partie de la population des Trois-Rivières, les noms de Bréart et Péan signifiaient argent et plaisirs ; ainsi, autrefois, sous certains empereurs romains le peuple recevait les jeux et le pain... Panem et circences ! Si les paysans maudissaient Péan et la bande dont il était l'un des chefs, par contre beaucoup d'artisans, de militaires et de petits échoppiers les bénissaient, surtout aux Trois-Rivières où Péan, depuis le mois de septembre, s'était fait de la popularité par ses largesses.

Toute la salle de l'auberge s'était donc précipitée vers l'escalier : les militaires avaient mis les armes à la main, les bourgeois et ouvriers s'étaient armés de gourbins, de bouteilles, de tout enfin ce qui pouvait servir d'assommoir, et les cuisiniers, marmitons, valets et servantes, de couteaux, fourchettes et autres ustensils pouvant blesser ou écorcher. Deux domestiques toutefois s'étaient abstenus de se joindre au reste de la valetaille, et c'étaient la Friponne et son fiancé, le marmiton. La Friponne avait dit au marmiton :

—Laisse faire la danse et fais comme je t'ai dit... moi je cours avertir Mademoiselle Deladier qui attend dehors, dans la cour.

Et la servante, ayant jeté un châle sur sa tête, sortit par une porte de la cuisine.

Cependant les hôtes de l'auberge mon-

taient l'escalier en hurlant et vociférant... ils venaient d'entendre un nouvel appel au secours de Mme Péan.

Celle-ci, en effet, avait jeté un nouveau cri lorsque les deux grenadiers, devinant pour eux un danger, avaient tiré leurs rapières.

— Je touche! avait murmuré Pertuluis tout effaré.

— J'extirpe! avait répondu Regaudin interdit.

Alors ils avaient tourné le dos à Mme Péan pour faire face à ceux qui venaient. Ils virent bientôt la masse menaçante apparaître au haut de l'escalier. Les deux grenadiers firent entendre leurs cris de guerre.

— Taille en pièces!

— Pourfends et tue!

La rapière au poing ils se ruèrent furieusement contre la meute.

— Arrière, chats-huants! vociférait Pertuluis.

— Place, vermines maudites! hurlait Regaudin.

Tous deux se firent un passage sanglant dans cette masse humaine déjà prise d'épouvante, puis ils culbutèrent ceux qui ne pouvaient s'écarter assez vite et dégringolèrent l'escalier. Cela n'avait duré que ce que dure le zigzag de l'éclair.

L'instant d'après Pertuluis et Regaudin se trouvaient dehors, encore tout interloqués, et entendant les cris de toutes sortes qui partaient de l'hôtellerie.

— Ventre-de-cochon! jura Pertuluis, la donzelle n'a pas l'air commode... Qu'allons-nous faire?

— Il faudra la prendre au traquenard et l'emporter en paquet! répondit Regaudin.

A ce moment, la carriole commandée s'avavançait au bruit argentin de ses grelots, et suivait un valet d'écurie tirant les deux montures des grenadiers.

— Bon! fit Pertuluis, voici notre carriole et nos chevaux...

Lui et son compagnon allèrent vivement à la rencontre de l'attelage. Mais, soudain, Regaudin entrevit une fine silhouette humaine qui courait et semblait sortir de l'auberge par une porte de l'arrière.

— Pertu... Pertu... souffla-t-il, regarde... c'est elle!

Pertuluis sursauta d'émoi.

— Ventre-de-chat! il faut la piger au vol!

Ce disant il courut au cocher du traîneau et lui dit rapidement :

— Suis-nous de loin et attends nos ordres!

Et, suivi de près par Regaudin, il s'élança vers la silhouette humaine qui, maintenant, marchait d'un pas hâtif. Les deux grenadiers, en quelques bonds, avaient rejoint la femme. Elle jeta un faible cri. Pertuluis l'étreignit dans ses bras puissants et Regaudin, se servant de l'écharpe grise qui entourait sa tête, la bâillonna. Alors Pertuluis, enlevant la femme dans ses bras, prit sa course vers le traîneau qui venait à quelque distance.

Et l'on entendait encore les cris des hôtes de l'auberge, et toute la cité, réveillée par le chahut, s'emplit bientôt de rumeurs sourdes, puis de clameurs.

Les deux grenadiers jetèrent leur prise dans le fond du traîneau, la ficelèrent proprement dans les fourrures et montèrent à cheval.

— Et à présent, commanda Pertuluis au cocher sur un ton menaçant, si tu connais le chemin du Fort Jacques-Cartier, claques fends-le-vent et glisse vite, sinon ta peau ne vaut pas celle du premier Iroquois qui nous tombe sous la patte!

Le cocher n'en demanda pas davantage : les chevaux, vigoureux et frais, et stimulés par quelques bons coups de fouet, s'élancèrent dans une course d'épouvante et le traîneau sortit de la cité comme un ouragan, escorté des deux grenadiers qui poussaient des cris effrayants pour exciter davantage la ruée des chevaux.

VII

LES COMEDIES DE L'AMOUR.

Nous avons laissé Hughes Péan, à table, après la sortie de sa femme, et nous nous rappelons comment, après un court et fort curieux soliloque, il s'était remis à boire et à manger.

Disons ici que Péan tenait pas mal du Cadet et de plusieurs autres pailards de sa clique : il aimait le vin et l'eau-de-vie, et chaque fois que les convenances ne s'y opposaient pas, il s'enivrait tout autant que l'eussent pu faire dix Anglais. Naturellement, il perdait en gagnant de l'ivresse son air digne, prétentieux et arrogant, et il retournait assez vite aux façons de la bê-

te repue, car Péan et d'autres avaient toute l'apparence d'avoir été engendrés de certaine bête d'une origine inconnue.

Il se mit donc à boire, à boire plus qu'à manger... et tout en méditant, tout en retournant dans son cerveau d'occultes projets, et tout en gardant à ses lèvres un sourire d'amère ironie. Et il pensait aux amours de sa femme... peut-être pensait-il plus aux siennes! En tout cas, dix heures sonnèrent qu'il était encore à table vidant rasades après rasades. Les joues ardentes et plissées, les yeux plissés, la bouche plissée, le menton plissé, tout le corps plissé et enfoncé dans le fauteuil, il semblait vivre dans la plénitude du contentement.

Tout à coup, un heurt discret se produisit dans une porte.

A ce bruit, Péan leva légèrement la tête et amplifia son sourire ironique.

—Allons! allons! cria-t-il, la langue pâteuse... pas tant de cérémonie, ma chère amie, je suis encore là et toujours seul. Entrez! Entrez!

Il acheva de boire une coupe de vin.

Et la porte, par laquelle était sortie Mme Péan, s'ouvrit craintivement, et dans l'entre-bâillement parut un visage futé, rougeau et mignon qu'encadrait un châle de couleur sombre. C'était une belle enfant qui, souriante, un peu émue et confuse, s'avança de quelques pas sur la pointe des pieds. Pertuluis et Regaudin auraient été joliment étonnés de reconnaître cette jolie servante de l'auberge de France, la Friponne, qui, au gré de Regaudin, s'était fiancée un peu trop tôt. Mais cette apparition ne parut pas moins surprendre Péan qui se leva d'une pièce en faisant entendre un grognement indistinct. Mais il s'abattit aussitôt sur son fauteuil, ses jambes engourdis par l'ivresse et l'inactivité refusant de le supporter.

—Ah! ça, bredouilla-t-il qui m'arrive? N'est-ce pas la ravissante Friponne... cette petite chouette exquise?... Et moi qui croyais voir entrer ma Furie!

—Chut! monsieur... souffla mystérieusement la servante qui s'était arrêtée à mi-chemin entre la porte demeurée entr'ouverte et la table.

—Eh! Eh! que signifie tout ce mystère? s'écria Péan, la voix haute et zézayante. Viens m'embrasser, Friponne!

—Monsieur! Monsieur! protesta la jeu-

ne fille avec plus d'émoi et en reculant de crainte instinctive.

—Je t'ai dit de venir m'embrasser, ricana Péan. Est-ce que cela te fait peur, Friponne chérie?

—Monsieur... je suis fiancée!

—Mais tu n'es pas mariée?... Au diable ton marmiton d'enfer! Voyons, viens...

Il tendait ses bras.

—Mais... monsieur vous allez me trahir et vous trahir... Ne parlez donc pas si haut!

Péan se mit à rire. Puis, à voix basse, imitant l'accent de la jeune fille, esquissant des mimiques enfantines et idiotes, il reprit :

—Viens m'embrasser... viens m'embrasser!

La servante reculait.

—Ah! ça, tu t'en vas déjà? Pourquoi es-tu venue?

Et Péan, cette fois, perdait ses sourires et fronçait les sourcils.

—Monsieur, c'est une communication que je venais vous faire. Si vous n'êtes pas plus sage, je m'en vais!

Elle se trouvait maintenant près de la porte et n'avait plus qu'un pas à faire pour la franchir.

—Voyons, reprit Péan, avec une certaine bonhomie et en faisant un effort pour retrouver ses facultés mentales, explique-moi bien vite tout ce mystère dont tu sembles t'entourer à dessein. Tu as dit... une communication?...

—Oui, Monsieur... de la part de Mademoiselle Deladier!

Péan se leva et il réussit cette fois à se maintenir debout.

—De Mademoiselle Deladier!... murmura-t-il surpris et tremblant.

—Mademoiselle Deladier vient d'être enlevée, Monsieur!

—Enlevée!... Par qui?

Et comme si cette nouvelle inattendue l'eût frappé au cœur, Péan chancela et manqua de retomber sur son siège.

—Enlevée par deux gentilshommes, Monsieur!

—Des gentilshommes?... Tu es folle, Friponne! Tu veux dire des manants, des ribauds, des...

—Je vous assure, Monsieur. Moi-même je leur ai servi à boire ce soir à l'hôtellerie.

—Sais-tu leurs noms au moins?

—Le Chevalier de Pertuluis et...

—Pertuluis! cria Péan en sursautant. Pertuluis... l'associé de Flambarb!

—Je crois que oui, Monsieur.

—Et il a enlevé Mademoiselle Deladier?

—Aidé de son écuyer le sieur de Regaudin!

—Regaudin... Ah! par Notre-Dame, est-ce que je fais un rêve? Mais qu'ont-ils fait de mademoiselle De...

—Ils l'ont emportée au Fort Jacques-Cartier.

Péan fit entendre un grondement terrible et boudit comme s'il allait se jeter sur quelqu'un. Prise de peur, la servante franchit le seuil de la porte, repoussa celle-ci durement et disparut.

Péan s'élança vers la porte qu'il ouvrit, criant :

Minute! Minute, Friponne!

Mais la jeune fille avait disparu tout à fait.

Péan courut alors à un timbre sur lequel il asséna plusieurs rudes coups de marteau.

Un valet survint en courant.

—Mon manteau... mon épée... ma carriole... commanda-t-il d'une voix retentissante. Et deux gardes... non, quatre gardes... non, dix!

Bientôt la maison était sens dessus dessous et cinq minutes s'étaient à peine passées depuis le départ précipité de la Friponne, que Péan, accompagné de quelques gardes à cheval, était emporté dans sa carriole.

Où allait-il? Il avait commandé à son cocher :

—Chez Monsieur l'Intendant... et dévore l'espace!

.....

Si, peu après le départ de Péan, nous pénétrons dans le boudoir de Mme Péan, nous retrouvons celle-ci, calme et souriante, jolie à croquer et habillée encore de sa robe de soie bleue que nous lui avons vue au souper, mais moins la fourrure d'hermine. Car là, dans ce boudoir, il fait tiède et bon. Une belle cheminée de marbre y est établie et la flamme du merisier et du sapin pétille et répand des émanations agréables à l'odorat.

La jeune femme vient de percevoir les bruits qui ont précédé et accompagné le

départ de son mari. Quand tous ces bruits se sont tus, elle écoute encore, une main posée sur sa poitrine comme pour en réprimer les battements. Une fois que le silence s'est fait de toutes parts, elle ébauche un sourire triomphant et énigmatique à la fois, et sa belle poitrine exhale en même temps un long soupir d'allègement. Puis elle tourne gracieusement sur elle-même, court à une psyché, s'y regarde, s'y contemple... elle tripote ça et là son corsage... arrange sa haute et magnifique coiffure châtaine, puis d'un pas mutin et doux, car ses pieds sont chaussés de petite mules de satin blanc qui glissent sans bruit sur l'épais tapis, elle va repousser une lourde tenture qui masque une porte qu'elle ouvre précieusement.

Là, attend un personnage magnifiquement vêtu, perruqué et poudré. Il sourit avec une grâce quasi féminine.

—Entrez, Monsieur l'Intendant, murmure la jeune femme en faisant une jolie révérence. Hughes est parti... il vient de partir! ajoute-t-elle avec un pli moqueur à ses lèvres.

Et l'Intendant Bigot entre... précieusement, royalement, secouant de son fin jabot de dentelle des Flandres quelques grains de tabac qui s'y sont irrévérencieusement posés.

—Ah! ma chère amie, chuchote l'intendant en entourant de son bras gauche la jolie taille, combien j'avais hâte de vous revoir! Vingt fois cet hiver j'ai commandé ma voiture pour accourir à vous, mais vingt fois sont survenues à l'improviste des affaires si sérieuses qu'elles m'ont retenu de force...

—Et cette fois-ci? minaуда interrogativement Mme Péan en abandonnant sa belle tête sur l'épaule de Bigot.

—Cette fois-ci... sourit Bigot avec ambigüité...

Il fit une courte pause pour plonger son regard dans les yeux de la jeune femme.

—Voyez, reprit-il sur un ton badin, comme les Dieux de l'Amour sont capricieux et contrariaants! Cette fois-ci j'allais venir à vous... expressément pour vous, lorsque soudain Monsieur de Vaudreuil me dépêche...

—Alors, c'est donc pour affaires encore...

—Hélas! mais je me suis bien juré de

vous donner un moment... Vous voyez que je tiens parole?

— Rien qu'un moment! fit la jeune femme avec un petit air désappointé.

— Que voulez-vous, chère aimée? Nous vivons dans une tourmente qui nous emporte malgré toute notre volonté de résister. Je ne suis venu que d'hier, et je repars cette nuit même...

— Seul? demanda un peu ironiquement la jeune femme en scrutant les regards demi-voilés de l'intendant.

Celui-ci garda un moment le silence soutenant hardiment le regard jaloux de l'amoureuse. Puis, se mettant à rire, il reprit :

— Asseyons-nous, voulez-vous? Nous avons tellement de choses à nous dire...

Il l'entraîna vers un fêta-à-tête posé devant l'âtre. Comme elle allait s'asseoir, elle demanda :

— Voulez-vous, Excellence, que j'éteigne ce candélabre?

Bigot hésita une seconde et répondit évasivement :

— Mon Dieu... si cette clarté fait mal à vos beaux yeux...

Mme Péan courut souffler les bougies bleues, et le boudoir ne fut plus qu'à demi éclairé par les courtes flammes du foyer. Cela fait, elle revint, toujours courant, s'asseoir près de l'intendant contre qui elle se tassa amoureusement, demandant d'une voix balbutiante et timide :

— Vous ne m'aimez donc plus, Monsieur l'Intendant?

Bigot tressaillit et la regarda profondément.

— Pourquoi vous fait poser une pareille question?

— Le délaissement en lequel vous m'abandonnez depuis l'automne dernier.

— Mais il faut bien que je vous laisse un peu à votre mari. Ne savez-vous pas que ce pauvre Péan est en train de crever de folle jalousie?

— C'est vrai. Mais peut-être péche-t-il moins que vous, Excellence.

— Que moi?... Que voulez-vous dire, chère?

— Que Péan, s'il me trompe souvent, très souvent même, m'accorde au moins ses attentions de temps à autre, tandis que vous...

— Oui... mais moi, chère belle reine, c'est différent. Vous savez bien qu'un in-

tendant-royal n'a pas les libertés qu'il désire.

— A Québec, vous trouviez bien le moyen de les prendre ces libertés?

— Mais je suis maintenant à Ville-Marie!

— Et moi, aux Trois-Rivières où je suis seule, où je m'ennuie, où je m'étiole, où je meurs...

— Mais non, mais non, vous êtes toujours divine...

— Et vous, ô mon prince, vous prétextez des affaires... Et moi si je suis seule ici en ce boudoir, vous à Ville-Marie vous avez...

— Chut! Chut! mon ange adoré...

— Non! Non! avouez donc qu'à Ville-Marie vous avez bien des jolies femmes?

— Pas une, vous le savez bien, n'a vos charmes ni votre jeunesse exquise...

— Sauf, peut-être, la petite Deladier?

Bigot fronça les sourcils.

— Oh! oh! ma chère, s'écria-t-il avec une certaine rudesse, que signifie cette sottise allusion à une petite fille de marchand, que j'ai prise simplement sous ma protection, depuis que son père a été avec la garnison de Québec expédié en France?

— Vrai? La pauvre enfant! soupira hypocritement la jeune femme. Mais n'empêche qu'on la dit jolie et amusante...

— Oh! Mon Dieu... il ne faut rien exagérer. Elle est joliment espiègle!

— Vous ne l'aimez donc pas?

— Moi... Mais elle m'ennuie, elle m'agace... Une fois que nous serons débarrassés des Anglais, que le fleuve sera libre, je la renverrai à son père, à moins que le sieur Deladier ne revienne en Nouvelle-France refaire son commerce anéanti.

Un silence s'établit, silence uniquement troublé par le pétilllement des flammes qui baissaient et qui, de ce fait, projetaient moins de clarté dans le boudoir.

Mme Péan se pressa encore contre la personne de l'intendant, et d'une voix mourante et lui tendant sa gorge admirable :

— Vous ne voulez donc pas m'aimer ce soir? demanda-t-elle.

Bigot tressaillit encore visiblement.

— Mais je vous jure que je vous aime... que je vous aime toujours!

Elle haussa ses lèvres vers celles de Bigot.

Lui s'écarta légèrement.

— Vous êtes folle, mon amie, souffla-t-il. Il faut être sage... Qui sait si Péan...

— Oh! vous ne m'aimez plus... vous ne

m'aimez plus, Monsieur! Je le vois bien, je le sens, je le devine... Vous me repoussez... oui, dites que vous me repoussez?

— Tranquillisez-vous, pour l'amour de Dieu!

— Non! Non! vous ne m'aimez plus. Oh! tout ce que vous dites n'est certainement pas vrai. Cette petite Deladier... Voyons! avouez... avouez, je souffrirai encore moins!

Et, palpitante, elle entourait de ses bras le cou de l'intendant.

Lui, doucement, saisit les deux bras et écarta les jolies mains qui commençaient à serrer son cou.

— Vous m'aimez vraiment trop, chère belle, fit-il railleusement... vous m'aimez à m'étouffer!

— Moi, mais je me suis donné à vous!

Tout à coup Mme Péan bondit, courut à la crédence, prit une mèche de cire vint l'enflammer à l'âtre, puis retourna vivement allumer le candélabre.

— Que faites-vous donc, ma belle? s'écria Bigot en se levant avec surprise.

— Vous allez voir, Excellence!

Elle frappa durement un timbre d'or.

Une servante parut.

— Eh bien! demanda Mme Péan, avez-vous des nouvelles?

— Hélas! Madame, aucune, répondit la servante. Non, Madame, on ne l'a pas retrouvée...

— Mais qui donc? interrogea Bigot avec un accent curieux et étonné à la fois.

— Quoi! vous ne saviez pas? fit Mme Péan, moqueuse, ne se retournant vers l'intendant. Eh bien! Mademoiselle Deladier...

Elle fit une pause.

— Mademoiselle Deladier, bredouilla Bigot en chancelant.

Pour la première fois cet homme si fort, si maître de soi, se troublait... et il se troublait très visiblement.

— Hélas! oui, Excellence, acheva Mme Péan avec une hypocrite compassion, on l'a enlevée ce soir!

À cette nouvelle, Bigot, comme détendu par un ressort puissant, fit un bond énorme jusqu'à la servante qu'il saisit brutalement aux bras.

— Veux-tu répéter ce que dit cette femme?... Voyons...

— Monsieur l'intendant... Monsieur

l'intendant... gémit la servante, vous me faites mal...

— Parle! gronda sourdement Bigot.

— Hélas! ce n'est que trop vrai... Deux grenadiers de Flambard et de Jean Vaucourt ont enlevé Mademoiselle Deladier pour la conduire au Fort Jacques-Cartier!

Alors, l'intendant abandonna la servante, et retrouvant par un effort inouï de sa volonté tout son calme, il se mit à rire candidement en se tournant vers Mme Péan, interdite.

— Ah! madame, fit-il, suis-je un peu oublieux?...

Il fit un signe à la servante pour lui enjoindre de se retirer. Lorsque celle-ci eut obéi à l'ordre, il s'approcha de Mme Péan qui demeurait tout abasourdie, et dit tout en souriant d'une façon énigmatique et satanique peut-être :

— Eh bien, oui, chère aimée, c'est moi qui ai donné l'ordre d'enlever Mademoiselle Deladier et de la conduire au Fort!

— Vous! s'écria Mme Péan qui chancelait de stupeur.

— En effet. Ayant appris que son amant y avait été capturé...

— Foissan?

— Vous le nommez vous-même, Madame. Donc, ayant appris que son amant y avait été fait prisonnier et qu'il allait y être condamné à mort, j'ai donné ordre que Mademoiselle Deladier y fût conduite, de gré ou de force, afin qu'elle pût recevoir ses dernières volontés...

Et tandis que Mme Péan, au comble de la stupéfaction, chancelait de plus en plus, l'intendant s'inclinait cérémonieusement et reprenait :

— Madame, je regrette de vous quitter sitôt, mais il importe que j'aille à des affaires que j'ai négligées pour venir déposer mes hommages aux pieds de votre adorable personne...

Et gracieusement, dignement aussi, il marcha vers cette porte par laquelle il était venu.

Mais derrière lui un rugissement se fit entendre. Bigot se retourna, surpris. À l'instant même, Mme Péan bondissait comme une panthère, se ruait contre la porte, s'y appuyait du dos, et l'oeil en feu, la gorge palpitante, terrible, elle grondait :

— Vous ne sortirez pas!

— Ah! ah! sourit l'intendant en croisant les bras.

De chatte taquine et amoureuse Mme Péan s'était subitement transformée en hyène féroce.

—Vous ne sortirez pas, répéta-t-elle sur un ton résolu et farouche. Car vous êtes un menteur, et vous n'aurez pas la chance de courir après Mademoiselle Deladier! Car vous êtes un traître... car vous êtes un lâche, François Bigot! Car, après bien d'autres insensées, je suis votre victime... une de vos nombreuses victimes! Et de ces victimes, vous en avez faites en France, vous en avez faites aux Indes, pour le peu de temps que vous y fûtes, vous en avez faites en Acadie et, en Nouvelle-France depuis dix ans on n'en saurait calculer le nombre! Je suis l'une d'elles! Car j'étais belle et jeune, j'étais innocente et pure, j'aimais mon mari, je vivais heureuse, je croyais en Dieu! Mais vous êtes venu, vous m'avez menti et je n'ai plus cru qu'en vous! Vous m'avez trompée, et j'ai trompé à mon tour! J'étais bonne, je suis devenue méchante! J'étais vertueuse, je suis devenue ribaude! J'étais loyale, je suis devenue traîtresse et traître... traître à mon Dieu, à mon pays, à mon roi comme vous! Moi, immaculée jadis, je foule maintenant l'innocence à mes pieds! J'ai bu à vos lèvres le fiel au lieu de ce miel que vous m'aviez promis de distiller! J'aimais... mon âme chantait l'amour, et de vous j'ai acquis la haine... la haine qui fondroie et qui tue! Ah! vous m'avez promis une couronne de reine... reine de la Nouvelle-France... reine de toute cette immense Amérique! Et je vous ai cru... je vous ai cru, moi que vous alliez jeter dans les bas-fonds ignominieux de l'esclavage! Mais je vous ai cru parce que je vous voyais puissant! Vous étiez ici le Roi et le Maître! Tout vous obéissait! Vous commandiez à tous! Votre verbe caressant et autoritaire à la fois courbait les têtes les plus fortement dressées! Les généraux ployaient l'échine devant vous! Le vice-roi se soumettait à vos caprices! D'ici vous pouviez commander au roi lui-même! Vous domptiez ses ministres, et, je ne sais par quel prestige ou magie satanique, vous réussissiez à soumettre même une Pompadour! Et alors d'un tel homme je m'enorgueillissais d'être la maîtresse! Oh! si j'avais su... Mais prenez garde, François Bigot! Vous vous croyez le maître absolu en Nouvelle-France, mais vous ne l'êtes point! Un mar-

quis de Vaudreuil s'efface, de braves et courageux soldats vous redoutent, tout une population vous respecte, mais il est deux hommes que vous n'avez pu dompter et que vous ne dompterez pas, deux hommes qui vous dompteront vous qui avez dompté, deux hommes que je nomme... un Jean Vaucourt et un Flambard!

Bigot éclata de rire... Et cet homme était si maître de lui-même, que pas une fibre de son visage n'avait tressailli durant toute cette tirade de la belle panthère.

—Deux hommes!... s'écria-t-il avec mépris. Allez les chercher, Madame!

Mme Péan poussa un hurlement qui n'avait rien d'humain.

—J'ai dit deux hommes, rugit-elle... mais il est aussi une femme...

Et soudain elle tira de son corsage une courte dague et se rua contre l'intendant...

La dague levée ne descendait pas : Bigot avait saisi la main qui la tenait. Il serra...

Mais à ce moment même tous deux s'immobilisèrent en entendant un grand vacarme s'élever par la maison. Ils prêtèrent l'oreille un moment sans changer leur posture. Puis, tout à coup, retentit un fracas terrible et une porte du boudoir vola en éclats... Un homme, chancelant, hagard, parut! Et cet homme riait comme un démon et gesticulait comme un fou...

C'était Péan.

Il s'arrêta net à la vue de Bigot tenant le poignet de sa femme dont la main demeurerait armée de la dague... Il éclata d'un rire monstrueux. Puis il fit deux pas, et brusquement et lourdement il s'affaissa sur le tapis où il demeura inanimé...

Bigot abandonna Mme Péan et marcha précipitamment vers son associé. Mais d'abord il eut soin de tirer une lourde draperie pour masquer la porte brisée et empêcher les serviteurs qui accouraient de voir à l'intérieur du boudoir. Cela fait, il se pencha sur Péan et se mit à le palper. Émue, tremblante, livide, et sa main toujours armée de la dague, Mme Péan s'était approchée pour se pencher aussi. L'intendant regardait Péan avec un sourire narquois et méprisant.

—Est-il mort? demanda la jeune femme dans un souffle.

—Mort? Oui..... mais ivre-mort..... Voyez!

La jeune femme voulut se pencher encore, mais elle se redressa soudain avec

énergie, puis chancelante, épuisée qu'elle était par trop d'émotions, elle retomba par en arrière...

Bigot la regut dans ses bras...

.....

Vers les deux heures de cette même nuit, et tandis que le sieur Péan cuvait encore son vin dans le boudoir de sa femme, une carriole attelée de deux fines bêtes que guidait un habile cocher emportait dans la direction de Montréal l'Intendant-Royal et Mme Péan. Derrière la carriole, mais à une distance respectueuse, chevauchaient vingt gardes armés jusqu'aux dents...

VIII

NOUVELLES TRAMES.

Nous sommes au mardi, 18 décembre de la même année.

Nous nous transporterons à Montréal, rue Saint-François où Bigot avait acheté une vaste maison, la propriété d'un armateur associé à Cadet. L'armateur s'était retiré près des fortifications du nord de la ville où il possédait une autre habitation. Donc, rue Saint-François, l'Intendant-Royal avait pu se loger avec tout son monde : quelques intimes, ses nombreux serviteurs et ses gardes. Comme à Québec, l'Intendant tenait sa cour, il continuait son grand train de vie, et sa maison était devenue non seulement un Palais de l'Intendance, mais une maison de débauches. Et comme à Québec, encore et toujours, Bigot était le maître absolu. M. de Vaudreuil y venait chaque semaine conférer une fois ou deux. Mais si à Montréal, cet hiver-là, Bigot n'y donnait point si souvent de ces grandes et éblouissantes fêtes dont il avait accoutumé ses favoris dans la capitale, il ne manquait pas chaque jour de donner, de huit à dix heures du soir, un grand souper qui réunissait à sa table ses intimes.

Or, ce soir du 18 décembre, on décréait autour de la table de l'Intendant la mort des ennemis de la grande Société... ces ennemis qu'on nommait toujours avec haine Flambard, Jean Vaucourt et ceux de leurs amis, entre autres le vicomte Fernand de Loys, ancien favori de l'Intendant, comme on se le rappelle, et Marguerite de Loisel qui, par d'étranges circonstan-

ces, se trouvait être la filleule de Bigot. Et la présence de Fernand de Loys et de Marguerite au Fort Jacques-Cartier, présence qui avait été signalée par un espion de l'intendant, avait fort intrigué celui-ci et ceux de son entourage immédiat qui en avaient été instruits. Intelligent et flairant quelque danger de la part de Marguerite et du vicomte, Bigot les avait de suite mis sur la liste de ses ennemis... de ces ennemis à qui on ne peut pardonner et que réclame la mort coûte que coûte. Ajoutons qu'à cette liste "de mort" avaient été incidemment ajoutés les noms de Fois-san et de Mlle Deladier, pour la raison que, pour sauver leur tête, ces deux personnages pouvaient dénoncer les occultes menées de Bigot et de ses adeptes. Il fallait prendre ses précautions, l'enjeu en valait la peine, et d'autant plus qu'on sentait, de part et d'autre, se jouer la dernière partie. Bigot n'avait jamais été un perdant, et il ne voulait pas le devenir. Il importait donc de prendre les grands et décisifs moyens. Naturellement, tout maître qu'il était de son "soi", l'intendant ne pouvait échapper aux soucis, car jamais encore les nuages ne s'étaient autant accumulés sur son horizon. N'importe il lutterait, il vaincrait par l'audace et la force!

Ce soir-là, la table fastueusement servie ne groupait que Deschenaux, Cadet, Varin, Pénissault et quelques autres comparses. Pas une femme... car dans l'esprit de ces hommes du mal l'affaire était trop grave et ses secrets trop précieux pour qu'on y admît les femmes dont il fallait toujours, fussent-elles les plus amoureuses, se défier.

Comme à son habitude Cadet buvait énormément, ce qui venait de faire dire à Varin :

—Monsieur l'Intendant, si vous n'y voyez pas, voilà notre Cadet qui va encore se soûler comme un porc!

On partit de rire.

Cadet, ayant ri également, rétorqua :

—Il n'est pas bien sûr, Monsieur l'Intendant, que je me soûlerai comme un porc; mais il est certain que notre Varin restera toujours plus bête qu'une oie plumée!

Pendant un moment on se décocha calemours et facéties, grossiers et puériles le plus souvent, puis Bigot commanda le silence.

—Mes amis, je vous ai toujours enseigné

que les plaisirs ne doivent pas exclure les affaires, et nous avons ce soir des choses graves à discuter.

—J'espère bien, émit Pénissault, que vous ne comptez pas donner dans les plans de Monsieur de Lévis?

—Au contraire, répliqua Bigot, j'y donne de tout esprit, car je me doute bien qu'il essuiera sous les murs de Québec, s'il ose s'y aventurer, la plus sanglante des défaites!

—Et il ne l'aura pas volée! clama Cadet.

—Messieurs, intervint Deschenaux toujours avec un air sombre et avec cette autorité qu'il avait acquise sur les subordonnés de l'Intendant, il est à discuter des choses plus importante qu'une marche éventuelle de l'armée contre Québec.... nous perdons notre temps!

—Tu as raison, mon ami, sourit l'Intendant. Laissons donc Monsieur de Lévis à l'étude et l'élaboration de ses plans, et occupons-nous de ce qui se passe entre Ville-Marie et le Fort Jacques-Cartier.

—Au fait, cria Cadet... cet imbécile de Foissini qui a fait rater notre affaire avec le capitaine Chester!

—Pas du tout! interrompit Deschenaux. Est-ce que Chester n'a pas payé?

—Suis-je bête? dit-il. Tu as raison, ami Deschenaux, et tant pis pour Chester et toute l'Angleterre: si nos braves clients n'ont pas eu leurs marchandises, qu'ils nous ont préalablement payées, nous ne pouvons que nous en laver les mains! Au reste, est-ce que je n'ai pas à me rattraper avec Messieurs les Anglais? Ne m'ont-ils pas escamoté deux navires dont l'un contenait quasi tout le breuvage dont débordait ma cave? Et l'autre, ne contenait-il pas pour plus de six mille louis de belles et bonnes pelletteries? Ah! les rossards! Et l'on vient me traiter de pore, moi? Et eux donc... ne sont-ils point des...

—Bois... bois... Cadet! interrompit Varin en éclatant de rire. Tu vas pleurer, mon ami...

—Silence, commanda Deschenaux. J'ai dit que nous n'avons pas de temps à perdre. Cadet, reprit-il, même si vous perdiez vingt mille livres, vous n'auriez pas sujet à vous plaindre, attendu que vingt mille livres ne sont qu'une bien petite somme d'argent mise en regard des immenses profits que vous avez faits avec les Anglais

depuis l'été dernier. Et, à présent, que diriez-vous si je vous apprenais qu'il a été décidé de rembourser le capitaine Chester de ses deniers?

—Avez-vous perdu le peu d'esprit qui vous restait, ami Deschenaux? demanda Cadet que cette nouvelle frappait durement, lui qui n'aimait pas à lâcher un écu, à moins que tel écu ne lui apportât un plaisir quelconque.

—Pas du tout, riposta Deschenaux, croyez bien que ce peu d'esprit que j'ai et qui surpasse tout le vôtre me reste. Voyons, Monsieur l'Intendant, daignez donc instruire notre cher Cadet sur son catéchisme!

—Vas-y toi-même, mon ami, répondit Bigot, quand tu y mets la peine tu sais donner une leçon.

—Soit. Écoutez donc, Cadet, reprit Deschenaux. Vous savez que Foissan a été arrêté au fort par cet aimable Flambard, et vous savez que le même Foissan va être passé en conseil de guerre. Vous savez encore que Maître Flambard est à Montréal et qu'il a déterminé M. de Vaudreuil à réunir le conseil au fort même. Mais ce que vous ignorez peut-être c'est que ce conseil de guerre n'est pas convoqué uniquement pour condamner Foissan, mais plus particulièrement pour dénoncer les opérations de notre Société et pour nous condamner à notre tour. Comprenez-vous la ruse de Maître Flambard que seconde le capitaine Jean Vaucourt.

—Eh! ce maudit Flambard, cria Cadet, il ne se trouve donc nulle part une lame pour lui percer la langue et les yeux?

—Que n'essayez-vous la vôtre, Cadet? railla Pénissault.

—Hé! qu'avez-vous à dire vous, Pénissault, riposta Cadet! Comme beaucoup trop d'autres vous êtes plus prompt à donner un coup de langue qu'un coup d'épée!

—Laissez la dispute! commanda Deschenaux. Vous comprenez de suite, Messieurs, la gravité de la situation: Foissan sera contraint ou amené de quelque façon à nous dénoncer, et sa déposition jointe à celle de la petite Deladier et celles de Marguerite de Loisel, de la femme de Vaucourt, de Vaucourt lui-même, de Flambard et de ses deux satellites, Pertuis et Regaudin, et sans compter ce jeune imbécile qu'est le vicomte de Loys... oui tout cela mis ensemble nous devient un anoncele-

ment de dangers qu'il ne faut pas dédaigner, loin de là.

—Quelle est votre idée? demanda Varin.

—J'en ai plusieurs. D'abord, il faudrait empêcher le retour de Flambard au Fort Jacques-Cartier. Ensuite il importerait de faire disparaître Foissan et la Deladier.

—Mais les autres? fit Bigot avec un sourire cruel.

—Les autres, continua Deschenaux, rien de plus simple. D'ailleurs les plus dangereux, c'est-à-dire Vaucourt et son spadassin, une fois retranchés du monde des vivants, et Foissan et la Deladier disparus, expédiés à quelque part ou trépassés, comme on voudra, qui devons-nous craindre?

—A la vérité, sourit Bigot avec mépris, les autres ne comptent guère, et nul officier du tribunal ne voudra accepter leurs dépositions contre nous.

—Je suis d'avis, intervint Cadet, que nous devons nous occuper particulièrement de Vaucourt et Flambard, les autres ne comptent pas, je le jure. Toutefois, peut-être ne devons-nous pas négliger ces deux gredins de grenadiers à qui Flambard a dû confier certains de nos secrets. Donc, selon moi et en résumé, j'ordonnerais la mort vive et rapide de Jean Vaucourt et des trois grenadiers.

—Et Foissan? demanda Deschenaux.

—L'imbécile... nous le donnerons aux goret.

—Et la petite Deladier? fit Varin.

—Celle-là, se mit à rire Cadet, je la mangerai!

Les éclats de rire se croisèrent en tous sens.

—Messieurs, s'écria Deschenaux qui ne riait jamais, j'ai mieux que tout cela, je pense, et sans qu'il soit besoin de parsemer notre route de cadavres...

Le secrétaire et factotum de l'intendant venait de se lever et, très pensif, s'était mis à marcher par la salle à manger.

Le silence s'établit quelques minutes.

—Voyons! demanda Cadet au bout d'un moment. Avez-vous, ami Deschenaux, reçu du diable quelque idée fantasmagorique et mirobolante? Conte-nous ça!

Et coup sur coup il vida deux immenses coupes de vin.

Deschenaux s'arrêta net pour promener sur ces personnages un regard profond. Puis il vint se rasseoir et, les coudes sur la

table, penché en avant, il se mit à parler à voix basse rapidement, mais à mots nettement articulés. Tous s'étaient penchés aussi pour mieux saisir les paroles mystérieuses du factotum. Puis celui-ci se tut en scrutant les physionomies devenues graves.

—Bravo! s'écria tout à coup l'intendant, c'est superbe!

—Vive l'ami Deschenaux! clama Cadet. Je bois et rebois à sa santé!

Une grande satisfaction paraissait maintenant animer tous ces visages; et, comme pour célébrer quelque haut fait, on se mit à choquer les coupes de cristal.

Qu'avait-on trouvé de si intéressant Deschenaux? Nous le verrons bientôt par la suite de ce récit. Pour le moment nous laisserons ces hommes, et nous nous transporterons dans une autre partie de la maison.

.....

En suivant un long corridor nous arrivons à l'extrémité opposée de la maison où des appartements ont été préparés pour l'usage personnel de Mme Péan. Elle est là chez elle, avec plusieurs domestiques à son service. A neuf heures, ce soir-là nous retrouvons la jeune femme dans un joli boudoir tout tendu de soie rose.

Elle est seule, et elle paraît rayonnante de bonheur.

Et elle est là debout devant une haute glace de Venise, et elle arrange soigneusement sa magnifique chevelure châtain, car à neuf heures et demie Monsieur l'Intendant viendra, comme il l'a promis, lui rendre visite.

Et Mme Péan rayonne d'autant plus qu'elle triomphe, et distraite par les joies exaltantes de ce triomphe, elle exprime à voix basse ses pensées, ou, comme on dit, elle se parle à elle-même.

—Eh oui, il faut bien admettre et reconnaître qu'il y a un génie qui préside aux amours... mais un bon génie! Au moment où je croyais tout perdu, j'ai tout retrouvé! Me voici redevenue la reine de la Nouvelle-France! Je suis plus adulée que jamais! Et il me semble que je suis plus belle, plus séduisante...

Elle se regarde longuement, sourit avec un orgueil incommensurable, elle s'admire...

—Et dire que je me suis vue à deux doigts... oui deux doigts de l'abîme! Oh! cette petite Deladier, qui a failli me jeter le ciel sur la tête et que j'ai tant exécrée, j'ai envie de l'aimer! Je lui dois d'avoir retrouvé l'amant qu'elle m'avait pris! Car, si j'eusse été enlevée par ces deux grenadiers, l'Intendant la ramenait à Montréal et elle triomphait! Mais c'est elle qu'on enlève, par je ne sais quel concours des génies célestes, et c'est moi que l'Intendant emporte dans ses bras! Oh! ces deux grenadiers que j'ai tant détestés, que j'ai voués à toutes les calamités, il me semble que je vais les estimer, que je vais les bénir! Et ce Flambard... ce Flambard que j'ai tant maudit, n'est-ce pas lui qui dirigeait ces deux grenadiers... Oui, lui aussi je le bénis presque...

Elle s'interrompit net, devint très pâle et demeura figée, les yeux écarquillés avec stupeur ou effroi sur son miroir. Car elle voyait là, dans la glace, quelque chose d'insolite... ou plutôt un être quelconque... une apparition magique, fantaisique... Mais c'était peut-être une illusion d'optique? Elle se pencha légèrement vers le miroir... mais oui, là, assis à côté de cette porte, n'y avait-il pas un homme... un homme qui la regardait... un homme qui souriait narquoisement... et un homme qu'elle reconnaissait trop bien! Mais comment se faisait-il que cet homme se trouvât dans sa glace? Et cet homme... oui, c'était bien Flambard!

Elle voulut pousser un cri, mais tout son s'arrêta dans sa gorge. Puis elle tourna sur elle-même et demeura un moment pétrifiée. Le diable avec ses cornes, sa fourche et cent démons ricanant et grinçant ne l'auraient pas médusée davantage.

Oui, Flambard était bien là tranquillement assis près de la porte qui ouvrait sur le corridor. Mais cette porte, le spadassin l'avait refermée. Il était donc là, seul, et il souriait. Il était là vêtu comme un bourgeois aisé et sans armes... du moins sans rapière.

—Vous... vous... murmura enfin Mme Péan en se laissant choir sur un siège tout près.

—Madame, dit le spadassin en s'inclinant, j'ai bien cet honneur d'être devant vous, et vous me pardonnerez...

—Vous pardonnez? interrompit la jeune femme avec un éclat d'indignation dans

ses beaux yeux: prenez garde, Monsieur! Ne savez-vous pas que vous êtes chez Monsieur l'Intendant-Royal?

—Je le sais si bien, Madame, que, voulant entretenir Monsieur l'Intendant pour affaires d'importance et Monsieur l'Intendant se trouvant occupé à d'autres affaires, Monsieur l'Intendant m'a prié de venir vous tenir compagnie en attendant qu'il fût libre pour moi d'abord, libre pour vous ensuite!

—Monsieur, je ne vous crois pas! s'écria la jeune femme qui ne savait comment interpréter le sourire ambigu qui courait sur les lèvres minces de Flambard.

—Mais alors, Madame, comment pourrais-je me trouver ici?

—C'est ce que je me demande. Car je me doute bien que vous ne vous êtes pas introduit ici par les voies ordinaires.

—Vous croyez?

—Et je sais bien que ce n'est pas à Monsieur Bigot que vous avez affaire, mais à moi!

—Vous êtes perspicace, Madame.

—Je me rappelle trop bien les deux séides que vous avez dépêchés aux Trois-Rivières dans le dessein de m'enlever.

—Et qui ont enlevé Mademoiselle Deladier à votre place?

—Ah! ah! vous en êtes déjà informé?

—Hélas! Madame, la méprise fut si terrible à celle qui en a été l'innocente victime, qu'elle en mourra. Cela ne vous fait pas de peine?

—Hé! monsieur, que peut m'importer!

—Mais une rivale?

—Oh! voulez-vous m'outrager?

—Dieu m'en garde, Madame!

—N'oubliez pas qu'il y a ici dans une salle soixante gardes de Monsieur l'Intendant!

—Je les connais.

—Et vous êtes sans rapière!

—Jamais, Madame, je ne vais à un rendez-vous d'amour avec des armes!

—Monsieur... cria la belle femme indignée par le sarcasme du spadassin.

—Madame?

—Savez-vous que je n'ai qu'à frapper à cette porte pour appeler à moi?

—Mais vous ne franchirez pas cette porte!

—Oseriez-vous encore porter les mains sur ma personne?

—Pas moi, Madame!

— Qui donc ?

— Voyez !

Flambard se leva et alla pousser la porte. Mme Péan frémit en voyant postés de chaque côté de la porte, la rapière toute nue à la main et un sourire narquois aux lèvres, les deux grenadiers, Pertuluis et Regadin.

Le spadassin sourit candidement, referma la porte et se rassit.

— Done, madame, reprit-il, cela veut dire que je suis ici présentement chez moi, en ce sens que je me permettrai d'y demeurer bien tranquille aussi longtemps qu'il me plaira.

Mme Péan se mit à pleurer, non de chagrin, mais de rage impuissante. Encore une fois elle était au pouvoir de cet homme terrible qu'était le grenadier Flambard, cet ennemi tenace, irréductible dont elle devinait la puissance. Oui, comme elle le pensait, cet homme finirait par écraser un jour tous ceux qui s'étaient heurtés à lui. Et elle sentait l'effroi l'envahir. Deux autres ennemis gardaient sa porte... Ah ! ça, il n'y avait donc plus ni maître, ni serviteurs, ni garde dans la maison ? Mais la jeune femme possédait de la volonté et de l'énergie, et elle résolut de suite d'affronter bravement le danger qui se présentait. Elle sécha ses larmes et demanda :

— Monsieur, que voulez-vous de moi ?

— Peu de chose, Madame : un acte de bonne volonté seulement.

— Vous ne venez donc pas exercer quelque terrible vengeance ?

— Quelle vengeance aurais-je à exercer contre vous, Madame, vous qui ne m'avez fait aucun mal ?

— Mais alors, Monsieur ? ...

— Je vous le répète, c'est un acte de bonne volonté que j'attends de votre part.

— Parlez !

— Ce que je viens vous demander, Madame, c'est votre déposition devant le conseil militaire qui va bientôt juger un misérable traître.

— Vous voulez parler de Foissan ?

— Oui.

— Mais à quoi bon ma déposition contre cet homme que je connais à peine ?

— Ce qui veut dire que vous le connaissez un peu ? C'est tout ce qu'il faut, Madame.

— Mais ce n'est pas une raison pour que

j'aie à déposer contre cet homme ? Je m'y objecte !

— Vous avez tort, Madame. Quelle répugnance pouvez-vous avoir à déposer contre un individu que vous connaissez à peine ? Si encore c'était un parent, un ami, un amant...

— Monsieur...

— Pardon, Madame, je parle toujours un peu à tort et à travers. Donc, cet homme, cet individu de bas étage est si peu de chose que vous ne pouvez avoir à son égard quelque sympathie.

— Cet homme n'est en effet rien pour moi. Si je le connais un peu, c'est par pur hasard, car il a été en relations d'affaires avec mon mari.

— Oui, je sais. Aussi bien, je compte sur la déposition de votre mari. Mais je compte également sur la vôtre.

— Monsieur, je ne peux pas.

— Je le regrette, Madame, mais moi je veux et je peux de par l'autorité du représentant du roi en Nouvelle-France. Si donc, vous ne voulez pas venir témoigner de bon gré, je devrai user de la force.

— Oh ! Monsieur Flambard, pleurnicha la jeune femme, vous êtes donc sans pitié !

— Madame, quand il se trouve un devoir à remplir, mon devoir avant la pitié. Eh bien ! que décidez-vous ?

— Vous me promettez qu'il ne me sera fait aucune violence ?

— Je vous le jure.

— Bien. A quand le conseil ?

— Le 25, dans la nuit, après la messe de minuit qui sera célébrée dans la chapelle du Fort.

— Ah ! c'est au Fort qu'aura lieu...

— Oui, Madame.

— C'est bien, j'y serai.

— Merci, Madame, c'est tout ce que je désirais. Je vous prie donc d'oublier mon importunité.

Le spadassin se leva, exécuta une grave révérence, sortit et referma la porte.

Le silence régnait partout.

Mme Péan demeura un bon moment agitée et pensive.

Puis, soudain, elle se leva et courut à la porte par laquelle le spadassin était sorti ; cette porte refusa de s'ouvrir.

Elle se mit à trembler. Fébrilement et curieusement, et tous avaient paru réjouis d'une course mal sûre, elle alla à la porte de sa chambre à coucher ; cette porte se trou-

vait verrouillée de l'autre côté. La jeune femme fit entendre un sourd grondement de rage et courut à une troisième porte qui donnait sur un salon. Mais là encore la porte résista.

Défaillante, elle se laissa choir lourdement sur un tabouret, poussa un profond soupir de désespérance et balbutia :

—Prisonnière... je suis prisonnière!

IX

COUP DE MAÎTRE.

Nous avons laissé Bigot et ses fervents en train de comploter la mort de Jean Vaucourt, Flambard et leurs amis. Nous nous rappelons que Deschenaux leur avait parlé et ravis.

Alors on s'était remis à festoyer dignement et nul doute que l'orgie, comme à l'habitude, allait suivre, lorsqu'un serviteur vint annoncer que le gouverneur demandait une entrevue avec ces messieurs pour une affaire de la plus grande urgence.

—Quoi! s'écria Cadet à demi ivre, Monsieur le Marquis de Vaudreuil est donc céans cette demeure?

—En la salle des gardes, Monsieur, répondit le valet.

Tous parurent fort surpris à l'exception de Bigot qui, souriant, dit:

—Messieurs, nous ne pouvons faire attendre le gouverneur.

Et il se leva de table.

—C'est juste, approuva Varin. Allons recevoir le gouverneur!

Tous, ayant repris un masque grave, se rendirent à la salle des gardes, avec Cadet fermant la marche, titubant.

Là, un frisson bizarre courut sur l'épiderme de ces hommes : d'abord ils virent les soixante gardes de l'Intendant rangés sur deux lignes le long d'un mur, et au milieu de la salle, M. de Vaudreuil en compagnie d'un secrétaire... M. de Vaudreuil grave et digne. Mais ce qui fit naître le frisson de malaise chez Bigot et consorts, ce fut la vue, en arrière de M. de Vaudreuil, des trois grenadiers, Flambard, Pertuis et Regaudin, et tous trois la rapière nue à la main, et tous trois ayant au coin de leurs lèvres un certain sourire narquois.

Bigot eut vite fait de dominer l'émoi

qui l'avait assailli à cette vue. Et d'un pas délibéré, l'air digne et dominateur, il s'avança auprès de M. de Vaudreuil après avoir décoché à Flambard un regard terriblement chargé.

—Excellence, prononça Bigot avec un sourire un peu forcé, je suis enchanté de vous voir. Cependant, j'eusse préféré vous recevoir en mon salon. Aussi bien, si vous permettez...

—Inutile, Monsieur, répliqua froidement le gouverneur, je ne serai qu'un instant pour accomplir un ordre signé par Monsieur de Lévis, général-en-chef des troupes de la Nouvelle-France.

—Et cet ordre? demanda non moins froidement Bigot.

—Celui de vous mettre, ainsi que ces messieurs, sous arrêts.

—Sous arrêts! fit Bigot avec une grande surprise, très sincère cette fois. Mais c'est une plaisanterie...

—Pas du tout. L'ordre est formel.

—Qu'importe cet ordre formel! s'écria Bigot avec une hauteur mordante. Avez-vous oublié chez qui vous êtes, et ignorez-vous l'immunité qui protège ces messieurs et moi-même?

M. de Vaudreuil se troubla visiblement et jeta un regard à Flambard comme pour prendre son avis. Puis il répondit :

—C'est vrai, Monsieur l'Intendant, je n'avais pas songé dans la hâte avec laquelle j'ai dû me rendre ici...

—En ce cas, interrompit Bigot avec la plus grande irrévérence pour le gouverneur, je vous prie de vous retirer avec les satellites qui vous accompagnent et de cesser cette outrageante comédie.

Le ton et les paroles de l'Intendant parurent souffleter durement le gouverneur, qui riposta :

—Prenez garde, Monsieur l'Intendant, d'oublier à votre tour qui je suis et surtout qui je représente en ce pays!

—Je n'oublie rien, Excellence, reprit Bigot sur ton moins agressif; mais avouez qu'il est fort extraordinaire de venir mettre sous arrêts l'Intendant-Royal et ses gens et sans la moindre explication préalable.

—Je reconnais, dit M. de Vaudreuil, que j'aurais dû vous donner ces explications en premier lieu. Je vous fais donc mes excuses sur ce point. Quant à l'ordre qui vous place sous arrêts avec ces messieurs,

il a été émis pour que nous soyons assurés d'obtenir vos dépositions devant le tribunal militaire qui sera assemblé au Fort Jacques-Cartier dans la nuit du 25 de ce mois.

—Et pour y juger. . .

—Foissan.

—Mais, Excellence, sourit candidement l'intendant, point n'est besoin de nous mettre sous arrêts, nous sommes prêts à faire notre devoir comme nous l'avons toujours fait.

On devine que M. de Vaudreuil était fort mal à l'aise et il était facile de voir que cette mission lui pesait comme un fardeau très lourd et répugnant. N'étant pas d'avis que Bigot fût arrêté pour cette affaire, il avait dû néanmoins se soumettre à l'ordre du général et peut-être plus encore aux insistances de Flambard. Le mot d'immunité prononcé par l'intendant l'avait soulagé, et sans le laisser voir il se sentait humilié d'avoir servi de Lieutenant de Police et d'avoir agi avec autant de précipitation. Et il reconnaissait que l'intendant-Royal avait le droit de se montrer outragé. Il était donc tout disposé à faire d'autres excuses et à se retirer comme il était venu.

Bigot, qui savait souvent pénétrer la pensée d'autrui, devina ce qui se passait dans l'esprit du gouverneur, et son regard astucieux éclata de triomphe et de mépris à la fois en se posant sur Flambard. Mais voilà que ce dernier s'avança d'un pas assuré près de M. de Vaudreuil et le regard aigu du spadassin heurta violemment le regard triomphant de Bigot.

Disons que les amis de l'intendant demeurèrent glacés, tant la stupeur ou l'effroi leur comprimait le cœur.

—Excellence, dit Flambard sur un ton ferme et glacial, j'ai l'avantage de vous informer que l'immunité dont parle Monsieur l'intendant n'existe plus du moment que Monsieur l'intendant n'est plus dans ses fonctions.

—Monsieur l'intendant est dans ses fonctions ! proféra Bigot avec une hautaine assurance.

—C'est vrai, approuva le gouverneur.

—Oui, mais on peut démettre Monsieur l'intendant, Excellence, reprit Flambard.

—Seul, Monsieur, le roi peut démettre, répliqua Vaudreuil.

—Sauf dans les cas d'urgence, riposta Flambard. Excellence, ajouta-t-il, vous

pouvez pour la sécurité de la colonie ou pour autres raisons graves de ce genre démettre Monsieur l'intendant, comme vous pouvez le faire à l'égard de tout autre fonctionnaire, quitte à voir cette sentence approuvée ou rejetée par le roi.

—Oui, admit M. de Vaudreuil, mais en cette occurrence il importe qu'il y ait un intendant provisoire.

—Excellence, répliqua Flambard avec un flegme impertubable, pour quelques jours je serai cet intendant provisoire !

Une charge de canon éclatant à l'improviste n'aurait pas produit plus d'effet. Bigot et ses amis faillirent tomber à la renverse. Le gouverneur regarda le spadassin avec admiration.

—Oui, Excellence, reprit Flambard, sans sourcilier, je ferai un excellent Intendant-Royal, mettez-moi à l'essai !

Et en même temps il dardait sur Bigot un oeil des plus narquois.

Pertuis faillit éclater de rire.

Regaudin éternua si fort, qu'on crut en effet que la charge d'un canon venait d'éclater, et les gardes sursautèrent et apprêtèrent leurs armes.

Mais déjà M. de Vaudreuil reprenait, tandis que Bigot reculait vers ses gens, pâissait et semblait perdre pour la première fois cet admirable contrôle qu'il avait toujours sur lui-même dans les passes difficiles :

—Il y a aussi, Monsieur Flambard, le Trésorier-Royal ? . . .

—Bah ! fit négligemment le spadassin, à quoi bon un trésorier quand le trésor est vide ! Supprimez le trésorier pour quelque temps, Excellence !

Varin manqua de s'écrouler sur le parquet. Cadet et Pénissault, livides tous deux, tremblaient de tous leurs membres. Chose curieuse et remarquable à la fois, seul Deschenaux paraissait conserver tout son calme sombre et dédaigneux.

L'intendant s'était peu à peu resaisi, et, retrouvant sa contenance hautaine et son accent froid et autoritaire, il s'écria :

—Monsieur le gouverneur, c'est un affront insupportable fait à ma personne et à celles de ces messieurs. . . Je me plaindrai au roi !

—Monsieur, répliqua Flambard, lorsque votre plainte sera présentée au roi, je présenterai la mienne aussi !

Bigot lui lança un regard sanglant. Mais

il n'osa pas rétorquer. Car à cette minute lui venait à la mémoire une parole de Mme Péan : "Prenez garde, François Bigot ! Il est deux hommes que vous n'avez pas domptés et qui vous dompteront... et l'un de ces deux hommes se nomme Flambard !"

Oh ! oui, ce terrible spadassin, cet homme qui jouissait auprès du roi d'un prestige si singulier... il était là ! Là, à ce moment, ce n'était pas M. de Vaudreuil qui était le maître et qui commandait, et ce n'était pas le Chevalier de Lévis... Le maître... c'était ce Flambard... un simple grenadier, bretteur, pourfendeur, batteur de fer quelconque ! Oui, mais il était quand même le maître et le seul maître ! Et Bigot le sentait si bien qu'il en était énormément mortifié et meurtri. La haine grondait en lui, mais une haine impuissante. Et il sentait la honte de la déchéance le couvrir en entier, et cette honte le troublait d'autant plus qu'il voyait rivés sur lui les yeux de tous les personnages présents et surtout les regards goguenards des deux autres grenadiers, Pertuluis et Regaudin. Disons que les deux bravi s'amusaient énormément depuis quelques instants.

Regaudin venait d'en faire la remarque dans un murmure :

— Biche-de-bois ! Pertuluis, aurai-je jamais autant ri dans ma vie ?

— Tais-toi, Regaudin, souffla Pertuluis... Je sens le rire fol m'empoigner tellement les entrailles que la bedaine m'en craque et recraque !

Mais Bigot, tout à coup et comme cela lui arrivait souvent dans les impasses, avait recouru à l'audace. Il marcha à M. de Vaudreuil et proféra sur un ton menaçant :

— Excellence, que diriez-vous si je changeais les rôles ? Si, par exemple, je commandais à mes gardes de vous mettre sous arrêts pour avoir insulté l'Intendant-Royal dans sa demeure ?

Le gouverneur pâlit.

Mais Flambard se plaça résolument entre l'intendant et le gouverneur, croisa les bras et dit de sa voix ironique et nasillarde :

— Allez donc, Monsieur... commandez à vos gardes, je vous prie !

Bigot bondit de colère.

— Gardes ! clama-t-il aussitôt.

Mais pas un garde ne bougea, tous demeurèrent de pierre.

Le spadassin éclata de rire.

— Monsieur Bigot, reprit-il, ces gardes, ce soir, n'obéissent qu'à mon ordre !

Et aussitôt il ordonna :

— Gardes, ces hommes sont nos prisonniers !

À cette minute même, un homme s'élançait vers la porte demeurée ouverte et non gardée : c'était Deschenaux !

— A lui ! commanda Flambard d'une voix de tonnerre.

Pertuluis et Regaudin bondirent vers le factotum de Bigot.

— Embrochez ! cria Flambard, tandis que sur un signe de lui trois gardes venaient se poster devant la porte pour empêcher une autre évaison.

Les deux grenadiers s'étaient rués à la piste de Deschenaux qui détalait dans un corridor. Se voyant serré de près, le secrétaire de Bigot s'arrêta net, tourna sur lui-même et fit feu d'un pistolet dont sa main droite était armée. La balle de l'arme à feu érafla l'épaule gauche de Pertuluis qui jura un "ventre-de-diable" épouvantable. Et les deux grenadiers, arrêtés un moment dans leur course, voulurent se remettre à la poursuite de Deschenaux ; mais la fumée du pistolet avait empli cette partie du corridor et il leur fut impossible de revoir le factotum... il avait disparu !

Flambard, qui était accouru, se mit à rire et dit :

— Bah ! laissez-le courir un peu... nous le retrouverons bien un de ces jours !

— Je le souhaite, répliqua Pertuluis. Et croyez bien que je lui réserverai un pot de roses, ventre-de-cochon ! N'a-t-il pas, le faquin, manqué de me casser cette épaule ?

Les Trois Grenadiers revinrent dans la salle des gardes et Flambard dit au gouverneur :

— Excellence, ces messieurs, tout en étant nos prisonniers, conserveront leur entière liberté dans toutes les parties de cette maison, et ils n'en pourront sortir que le jour où ils seront conduits au Fort pour y donner leur témoignage. Je vais donc apposter des gardes à toutes les issues en leur laissant l'ordre de tuer sans pitié ceux qui tenteraient de s'échapper.

Ainsi fut fait. Quelques minutes plus tard, sous les regards farouches des pri-

sonniers, le gouverneur se retira escorté par les trois grenadiers qui riaient sous cape.

X

LA PRISONNIÈRE.

Il serait assez difficile de rendre les sentiments de Mme Péan qui, quelques instants avant la venue de Flambard, exultait dans tout l'orgueil de la maîtresse triomphante sur sa rivale, et qui, à présent, érasée sur un tabouret, livide, tremblante, les yeux égarés, demeurait comme abîmée dans un désespoir sans issue. Toutefois, si nous sondons sa pensée, ce désespoir ne lui venait pas du fait de se voir enfermée entre quatre murailles solides, mais plutôt d'une soudaine suspicion contre la sincérité et la fidélité de son amant, l'Intendant-Royal. Oui, Bigot traître et lâche, comme elle l'avait appelé quelques jours auparavant aux Trois Rivières! Et pourtant, . . . oui, pourtant, il y avait un doute dans son esprit. Ce doute lui venait de la présence de Flambard dans cette maison qui était la demeure de l'Intendant-Royal, par conséquent maison inviolable sans s'exposer à un crime de lèse-royauté. Car violer le domicile de l'Intendant-Royal ou celui du vice-roi, c'était violer la demeure royale, c'était nier l'autorité du roi, autorité que le roi avait par décret royal reportée sur ses représentants. Or, Bigot, à ce moment, n'était-il pas, comme Mme Péan elle-même, entre les mains de Flambard? Est-ce que ce bretteur ne pouvait pas pousser l'audace jusqu'à s'emparer des pouvoirs du roi et s'en servir dans un esprit de revanche contre les représentants du roi? Oui, mais aussi est-ce que ce même Flambard ne jouissait pas d'un certain et haut prestige auprès du roi Louis XV? En effet, Mme Péan avait entendu quelque chose de ce genre. Et alors il n'y aurait eu rien de surprenant que Flambard eût pu obtenir du roi le droit et privilège de violer le domicile de son Intendant-Royal en Nouvelle-France. Mme Péan était d'autant moins loin d'accepter cette hypothèse comme vraie, qu'elle connaissait d'ores et déjà les plaintes qui avaient été adressées au roi et à ses ministres contre les agissements louches de Bigot au Canada, et les sévères remontrances qui avaient été faites à l'in-

tendant par des ministres du roi, des ministres trop zélés, comme le pensait la jolie femme. Donc, Bigot, son entourage et elle-même, avec un adversaire tel que le spadassin, pouvaient s'attendre à bien des surprises, même aux plus invraisemblables.

Depuis longtemps Mme Péan réfléchissait, se tourmentait et, oubliant que Bigot pouvait comme elle être prisonnier, se demandait avec angoisse pourquoi il ne venait pas lui rendre visite, pourquoi il ne paraissait pas s'inquiéter du sort de son amante, lorsqu'elle songea pour la première fois à appeler sa soubrette.

Réconfortée par une pensée d'espoir, elle se leva et courut sonner un timbre. Peu après, de l'autre côté de la porte qui fermait l'entrée du salon, une voix de jeune fille demanda :

—M'avez-vous appelée, Madame?

—C'est toi, Flore?

—Oui, Madame.

—Pourquoi n'entres-tu pas?

—Parce que, Madame, votre porte est fermée à clef et que je n'ai point cette clef.

—Mais qui a cette clef? Je suis très surprise...

—Monsieur l'Intendant, répondit la soubrette.

—Monsieur l'Intendant... fit la jeune femme en pâlisant.

—Oui, Madame.

—Mais que fait-il de cette clef?

—Il la conserve, Madame.

—Mais qu'en veut-il faire?

—Je ne sais, Madame. Mais probablement pour qu'en ses mains cette clef soit en sûreté et que personne ne vienne ouvrir votre porte.

—Pourquoi n'ouvrirait-on pas ma porte?

—Pour que vous ne sortiez pas, Madame.

—Et pourquoi ne veut-on pas que je sorte?

Mme Péan étouffait.

—Parce que Monsieur l'Intendant veut être certain qu'il ne sera pas trompé!

Il y avait dans l'accent de ces paroles de la soubrette une grande moquerie que Mme Péan n'eut pas l'air de saisir.

Elle interrogea encore :

—Alors, c'est donc Monsieur l'Intendant qui a donné ordre de fermer cette porte?

—Oui, Madame.

—Et lui, Monsieur l'Intendant, où est-il ?

Madame, répliqua narquoisement la voix de la soubrette, vous semblez ignorer qu'il est douze heures de nuit !

—Minuit... déjà ?

—Et comme Monsieur l'Intendant est parti à neuf heures pour le Fort Jacques-Cartier à une vitesse vertigineuse, il n'y a pas de doute que dans quelques heures il ne soit avec sa bonne amie Mademoiselle Deladier !

Oh ! ce nom tout à coup ! Et il ressembla à un coup de foudre ! On plutôt on eût dit qu'un énorme rocher venait de s'abattre sur la tête de Mme Péan... elle s'éroula sur elle-même en poussant un gémissement, puis s'allongea sur le tapis où elle resta un moment inanimée.

Mais elle n'était ni morte ni évanouie. Ses yeux effarés roulaient autour d'elle, et ses traits affreusement contractés et sa bouche tordue accusaient chez la jeune femme une torture sans nom.

Pendant plusieurs minutes elle demeura ainsi, puis elle tressaillit longuement en entendant une clef grincer dans la serrure de la porte qui donnait sur le corridor, porte derrière laquelle Mme Péan avait vu postés, ce soir-là, les grenadiers Pertuluis et Regaudin. Alors, par un effort inouï de sa volonté elle se souleva, mais non sans manquer de retomber. Puis elle réussit à se mettre à genoux près d'un fauteuil sur lequel elle appuya les coudes pour maintenir son équilibre. Et ainsi, curieuse et émue à la fois, elle regarda la porte. La serrure grinçait toujours, mais la porte demeurait close. On eût dit que la personne de l'autre côté avait mille peines à la faire fonctionner. En effet, n'entendait-on pas des grognements d'humeur, des grommellements, des jurons mal étouffés ? Mme Péan avait les yeux tellement écarquillés que ces yeux menaçaient de quitter leurs orbites. Mais enfin la porte s'ouvrit...

Alors Mme Péan poussa un cri... on n'aurait pu dire si c'était un cri de joie, de délivrance, d'amour, de désespoir ou d'effroi ; puis d'un bond prodigieux elle se dressa debout et proféra ce nom :

—Péan !...

Eh oui ! le sieur Hughes Péan, tout couvert de fourrures, entra et referma la porte... Puis sa femme entendait, avec la plus grande stupeur, le même grincement

de clef et de serrure de l'autre côté de la porte. Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Et, stupide, hébétée, elle regardait Péan... Péan qui, tout en enlevant son manteau de fourrure, ricanaït ironiquement et chancelait sur ses jambes. Il jeta et sans façon le manteau par terre, lança son bonnet de vison à l'autre extrémité de la pièce, puis, la voix zézayante, les yeux demi-voilés, la mine abruti, il tendit les bras à sa femme et dit :

—Allons ! viens m'embrasser, la Friponne !

Comme mue par un courant électrique détaché des ondes célestes, elle bondit jusqu'à son époux et le souffleta durement. Lui, jeta un cri sauvage, puis gronda un juron, sauta en l'air, bondit à son tour, se jeta sur sa femme et l'étreignit puissamment dans ses bras, disant :

—Eh bien ! ma femme chérie, puisque Bigot ne veut plus de toi, c'est moi qui te prends... et selon mon droit !...

.....

Péan, rugissant comme une bête sauvage furieuse, venait de coucher sa femme sur un divan, et, sans desserrer son étreinte, effondré sur elle, il l'embrassait violemment et jurait :

—Par Notre-Dame ! sa petite femme est à soi ou elle ne l'est pas... Hein, Friponne !

Jamais les yeux d'une femme n'avaient exprimé plus d'horreur que ceux de Mme Péan à cette minute. Suffoquant, elle essayait vainement à se débarrasser de l'étreinte et elle tournait la tête en tous sens pour empêcher le contact des lèvres de son mari avec les siennes. Oh ! si elle avait pu mettre une main dans son corsage et y prendre cette dague...

Une soudaine clameur qui retentit par toute la maison fit lâcher prise à Péan.

—Au feu ! rugissait cette clameur.

Mme Péan poussa un cri déchirant. Car d'étranges crépitements résonnaient sous ses pieds, et une âcre fumée commençait à s'infiltrer dans la pièce close.

Elle se leva agitée et frissonnante, répétant :

—Le feu, Hughes... le feu... le feu... !

Péan, immobile, conservant à sa bouche un sourire niais, avait l'air tout à fait fou. Il regardait sa femme avec une persistance

bizarre... il semblait la couvrir d'un regard haineux. La jeune femme courut à la porte du corridor et cria :

—Voyons, Hughes, enfoncez cette porte, pour l'amour du Ciel!

Les clameurs s'étaient tues, mais on entendait un terrible grondement d'incendie à l'étage inférieur.

Mme Péan poussa une clameur d'épouvante et s'écrasa sur le tapis. A cet instant la porte du corridor volait en éclats, et à travers un nuage de fumée Bigot parut. Il ne sembla pas voir Péan, mais de suite ses yeux étaient tombés sur la jeune femme à demi inconsciente. Il se baissa, la prit dans ses bras et l'emporta. Alors Péan partit à leur suite... il semblait marcher comme dans un rêve.

XI

CHEZ LE GENERAL.

Tandis que se passait cette scène étrange, une autre d'un genre tout à fait différent se passait ailleurs, en un autre endroit de la cité, c'est-à-dire chez Monsieur de Lévis où nous nous transporterons.

Ici, nous demanderons au lecteur de ne pas s'étonner de toutes ces scènes de violence, de ces passions déchaînées, de ces amours brutales, tout cela est une peinture fidèle des mœurs du temps, et encore nous ne leur prêtons qu'un demi-réalisme. Peindre dans toute la vérité et la crudité telles que certaines chroniques nous relatent ces mœurs, paraîtrait si monstrueux qu'on les croirait invraisemblables tant ces mœurs du XVIIIe siècle contrastent avec nos usages policés du XXe. Nous avons cru utile, sinon nécessaire, d'en donner une ébauche pour mieux faire voir contre quelle bande de larrons et de débauchés les honnêtes gens devaient lutter. Et alors rien ne peut étonner que l'Histoire ait reproché à ces gens de la luxure et du crime la perte de la Nouvelle-France. Car quels crimes et quelles lâchetés un tel monde ne pouvait-il pas commettre?...
.....

Monsieur de Vaudreuil avait offert l'hospitalité au Chevalier de Lévis en son château, mais le chevalier avait de préférence accepté l'habitation de Monsieur de Lon-

gueuil, attendu, comme il avait dit, qu'il y serait plus tranquille pour l'élaboration de ses plans de guerre.

Comme on le sait, le Chevalier de Lévis était devenu général des troupes de la Nouvelle-France après la mort du marquis de Montcalm. Tout cet hiver de 1759-1760, il avait travaillé sans relâche à établir un plan de campagne contre les Anglais, plan qu'il allait mettre en oeuvre avec succès au printemps suivant. Dans ce plan figurait principalement une attaque contre la garnison de Québec avant même la fin de l'hiver, si c'était possible. Car le chevalier avait décidé d'y mettre toutes ses forces dans l'espoir de chasser les Anglais de la capitale, puis de ramener une partie de ses troupes sur les frontières de la Nouvelle-Angleterre pour faire face à toute tentative d'invasion que l'ennemi pourrait tenter de ce côté-là. Ce travail demandait une attention constante, et le chevalier avait voulu fuir autant qu'il était possible le mouvement et le bruit dont le château Vaudreuil était le théâtre tous les jours par les allées et venues des fonctionnaires, des courtisans, et par les réunions nombreuses qu'y devait faire le gouverneur pour la discussion des affaires de la colonie. Ce château était donc une véritable fourmilière. En outre, à cause de son rang, M. de Vaudreuil était obligé de donner de temps à autre quelques modestes fêtes auxquelles étaient conviées la noblesse et la bourgeoisie de la cité et des environs.

M. de Lévis avait autour de lui ses principaux officiers et ses ingénieurs militaires, ainsi que quelques gardes et domestiques.

Il passait minuit, et M. de Lévis travaillait encore dans une pièce retirée de l'habitation. Nul bruit, tout semblait reposer.

Un serviteur entra timidement.

—Eh bien? interrogea le général.

—Monsieur Flambard... murmura seulement le valet.

—Bien, bien. Introduisez, mon ami.

L'instant d'après le spadassin entra, grave et digne.

—Je vous demande pardon, général, de me présenter à une heure si tardive...

—Asseyez-vous, mon ami, sourit le général. Je vous attendais tout en travaillant. Voyons! vous avez donc complété votre mission?

—Oui, général, telle que je l'avais voulu... pardon! que nous l'avions voulu.



Mlle Deladieu ne perdit pas de temps. Avec précaution.... Page 62.

Le général, la main supportant son menton, le sourcil froncé, dit :

—Franchement, Monsieur Flambard, j'étais un peu opposé à de tels procédés. Ne craignez-vous pas que le roi n'en soit outragé?

—Monsieur, répondit le spadassin, j'ai pris toute l'affaire sur ma propre responsabilité, et je tiens à vous assurer, de même que j'en ai assuré Monsieur le gouverneur, que nulle réprimande ne vous sera faite de la part du roi, car s'il y a des réprimandes, elles seront pour moi, moi seul! Au reste, n'avez-vous pas agi comme général-en-chef, selon les droits et pouvoirs que vous confère votre grade, et Monsieur de Vaudrenil comme le premier représentant du roi?

—Certes, certes. Mais nous ne pouvions agir de la sorte que le roi n'eût signé un décret relevant ces messieurs de leurs fonctions.

Flambard se leva brusquement, grandit sa taille de géant, et répliqua avec un accent d'autorité et de défi qui stupéfia le général :

—Ce décret, monsieur le général, est signé... il a été signé!

—Que dites-vous?

—Je dis que moi, Flambard, je me suis emparé de l'autorité royale dans l'intérêt même de cette autorité, et que j'ai démis l'Intendant-Royal de ses fonctions pour le mettre sous arrêts.

—Mais qui remplacera l'intendant?

—Moi, Monsieur.

Lévis considéra ce grand gaillard avec admiration. Jamais il n'avait vu audace et témérité pareilles, et jamais il n'avait rencontré un soldat comme ce grenadier pour aimer autant son roi et son pays.

—Oui, moi, Monsieur, reprit Flambard d'une voix terrible. Et tout cela, je l'ai écrit au roi! tout cela, je le dirai au roi le jour où je me présenterai devant lui, et je sais que le roi m'approuvera. Car, Monsieur, sachez-le : s'il est d'infâmes courtisans en France qui font tout leur possible pour consommer la perte de la Nouvelle-France, je sais que le roi, lui, tient à sa colonie; malheureusement, influencé et trompé par cent coteries insidieuses le roi n'est le plus souvent qu'un jouet. Il veut et ne veut pas. Et ces affreuses coteries ont ici leurs agents que je ne nomme point, puisque vous les connaissez, et des agents

qui ont juré la perte de la colonie. Ils ont gagné une première manche par la capitulation de Québec, et à présent ils travaillent pour gagner la seconde. Eh bien! Monsieur, si le roi n'est pas ici pour vouloir, il doit être de ses sujets pour vouloir pour lui, et moi j'ai voulu et je veux! Je veux, Monsieur comme vous voulez-vous-même. Vous voulez reprendre Québec aux Anglais, et vous avez raison. Tout un peuple et toute une armée de braves ont mis leur unique espoir en vous, et vous devez prendre Québec et vous devez chasser les Anglais du pays! Et vous le ferez, j'en suis sûr. Et c'est pourquoi je vous seconde de toutes mes forces, c'est pourquoi il se trouve tant de jeunes et brillants officiers canadiens — tel Jean Vaucourt — qui vous secondent, et c'est pourquoi, Monsieur, pour ne pas exposer vos plans à la faillite, moi, Flambard, j'ai cru devoir retrancher la bande de coquins et de traîtres qui rongent les entrailles de la colonie comme un ver monstrueux. Monsieur, avec ces hommes hors de nuire, croyez-le, la victoire est à nous!

M. de Lévis avait approuvé de la tête tout ce que le spadassin lui avait débité; et il allait parler, lorsqu'une voix de stentor, qu'on aurait pu reconnaître pour celle de Pertuluis, retentit dans la nuit silencieuse :

—Alerte, grenadier Flambard!

De suite la voix aigre et perçante de Regaudin clamait :

—Au feu!... Au feu!...

Le spadassin jeta une imprécation, tandis que Lévis se levait d'un bond. Les deux hommes traversèrent en courant un long couloir au bout duquel se tenaient en faction les grenadiers Pertuluis et Regaudin.

—Eh bien! quoi? demanda Flambard.

—Voyez! dit Pertuluis en montrant par la porte ouverte une lueur rouge qui teintait le ciel noir.

—Par Notre-Dame! proféra le Chevalier de Lévis, n'est-ce pas là un incendie... et sur la rue Saint-François?

Flambard fut soudain agité par un sentiment terrible. Et, pendant que s'élevait dans la nuit et que courait sur toute la cité une rumeur sans cesse grandissante, le spadassin dit au chevalier :

—Monsieur, j'ai oublié de vous infor-

mer que l'un de nos prisonniers nous a échappé. . .

— Qui donc ?

— Deschenaux.

En quelques mots Flambard narra la scène que nous connaissons.

— Et que concluez-vous ? demanda le général.

— Que ce pendard de Deschenaux aura mis le feu à la maison dans l'espoir de donner la liberté à ses amis !

Et, sans plus, le spadassin cria à ses deux compagnons :

— En avant !

— Taille en pièces ! vociféra Pertuluis, comme si on lui eût commandé de se jeter sur une troupe ennemie.

— Pourfends et tue ! rugit Regaudin qui ne crut mieux faire que d'imiter son camarade. En une course géante les trois grenadiers s'élancèrent vers le lieu de l'incendie, culbutant dans l'ombre tous les êtres humains qui se trouvaient sur leur passage, piétinant de pauvres diables, écrasant des nez, enfonçant dans des ventres. . . N'importe ! ils furent bientôt arrivés sur la rue Saint-François où se massait déjà une foule énorme de citadins.

— C'est bien cela, gronda Flambard en s'arrêtant, nous avons été joués par Deschenaux !

Où, la maison qu'habitaient Bigot et ses gens brûlait. . . elle n'était plus qu'un ardent brasier ; et le peuple de la cité, maintenant, demeurait silencieux et grave spectateur de la scène.

Fin de la Première Partie.

DEUXIEME PARTIE

I

AU FORT RICHELIEU.

La maison de Bigot brûlait. Autour du brasier la foule du peuple demeurait silencieuse. Flambard, les yeux sur ce foyer ardent, pensait. Tout à coup il sentit qu'une main tirait la manche de son manteau. Il tourna la tête et aperçut sous une large capeline la frimousse d'une jeune fille qu'il reconnut de suite pour Flore, la soubrette de Mme Péan.

— Monsieur, murmura la jeune fille à voix basse et sur un ton confidentiel, trois

traîneaux tirés par de bons chevaux emportent au Fort Richelieu Monsieur l'Intendant, Mme Péan et leurs amis. . .

Le spadassin tressaillit.

— Tu as bien dit au Fort Richelieu ? Répète donc !

— Je dis ce que j'ai entendu et ce que j'ai vu.

— Oh ! oh ! en ce cas, au lieu d'aller faire le bon somme dont j'ai besoin, je vais entreprendre une autre chevauchée.

De suite il donna des instructions à voix basse aux deux autres grenadiers.

— Allez de suite préparer nos montures et attendez-moi !

Pertuluis et Regaudin, sans un mot, quittèrent le spadassin et se perdirent dans la nuit.

Flambard tira une bourse et la mettant dans la main de la soubrette, dit :

— Merci, mon enfant. . . Voilà pour ton zèle et pour compenser ce que tu peux perdre en perdant ta maîtresse.

Et le spadassin quitta le lieu de l'incendie pour se rendre chez M. de Lévis, puis de là chez le gouverneur afin de les mettre au courant des nouveaux incidents.

L'incendie de la maison de Bigot et la fuite de ce dernier au Fort Richelieu en compagnie de ses gens n'avaient pas été sans inquiéter le gouverneur et le général. Si fortes présomptions qu'on eut contre la probité et la loyauté de Bigot, on n'ignorait pas de quelles occultes influences il disposait à la cour de Versailles, et l'on pouvait craindre qu'il frappât avec les mêmes armes dont on s'était servi contre lui. Il est vrai aussi qu'on se reposait sur l'étrange prestige que Flambard possédait auprès du roi, mais on savait le roi faible et inconstant, et dans ces luttes de rivalités intestines la victoire ne pouvait demeurer en définitive qu'à ceux qui les premiers réussiraient à faire pencher en leur faveur les sympathies de la cour. Et dans cet état d'esprit où l'on se trouvait, il semblait difficile d'adopter une ligne de conduite qui ne pût dévier. Déjà le marquis de Vaudreuil se repentait d'avoir obéi aux suggestions de Flambard. M. de Lévis, plus ferme, et reconnaissant que tout le mal de la colonie venait de Bigot et sa bande, ne songeait qu'à gagner une grande victoire contre les Anglais pour ensuite, fort de ses succès militaires et grandi en prestige, démasquer complètement Bigot et consorts.

Et sa victoire éventuelle serait d'autant plus belle qu'il avait à lutter non seulement contre un ennemi extérieur puissant, mais aussi contre une société de traîtres jouissant d'un haut prestige, et si bien masqués encore que, tout à coup, les dénoncer publiquement, eût été se frapper soi-même au lieu de frapper ces hommes. Si l'audace était nécessaire en bien des circonstances, la prudence ne devait pas être négligée. Mais, comme nous l'avons vu, notre héros, Flambard, était plus audacieux que prudent. Il disait souvent lui-même : "Je n'ai jamais qu'un chemin pour atteindre mon but." Flambard n'était pas de la famille des serpents qui, pour arriver au but proposé ou pour saisir une proie, choisissent les chemins les plus sombres et tortueux où ils se dissimulent avantageusement et où ils peuvent frapper à l'improviste et par derrière. C'est ainsi que Bigot atteignait ceux qui avaient eu la témérité de lui déplaire. Flambard, au contraire, frappait à la face après avoir marché droit à son homme. Il courait donc le risque d'attraper quelque coup de Jarnac ou d'exposer ses amis à des embûches inextricables et même à des coups mortels. Mais Flambard croyait sincèrement que le dernier gagnant est l'homme de l'audace et de la franchise toujours. Jamais encore il n'avait perdu. Certes, il avait bien fait quelques faux pas, mis les pieds dans des trous fort bien dissimulés, d'ailleurs, souvent même il avait marché droit à la mort qui le menaçait et le guettait, mais avec sa foi invincible en l'audace il avait réussi jusque-là à se tirer sain et sauf des pires traverses.

Comme on peut le deviner, le spadassin était très mortifié d'avoir été joué par Deschenaux et d'avoir vu ses prisonniers lui échapepr. Aussi bien, après avoir conféré quelques minutes avec le Gouverneur et M. de Lévis, s'était-il juré de reprendre de suite tous ses droits. Et il avait pour le seconder deux hommes de sa trempe, les grenadiers Pertuluis et Regaudin.

—Vous voyez ça, mes amis grenadiers, s'était-il écrié, nos loups ont rompu leur chaîne et ont gagné le Fort Richelieu ! N'est-il pas à propos d'aller les y repiger pour leur remettre la muselière ?

—Ventre-de-cochon ! jure Pertuluis avec énergie, cette fois nous étripérons simplement les loups !

—Biche-de-biche ! dit Regaudin à son tour, nous les pendrons ensuite par la queue aux poternes jusqu'à ce qu'ils y sèchent dur comme chêne !

—Oui, mais ils seront dans le fort ! sourit Flambard.

—Le fort ! fit Pertuluis... Eh bien ! nous l'emporterons d'assaut.

—Nous le raserons ! assura Regaudin.

—Alors, en avant, les Grenadiers du Roi ! commanda le spadassin.

—Taille en pièces ! hurla Pertuluis.

—Pourfends et tue ! rugit Regaudin de sa voix aigre qui résonna comme une vieille trompette.

Et les trois grenadiers sautèrent sur leurs montures et par un froid terrible s'élancèrent comme un tourbillon vers le Fort Richelieu.

Quand ils eurent atteint le fort le lendemain, le commandant leur dit que Bigot et ses gens ne s'y trouvaient pas.

Ce fut un grand désappointement pour nos trois amis.

—Et vous ne savez pas ce qu'ils sont devenus ? vous ne les avez pas vus ? demanda Flambard.

—J'ignore tout, je vous assure.

—N'importe ! reprit le spadassin, nous devons fouiller, perquisitionner, quoique je vous croie un loyal serviteur du roi.

Les recherches furent vaines, Bigot n'était pas là.

Notre héros ne se laissa pas abattre. Il obtint du commandant de la place cent hommes de sa garnison qu'il lança par petites bandes dans la campagne avoisinante pour essayer de trouver une piste des fuyards. Toute cette journée les soldats fouillèrent la campagne sans succès. Ils rentrèrent au fort le soir sans avoir obtenu le moindre indice. Tous les habitants, interrogés, n'avaient rien vu. Flambard pensa qu'il avait été dupé par Flore, la soubrette de Mme Péan, ou bien que l'intendant avait changé son itinéraire. Mais il ne s'avouait pas encore battu, le lendemain il allait reprendre les recherches.

Mais le lendemain, vers les huit heures, un traîneau arrivait à toute vitesse au fort et une jeune fille en descendait.

—Hein ! s'écria Flambard avec surprise... Rose Peluchet.

—Eh oui ! monsieur Flambard, c'est bien moi, répondit la servante de la mère Robidoux.

—Ah! ça, mademoiselle, reprit le spadassin en plaisantant, courez-vous après un amoureux qui se serait égaré en ces campagnes de neige?

—C'est après vous que je cours, Monsieur Flambard! se mit à rire la Pluchette.

—Après moi?...

—Oui bien, Monsieur. Et si je ris, j'ai tort; et si je cours après vous, c'est pour la raison qu'il se passe quelque chose de grave au fort!

Et cette fois la jeune fille avait repris une physionomie sérieuse.

—Diable! mademoiselle, vous excitez ma curiosité plus que de raison, et pourtant je connais ma curiosité, elle est plutôt calme. Mais voyons ce qui se passe de si grave, puisqu'à regarder votre visage je comprends que vous ne plaisantez pas.

—Il se passe, Monsieur Flambard, que le capitaine Vaucourt a été mis sous arrêt au fort!

Flambard sursauta de surprise.

—Ventre-de-roi! grogna Pertuluis, est-ce que le diable est au fort?

—Biche-de-bois! il faut y courir et l'exorciser! émit Regaudin.

—Vous dites, mademoiselle, reprit le spadassin, que le capitaine Vaucourt est sous arrêt... Mais qui l'a placé ainsi?

—Un officier dépêché par M. de Vaudreuil hier.

—Hier? Et le nom de cet officier? Le savez-vous?

—Monsieur de la Bourlamaque!

Flambard n'osait en croire ses oreilles.

—Mais encore, savez-vous pour quelle raison on a mis le capitaine sous arrêts?

—Pour le passer en conseil de guerre, parce qu'il aurait commercé avec l'ennemi!

La stupeur, cette fois, manqua d'assommer notre héros. Il demeura béant et de ses yeux égarés interrogeant les deux autres grenadiers.

Pertuluis regarda son compagnon, brandit la tête avec une sorte d'amertume et murmura:

—Regaudin, je dois être malade... car jamais mon ouïe n'a entendu pareilles extravagances!

—Pertuluis, répliqua Regaudin, nous sommes certainement malades et nous pouvons mourir sans le savoir. Il va donc falloir que j'aille à Monsieur l'aumônier pour me décharger du dernier péché qui me reste.

—Bah! fit Pertuluis avec négligence, un péché véniel!

—Je ne sais trop, je ne sais trop, cher Pertuluis, il me semble qu'il est un peu lourd, et je ne serais pas étonné qu'il fût un petit péché mortel! N'importe, le p'tit diable! je veux m'en débarrasser!

—Pourquoi ne pas le noyer plutôt d'un carafon ou deux?

—Oh! Pertuluis, que parler de carafons! Nous sommes seés comme peaux de lapin au soleil, et il n'est pas dans les alentours le moindre breuvage! Oh! si nous étions tout près de cette bonne et très excellente mère Rodioux!

—Espère, Regaudin, fit Pertuluis en clignant de l'oeil; si la mère Rodioux n'est pas là, il y a sa servante!

Disons que Flambard s'était mis à marcher avec une certaine agitation, et tout en ce faisant il paraissait réfléchir. Rose Peluchet, silencieuse, le considérait, attendant qu'il l'interrogeât encore. Elle n'avait pas paru remarquer la présence des deux autres grenadiers qui demeuraient un peu plus loin à l'écart. Tout à coup elle sentit une main la tirer par en arrière. Elle tourna la tête et aperçut la face "masquée de balafres" de Pertuluis.

—Mademoiselle, pardon! souffla le grenadier. Mais... est-ce que... vous n'auriez pas une fiole... un carafon?

La jeune fille sourit.

—Il y a bien, répondit-elle, une cruche dans la carriole, mais elle appartient au cocher!

—Tiens! ce gaillard de cocher... Est-il un peu prince?... C'est bien, nous l'acosterons tantôt.

Et comme Flambard revenait à la jeune fille, les deux grenadiers échangèrent un regard d'intelligence et demeurèrent silencieux et graves.

—Mademoiselle, reprit le spadassin la mine soucieuse, voilà une nouvelle peu ordinaire et qui va demander beaucoup de réflexion de ma part. Mais en attendant voulez-vous me dire qui vous a dépêchée près de moi?

—Mon beau-frère, le lieutenant Aubray, qui est venu de la part de Madame Vaucourt.

—Pourquoi le lieutenant Aubray n'est-il pas venu lui-même? Car c'est un rude voyage pour une jeune fille par un froid pareil!

—Oh! soyez tranquille, sourit la Pluchette, je n'ai pas eu froid. Du reste, le lieutenant Aubray m'a dit qu'il devait veiller sur Madame Vaucourt et sur son capitaine.

—Bon! bon! dit le spadassin. Allons! je pense que je n'ai qu'une chose à faire: courir au fort et y remettre l'ordre. Ah! ça, mes amis grenadiers, par les deux cornes de satan! je crois qu'au Fort Jacques-Cartier il y a de la besogne pour nous!

—Enfourchons nos quatre-vents, répondit Pertuluis, et galopons!

—Bravo! cria Regaudin. Puisqu'il est écrit qu'aujourd'hui on ne peut se griser d'eau-de-vie, grisons-nous de vent et d'air!

Et, en effet, une heure après les trois grenadiers galopèrent vers le Fort Jacques-Cartier.

II

LA MEPRISE DES GRENADIERS

Il nous faut ici revenir de quelques jours en arrière pour nous instruire des événements qui s'étaient passés au Fort Jacques-Cartier depuis que Flambard en était parti avec ses deux grenadiers et la caravane et l'escorte chargées de vider le magasin secret qu'on avait découvert à Batiscan.

Foissan, comme on se le rappelle, avait été mis sous cadenas. La garnison, que cet événement avait surprise et quelque peu dérangée, s'était remise à sa routine journalière. Le calme régnait donc comme avant.

Chez Jean Vaucourt il y avait plus d'animation depuis que Marguerite de Loisel et le vicomte de Loys y avaient élu domicile. Les deux femmes avaient souvent des entretiens exquis, tandis que de Loys, dont la convalescence avançait rapidement, jouait avec le petit Adélard lorsque le capitaine était appelé hors de chez lui par ses fonctions. Depuis longtemps nos amis n'avaient connu autant de paix et de bonheur, et, pourtant, cette paix et ce bonheur n'étaient pas toujours exempts d'ombre, il restait dans les coeurs quelque inquiétude: car on n'oubliait jamais que la capitale était aux mains des Anglais. A quarante milles du Fort Jacques-Cartier flottaient les couleurs d'Albion! Et l'on prévoyait qu'au printemps l'Angleterre enverrait des renforts considérables à Québec, tandis que

des armées venant des colonies anglaises marcheraient contre Montréal. Mais on avait le fervent espoir que la France saurait devancer l'Angleterre et que Le Mercier reviendrait avec des navires, des soldats et des armes à temps pour se mettre en garde contre l'ennemi. Or, l'inquiétude venait de la crainte que la France retardât d'envoyer les secours attendus.

Et la crainte et l'espoir tour à tour assiégeaient les esprits par tout le pays, et souvent la crainte dominait à cause des sombres horizons qui s'amplifiaient de toutes parts. Les affaires étaient paralysées par le manque d'argent. L'ouvrier ne trouvait plus à gagner sa subsistance. Le laboureur, énormément appauvri et dépourvu des premières nécessités, perdait courage. Le soldat, affamé sur sa pauvre ration, menaçait de désertir. La plus lourde tâche de M. de Lévis, durant ce terrible hiver, fut de maintenir le moral de son armée. Car dans cette armée comme parmi le peuple c'étaient toujours les mêmes murmures:

“Si Monsieur Bigot et ses associés mangent et boivent bien, comment se fait-il que nous ne puissions bien manger et boire? Est-ce que nous ne le méritons pas autant que ces messieurs de la Grande Compagnie?”

Il fallait faire taire les murmures, et pour redresser les courages il importait que les officiers et fonctionnaires demeurés honnêtes et loyaux souffrissent tout autant que leurs subordonnés. C'est pourquoi l'on vit M. de Lévis manger ce que mangeaient ses soldats, et l'on vit officiers et fonctionnaires, et en tête Lévis et Vaudreuil, prendre dans leurs goussets déjà minces la somme plus ou moins suffisante et dépêcher à M. Cadet, le grand échanson, et à M. Bigot, le grand argentier, un envoyé spécial chargé de se procurer, rubis sur l'ongle, des vivres et des vêtements pour les soldats. Or, il était reconnu que pour des bons ou du papier-monnaie émis en remplacement de l'or, attendu que l'or avait été entassé dans les coffres de la Grande Compagnie, on n'obtenait rien ni de M. Cadet ni de M. Bigot; mais pour de l'or sonnante on avait tout ce qu'on désirait. L'unique chose qui valut de l'or c'était la solde des officiers et fonctionnaires; sur ces soldes données en garantie M. Bigot avançait de l'or, et avec cet or

que Cadet empochait pour son compte et celui de ses associés, on obtenait les marchandises et vivres requis. Done, vivres et marchandises il y avait, et plus qu'on aurait pu l'estimer. Mais il fallait avoir le secret. Le hasard et, peut-être plus justement, le flair du grenadier Flambard avait fait dénicher une des caches secrètes de la bande, celle de Batiscan. Il y en avait peut-être cent autres par tout le pays, qui le saura jamais! Depuis bientôt dix ans la Grande Compagnie puisait en secret dans les magasins du roi, elle accumulait, entassait et ne vendait que pour de l'or. Et si le peuple du pays manquait d'or, la Compagnie trouvait le moyen de maintenir la marche des affaires en commerçant avec les Anglais. Et le grand Maître de la Compagnie, nous le savons, c'était Bigot. Or, les défenseurs de la colonie, les loyaux sujets du roi de France et tous les vrais patriotes ne pouvaient faire mieux que dénoncer ces manoeuvres infâmes. Flambard s'en était fait le champion et il résolut un jour de démasquer la bande et de lui faire rendre gorge s'il était moyen. Nous avons vu comment notre héros s'y était pris. Mais Flambard, nous l'avons déjà dit, n'était pas un diplomate ni un politique quoiqu'il ne dédaignât pas la ruse, et il allait droit au but, et avec les sournois coquins qui le guettaient sans cesse, tant ils le redoutaient, il risquait quelquefois de frapper dans le vide. C'est ainsi qu'il avait perdu l'avantage gagné sur ses adversaires: il tenait Bigot, Cadet et Varin, mais Deschenaux, le factotum de l'intendant, lui avait glissé entre les doigts. Or, Deschenaux était le serpent, et le serpent en se glissant dans l'ombre avait délivré Bigot et ses adeptes et, par un double coup, il avait fait mettre Jean Vaucourt sous arrêts.

Done, au Fort Jacques-Cartier tout allait bien depuis que les trois grenadiers en étaient partis pour Batiscan, lorsqu'au matin du troisième jour suivant Pertuluis et Regaudin survinrent avec la jeune femme qu'ils avaient enlevée aux Trois-Rivières.

Ils firent mander le capitaine.

—Ah! ah! s'écria Jean Vaucourt en les voyant. Et notre ami Flambard? demanda-t-il aussitôt.

—Capitaine, nous n'en savons rien, répondit Pertuluis. Nous nous sommes bor-

nés, Regaudin et moi, à remplir la mission qu'il nous avait confiée.

Ce disant il conduisit Vaucourt au traîneau à quelques pas de là, et ajouta:

—C'est pourquoi nous vous apportons cette précieuse Madame de Péan!

Vaucourt regardait les deux bravi avec étonnement.

—Et ça n'a pas été sans mal! dit Regaudin à son tour. Mais pourvu que la donzelle ne soit pas morte étouffée et trépassée sous ces fourrures...

Pertuluis déjà retirait doucement les peaux de fourrure sous les yeux ébahis du capitaine qui se penchait avidement sur le traîneau. L'instant d'après une forme humaine inanimée apparaissait dans le fond de la carriole. C'était une femme enveloppée dans un ample manteau de fourrure et encapeuchonnée d'un châle de couleur grise. On ne voyait de son visage que le nez et la bouche.

—Elle n'est pourtant pas morte, grommela Pertuluis, puisqu'elle a le corps tout chaud encore!

Vaucourt écarta doucement le châle, et aussitôt il se redressa avec la plus grande surprise.

—Eh! mes amis, s'écria-t-il, ce n'est pas Madame Péan!

Les deux grenadiers demeurèrent abasourdis, incapables de souffler un mot. Puis ils considérèrent la jeune femme, très jolie, qui dormait bien doucement.

—Je crois reconnaître cette jeune fille... reprit Jean Vaucourt.

—Ah! ah! une jeune fille! fit Pertuluis la voix tremblante d'émotion.

—Oh! oh! fit Regaudin à son tour... Une jeune fille, dites-vous?

—Si je ne me trompe, cette jeune personne est Mademoiselle Deladier!

Les deux grenadiers faillirent tomber à la renverse.

A l'instant même, la dormeuse ouvrait les yeux, souriait narquoisement et disait, sans bouger:

—Oui, beau métier pour de galants grenadiers du roi! on enlève une jeune fille à sa mère!

Dépeindre la figure des deux grenadiers serait difficile; ils eurent à peu près la même contenance que le jour où, par méprise encore, ils avaient enlevé Rose Peluchet de son lit pour aller la porter à Deschenaux. Aussi, allaient-ils offrir de suite

leurs excuses à Mlle Deladier, lorsque Jean Vaucourt parla.

— Mademoiselle, je ne me suis donc pas trompé : vous êtes Mademoiselle Deladier ! Vous devinez sans plus qu'il y a eu méprise du chevalier et de son compagnon, et c'est pourquoi je vous prie d'accepter leurs excuses.

La jeune fille partit de rire et répliqua en s'asseyant :

— Je ne suis pas une de ces coriaces créatures au cœur implacable, et je pardonne volontiers à mes deux excellents grenadiers du roi, mais à condition, naturellement, qu'ils me ramènent chez moi.

— Mademoiselle, bredouilla Pertuhuis en s'inclinant, je déplore...

— Et moi, Madame, dit Regaudin en se courbant jusqu'à terre, je désire vous exprimer mes regrets...

— Et certainement que nous vous ramènerons, Mademoiselle, reprit Pertuhuis... Nous vous ramènerons, ventre-de-roi ! et séance tenante !

— Pardon, messieurs ! Mais veuillez croire que je ne suis pas faite de fer... Je suis femme, et même faible femme...

— Et fort jolie... interrompit Regaudin en se courbant de nouveau.

— Hé ! monsieur l'écuyer, se mit à rire la coquette, j'allais le dire. Done, si je suis femme, et femme faible et jolie, il me faudra un certain repos avant de repartir, et c'est pourquoi je demanderai au capitaine Vaucourt l'hospitalité pour quelques jours.

— Assurément, Mademoiselle, sourit Jean Vaucourt, vous êtes la bienvenue.

Sachant que cette demoiselle Deladier était une mondaine quelque peu dévoyée, Jean Vaucourt ne voulut pas lui donner asile dans sa maison où, d'ailleurs, il n'aurait pu la loger convenablement. Il la conduisit à une petite case, jolie et propre voisine de la case de son ordonnance, Aubray, et il demanda à la femme de ce dernier de prêter ses services à la visiteuse. La femme d'Aubray accepta de se rendre le plus utile possible, et en quelques instants la jeune fille était confortablement installée dans la case qu'un bon feu dans la cheminée réchauffait.

Malgré ces attentions Mlle Deladier n'était pas contente. Quand elle se vit seule dans cette case sans fenêtre et uniquement éclairée par le feu de lâtre, elle fut prise

d'un accès d'indignation.

— Oh ! monsieur le capitaine, grondait-elle sourdement, vous ne voulez pas me faire les honneurs de votre maison comme si j'étais une pestiférée capable d'empoisonner votre prude de femme ; mais prenez garde ! je pourrai un jour laver cet affront !

Et sa colère avait grandi à ce point qu'elle s'était mise à jurer, à tendre les poings, à menacer, à tempêter, lorsque parut la femme d'Aubray. Alors, comédienne tout autant peut-être que la Péan, Mlle Deladier réussit à se transformer sur-le-champ en une jeune fille niaise, innocente et bien malheureuse que deux maladrins dans le but de la rançonner avaient enlevée de son village.

III

OU Mlle DELADIER PROJETTE

La femme d'Aubray, créature simple et peu méfiante, que Vaucourt n'avait pas cru devoir renseigner sur la personnalité de la visiteuse, eut à cette histoire d'enlèvement, car seule peut-être de tous les habitants du fort elle n'avait pas confiance en Pertuhuis et Regaudin, encore que ceux-ci, depuis leurs méfaits passés, eussent fourni maintes preuves de leurs bonnes intentions. C'est que la pauvre femme ne leur pardonnait pas facilement de lui avoir enlevé son enfant, car, comme on s'en souvient, elle avait terriblement souffert de sa séparation avec son petit, souffert autant, sinon aussi longtemps qu'Héloïse de Maubertin qu'à des mois et des mois s'était vue elle aussi séparée de son petit Adélard. Femme un peu rancunière, elle n'avait pas voulu reconnaître qu'il y avait eu méprise de la part des deux bravi. Son mari et sa soeur, Rose Peluchet, avaient bien essayé de la faire revenir sur le compte des deux grenadiers, elle en avait été incapable.

— Est-ce que deux chenapans de la sorte, disait-elle, deux vauriens qui ne pensent qu'à boire et batailler, peuvent avoir une âme ? Monsieur Flambard les a matés, mais gare s'ils s'avisent jamais de lâcher la consigne !

Or, l'aventure de Mlle Deladier enlevée par Pertuhuis et Regaudin lui paraissait une histoire vraie, et pour elle la vérité s'affirmait du fait que le capitaine Vaucourt était intervenu à temps pour sauver

l'honneur de la pauvre jeune fille. La brave femme, sur le coup et sans la moindre défiance, s'était donc laissée prendre par une rusée coquine. Et celle-ci profita de la circonstance pour se faire renseigner sur tout ce qui se passait au fort, et elle put apprendre où Foissan était retenu prisonnier ainsi que le jeune La Trémaille et les deux autres gardes. Elle apprit encore que, matin et soir, le lieutenant Aubray, quand il était dans la place, allait porter aux prisonniers leur pitance de chaque jour; quand le lieutenant était absent, c'était sa femme qui se chargeait de cette tâche. Mais ce que n'apprit pas Mlle Deladier ce fut la présence au fort de Marguerite de Loisel et du vicomte Fernand de Loys, et ce fut probablement une omission de la femme d'Aubray. N'importe! Mlle Deladier en savait suffisamment pour entreprendre ce qu'elle projetait. Aussi éclata-t-elle de joie triomphante lorsque la femme d'Aubray se fût retirée:

— Allons! s'écria-t-elle, tout me réussit et jamais la fortune ne m'aura si bien servi! Tout, du reste, a concordé à tracer la voie à mes projets: aux Trois-Rivières la Friponne m'informe de la présence de Pertuluis et Regaudin, puis elle me confie le contenu de la lettre que ces deux imbéciles de grenadiers ont écrite à la Péan. Mais la Péan n'est pas femme à se laisser prendre comme ça, et même s'il est possible qu'on la prenne, Monsieur l'intendant me commande de me substituer à elle coûte que coûte.

— «Ma belle amie, m'a dit mon prince charmant, Foissan et la Péan, si elle est prise, vont nous trahir pour recouvrer leur liberté; même s'ils ne devaient pas trahir, je redoute pour nous comme pour eux ce conseil de guerre qu'on veut tenir. Pour ne pas donner prise à de malheureux hasards, il importe que ce soit vous qu'on emmène au Fort Jacques-Cartier afin que vous rendiez la liberté à Foissan ou le tuiez dans ses fers, et vous seule, ma toute belle, ma toute aimée, êtes capable de ce coup d'audace. Car on ne se méfiera pas de vous, et vous aurez toutes les chances du monde de mener à bien cette petite mission. Voyons! avez-vous une idée? Pensez-vous pouvoir jouer votre rôle avec succès?»

Mlle Deladier fit une pause et sourit

largement d'ivresse. Puis elle reprit son soliloque:

— Ce n'était pas la plus simple des choses de me substituer à la Péan. Et, cependant, j'ai réussi grâce un peu à la Péan elle-même qui soulève par ses cris un chahut de tous les diables. Et puis, la Friponne est aux aguets... Mais est-elle bien sûre cette Friponne? Ne joue-t-elle pas un rôle? car je crois que Péan lui fait de temps à autre un brin d'amour. N'importe! la Friponne m'avise de ce qui se passe. Je cours à l'auberge de France, et au moment où mes idiots de grenadiers sont tout désarmés, je fais mine de me sauver de l'auberge comme si j'eusse été la vieille Péan. Et eux, alors, de m'empoigner... Ah! l'adorable méprise...

La jeune fille riait presque aux éclats.

Mais peu après elle grince des dents à l'évocation d'un souvenir.

Et l'autre, ce goujat de Foissan qui eut la présomption de croire que j'allais unir ma destinée à la sienne... qu'en faire? Monsieur l'intendant a dit de le délivrer ou le tuer dans ses fers... faire en sorte qu'il ne passe pas en conseil de guerre. Non... le tuer comme ça, froidement, je ne pourrais pas, car il ne m'a fait d'autre mal que de m'avoir embêtée de ses assiduités. Le mieux c'est d'ouvrir son cachot et lui donner la clef des champs, puis de rendre la liberté aux trois gardes de Monsieur l'intendant et de m'escamper à mon tour.

Elle se reprit à rire, d'un rire juvénile, espiègle.

— Mon Dieu! que c'est drôle, et ce qu'on s'amuse en cette Nouvelle-France!

Puis, sérieuse:

— Oui, mais l'ennuyeux c'est de vivre dans cette sordide cabane sans jour et sans air une journée, deux jours, trois jours peut-être! C'est égal, je m'amuserai à préparer mes plans. Pour aujourd'hui je vais me contenter de faire une reconnaissance autour de la prison de Foissan, tout en me mettant au courant des aîtres de la place...

Elle se tut pour demeurer grave et méditative. Puis:

— Ne serait-il pas avantageux de mettre Foissan sur le qui-vive, par exemple, en lui glissant une note? Oui, et lui faire savoir en même temps que je travaille à sa délivrance. Mais avec quoi écrire un billet?...

Tiens ! suis-je un peu simple ? Cette brave femme d'Aubray me prêtera bien une écriture et un bout de papier !...

Mlle Deladier était femme de décision et d'action : sitôt dit, sitôt fait. Elle jeta son manteau sur ses épaules et alla d'un pas rapide frapper à la maison du lieutenant Aubray. Sa femme vint ouvrir.

— Ah ! c'est vous, mademoiselle ! s'écria cette dernière sans trop de surprise. Entrez... entrez...

— Non, merci, brave femme. Je désire écrire un mot ou deux à Monsieur le commandant du fort, et je viens vous demander de me prêter une écriture et un papier.

— Une écriture et un papier ! fit la paysanne avec surprise cette fois. Je crois bien que nous avons l'écriture et le papier, mais je ne sais pas au juste où trouver ces objets. Il va falloir que je cherche un moment. Entrez, tout de même, il fait trop froid pour rester dehors.

La jeune fille se rendit à l'invitation. Le lieutenant n'était pas à la maison, et sa femme demeurait seule avec son enfant et le vieux père Aubray. Celui-ci, paisiblement assis sur une berceuse devant la cheminée, berçait sur ses genoux l'enfant endormi.

— Il est mignon, ce petit ! dit Mlle Deladier. C'est votre enfant, madame ?

— Oui, mademoiselle. Pauvre petit ! il est souffrant depuis quelques jours, et je pense qu'il a pris du froid.

Tout en disant ces paroles elle fouillait dans un placard. Bientôt elle trouvait l'écriture et un papier qu'elle tendit à la jeune fille.

— Merci, ma bonne femme, je vous rapporterai ces choses dans une heure.

Elle s'en alla pour rentrer vivement chez elle et écrire le billet suivant :

“ Je suis venue ici sur l'ordre de
“ Monsieur l'Intendant pour vous
“ délivrer. Tenez-vous prêt ! ”

E. D....

Un peu plus tard elle allait rendre l'écriture à la femme d'Aubray, puis elle se mettait à parcourir le fort, sans se préoccuper de la curiosité qu'elle suscitait parmi les soldats de la garnison qu'elle croissait un peu partout. Elle suivit d'abord le chemin de ronde en se dirigeant vers la porte de la palissade. Il était environ dix

heures, et lorsqu'elle atteignit la porte les appels sonores d'un clairon retentirent : c'était l'heure des exercices militaires sur la Place d'Armes. En quelques minutes toute la garnison se trouvait rassemblée à cet endroit, de sorte que le reste de la place demeura désert. Mlle Deladier avait dépassé la porte puis les étables. En se rappelant les indications de la femme d'Aubray, elle pouvait apercevoir la case où Foissan était prisonnier. Cette case était bien reconnaissable avec sa porte bardée de fer et cadénassée. Voyant qu'elle n'était pas observée, la jeune fille y courut, glissa son billet sous la porte par le mince interstice qu'on y découvrait, et elle frappa trois ou quatre fois la porte de son poing afin d'attirer l'attention du prisonnier. Puis elle se sauva rapidement vers le chemin de ronde et rentrait chez elle peu après. Mlle Deladier avait agi au bon moment, car à peine était-elle entrée dans sa case qu'un gardien pénétrait dans la geôle de Foissan.

.....

Ce matin-là, après que Mlle Deladier eut été installée dans son logis temporaire, Jean Vaucourt avait parcouru le fort, donné des ordres ici et là, puis il était rentré chez lui. Sa femme se trouvait avec Marguerite de Loisel et le petit Adélaïde dans une pièce reculée où les deux jeunes femmes se faisaient leurs confidences. Vaucourt ne voulut pas les déranger et il entra dans la chambre qu'on avait mise à la disposition du vicomte. Celui-ci, pour passer le temps, lisait.

— Ah ! j'ai une nouvelle intéressante à vous communiquer, vicomte ! s'écria le capitaine en entrant.

— Voyons ! fit de Loys avec curiosité.

— Pertuluis et Regaudin sont de retour au fort.

— Ah ! ah !

— Mais pas seuls... en compagnie d'une femme !

— Vraiment ?

— Ah ! ne put s'empêcher de rire le capitaine, vous ne pouvez vous imaginer la méprise que les deux pauvres diables ont commise ? J'aurais voulu que vous fussiez là pour voir la figure de nos deux amis, vous n'auriez pas manqué de rire.

—Allons! contez-moi la chose.

—Je vous dirai auparavant que notre ami Flambard avait confié aux deux grenadiers une mission aux Trois-Rivières, mission qu'il n'a pas jugé à propos de nous faire connaître. Il s'agissait d'enlever Mme Péan et de l'emmener ici afin qu'elle fût à notre disposition pour ce que nous attendons d'elle devant le conseil de guerre, mais ce n'est pas Mme Péan que les grenadiers ont amenée...

—Non? Qui donc?

—Devinez!

—Je ne le pourrais pas.

—Mlle Deladier.

—Eugénie Deladier! s'écria le vicomte en sursautant.

—Je savais bien que vous seriez surpris tout autant que je l'ai été moi-même.

—Non seulement cette affaire me surprend, reprit de Loys sur un ton grave, mais elle m'inquiète aussi.

—Pourquoi?

—Parce que je connais cette coquette, et que je devine quelque chose de louche dans cette méprise qui, au fond, n'en est pas une.

Jean Vaucourt tressaillit et regarda le vicomte avec stupeur.

—Je vous répète, mon ami, sourit amèrement de Loys, que je connais cette fille. Certes, je ne doute point de la bonne foi des deux grenadiers Pertuluis et Regaudin; mais je jurerais qu'on leur a aidé en quelque sorte à commettre cette méprise. Je veux dire que Mlle Deladier ou Mme Péan, et peut-être les deux ensemble ont préparé ce qui peut nous sembler une méprise, et je ne serais pas étonné qu'au tréfond de tout cela il n'y eût l'esprit infernal de Bigot qu'on peut toujours reconnaître à ses combinaisons savantes et machiavéliques. Oh! capitaine... si vous connaissiez ce monde comme je le connais!

—Ainsi donc, vous croyez que Mlle Deladier n'est pas ici par accident, mais selon un plan conçu et préparé à l'avance?

—Je le crois.

—Mais ce plan?

—Délivrer Foissan de ses fers et le soustraire au jugement d'un conseil de guerre, je ne vois pas autre chose. Ça Foissan actuellement représente pour Bigot et ses gens le plus grand danger qui les ait jamais menacés. Ne redoutent-ils pas que l'Ita-

lien, pour sauver sa vie, ne se fasse leur dénonciateur?

—Vous avez peut-être raison.

—Et qui mieux qu'une jeune et jolie fille pouvait tenter cette entreprise?

—Ainsi donc, reprit Vaucourt, il faudrait tenir cette demoiselle Deladier comme une espionne et une ennemie?

—Tout juste, comme une émissaire de l'intendant. Mais si nous interrogeons les grenadiers Pertuluis et Regaudin, peut-être pourraient-ils nous donner quelques détails de leur aventure qui nous apporteraient peut-être des éclaircissements.

—Monsieur le vicomte, les deux grenadiers ont déjà quitté le fort. Après un frugal repas, ils ont pris des chevaux frais et à présent ils galopent vers Montréal, où ils vont rejoindre notre ami Flambard.

—Et Mlle Deladier, où est-elle?

—J'ai mis à sa disposition une case non loin de celle de mon ordonnance, de sorte qu'elle est chez elle.

—S'il en est ainsi, capitaine, je ferai surveiller Mlle Deladier.

—Je suis de votre avis. S'il est vrai qu'elle tente d'arracher Foissan de nos mains, nous allons faire échouer son projet. Je reviendrai causer de cette affaire après les exercices militaires.

Et le capitaine s'en alla, résolu à ne pas se laisser jouer par Mlle Deladier.

IV

OU Mlle DELADIER PREVOIT QUE SA TACHE SERA AISEE

Fernand de Loys avait deviné justement. Et nous allons voir comment Mlle Deladier allait s'y prendre pour mettre en oeuvre ses projets. Audacieuse comme elle était, elle pouvait avoir une grande confiance dans le succès de son entreprise. Il lui semblait même que c'était un jeu d'enfant que de sortir Foissan de sa geôle. Mais ce jeu, toutefois, elle ne put le faire à son gré, et quatre jours se passèrent sans qu'il lui fût possible de tenter quoi que ce fût. Elle commençait à s'impatienter et à s'inquiéter, et à moins d'agir le cinquième ou le sixième jour au plus tard, elle prévoyait un échec. Chose certaine, elle ne pouvait pas agir durant le jour, et elle devrait nécessairement choisir la nuit, et une nuit noire de préférence. L'unique renseigne-

ment qui lui manquait c'était celui relatif à la surveillance qu'on exerçait autour de la prison de Foissan. Y avait-il, la nuit, gardiens ou factionnaires? Sinon, la chose lui paraissait facile. Mais la porte cadenassée? Mlle Deladier devait avoir une idée... ou plutôt comme tous les aventuriers et les audacieux elle comptait sur le hasard. Elle invoquait ce hasard tout comme elle aurait invoqué Dieu dans un moment de ferveur, et à la fin de ce quatrième jour elle ne dépendait plus que sur ce hasard. Oui, mais si la case de Foissan était entourée de factionnaires, qu'est-ce que le hasard y pourrait faire? Oh! non, il n'y avait plus de hasard possible, et il ne fallait plus dépendre que sur la hardiesse et le coup d'œil. Là, il faudrait y aller de main ferme, sans pitié, et Mlle Deladier à l'occasion était femme à se passer de pitié. Elle avait acquis son éducation à l'école des "forts", de ceux-là qui ne reculent devant aucun moyen pour écarter les obstacles qui se dressent sur leur route. Elle connaissait Bigot, Cadet, Péan et les autres. Ce Foissan lui-même avec qui elle avait simulé l'amour, n'était pas scrupuleux sur le choix des moyens utiles pour se débarrasser de ceux qui le pouvaient gêner: exemple, l'ancien mendiant Croquelin.

Et Mlle Deladier, donc?... Quoi! Mlle Deladier ne se permettait-elle pas de jouer du pistolet à l'occasion? N'avait-elle pas tiré Flambard à bout portant?

Et à ce souvenir les yeux de la jeune fille étincelèrent, ses lèvres s'écartèrent dans un rictus sauvage, et sans en avoir conscience peut-être — histoire d'habitude — sa main droite fouilla l'intérieur de son corsage et cette main apparut armée d'un stylet à pointe fine. Oui, il faut penser que la jeune fille savait manier cet arme autant que le pistolet, à voir la façon dont elle en serrait le manche et la manière dont elle levait le bras comme si elle allait frapper quelqu'un. Et, de fait, le bras et l'arme fendirent l'espace avec une remarquable rapidité... Si une gorge eût été à portée, cette gorge aurait été perforée d'outre en outre tant le coup avait de force et semblait habilement dirigé. A cette époque, d'ailleurs, la femme comme l'homme devait protéger sa vie et savoir la protéger par tous les moyens, et la plupart des jeunes filles s'exerçaient au maniement des armes. Combien pouvaient manoeuvrer

une épée avec autant de vigueur que de grâce! Combien tenaient le pistolet avec une justesse de tir remarquable! Combien épaulaient le mousquet d'un bras sûr! Que de femmes de la société portaient dans leur corsage en guise de bijou un stylet, un poignard, mignon si l'on veut, souvent enrichi de pierres précieuses, mais arme meurtrière tout de même! Quoi! on vivait sous les lois de la guerre! On était sans cesse au "garde-toi, je me garde"!

Le soir de ce quatrième jour, il sembla que le hasard se fût décidé à venir au secours de Mlle Deladier. En effet, la femme d'Aubray étant venue comme d'habitude préparer le souper de la jeune fille, elle informa cette dernière que son mari n'était pas revenu de la forêt où il était allé chasser, ce jour-là, et qu'elle devrait aller porter à Foissan sa nourriture. Et de suite avec sa vive imagination Mlle Deladier avait trouvé tout un plan d'action, de suite aussi elle en avait abordé le premier essai.

—Comment! s'était-elle écriée en simulant l'horreur et l'épouvante, vous oserez pénétrer dans la prison de ce forban?

La paysanne sourit béatement.

—Il n'est pas bien dangereux, attendu que ses mains et ses pieds sont reliés au mur par des chaînes. Et puis, je n'irai pas seule.

—Je vous le souhaite bien. Au reste, il doit y avoir des sentinelles et des geôliers pour veiller sur lui?

—Ne le croyez pas, Mademoiselle. Il est si bien cadenassé et enchaîné qu'il n'est nul besoin de geôliers ou de factionnaires pour le surveiller. Seulement, deux gardiens qui habitent une hutte vis-à-vis de la sienne se relayent pour aller raviver son feu. Vous comprenez que, sans feu, le prisonnier gèlerait à mort.

—Je crois bien, pauvre homme!

—Oh! ne le plaignez pas, Mademoiselle; mon mari m'assure qu'il n'est digne d'aucune pitié.

—Faut-il admettre que c'est une véritable canaille?

—Oui, un malfaiteur de la pire espèce, et ses gardiens n'entrent jamais dans sa cabane sans être bien armés.

—Mais comment peuvent-ils entrer, ses gardiens, puisque la porte est cadenassée? fit naïvement la jeune fille.

—Oh! ils ont une clef des cadenas, de même que mon mari en a une.

Un rapide éclair illumina les prunelles de Mlle Deladier.

—Pauvre homme! fit-elle encore, je ne peux m'empêcher de le plaindre... surtout quand je pense qu'on va le passer en conseil de guerre. Son compte est fait.

—Oh! pour ça c'est clair. D'ailleurs, il a fait assez de mauvais coups pour mériter tout ce qui lui arrive.

Le silence s'établit. La femme d'Aubray termina les apprêts du souper et invita la jeune fille à en faire les honneurs, tandis qu'elle retournerait à son logis pour préparer le repas des siens.

Il était environ cinq heures et dehors la nuit était tout à fait venue. Au moment où la paysanne ouvrait la porte pour se retirer, Mlle Deladier la retint un moment.

—Savez-vous, ma brave amie, que je serais curieuse de voir le cachot du prisonnier? Vous avez dit que vous n'irez pas seule lui porter sa pitance, me voulez-vous pour compagnie?

—Mais oui, si ça vous fait plaisir! répondit l'autre avec un sourire assez bizarre que ne parut pas saisir la jeune fille.

—A quelle heure y allez-vous?

—D'habitude mon mari lui porte sa ration à sept heures. J'irai à la même heure.

—Soit, je vous accompagnerai. Si vous voulez que je porte quelque chose?

—Certainement, je vous confierai la lanterne et le café d'orge.

—C'est bien, je me rendrai chez vous après mon repas.

La paysanne se retira laissant Mlle Deladier toute rayonnante de triomphe.

Et, tel que convenu, un peu avant sept heures la jeune fille se rendait à la maison d'Aubray où la femme lui donnait la lanterne et le pot au café d'orge, et toutes deux gagnaient la prison de Poissan. La nuit était claire et toujours froide. Tout était paisible dans la place et les rues désertes, hormis le chemin de ronde où les sentinelles allaient et venaient, silencieuses. On sentait que tout le monde était content, par cette froidure, de se trouver près de son feu.

Quand les deux femmes atteignirent la case de Poissan, un gardien en sortait.

—Tiens! dit-il, vous arrivez bien, je viens justement de faire du feu.

—Eh bien! ne refermez pas la porte, dit

la femme du milicien, je vais donner le souper au prisonnier et rapporter la gamelle et le pot à café d'à matin.

Le gardien poussa la porte et entra.

—Venez, dit-il à la paysanne.

Celle-ci prit le café d'orge des mains de Mlle Deladier et pénétra dans l'intérieur de la case, laissant la jeune fille à la porte.

On comprend le désappointement de Mlle Deladier, elle qui avait en elle-même tant souhaité de voir Poissan et de pouvoir échanger avec lui un signe d'intelligence. Elle aurait tellement voulu savoir aussi ce qu'était devenu son message. Car ce message l'inquiétait depuis qu'elle savait Poissan enchaîné au mur de la hutte. En effet, bien qu'elle fût demeurée dehors, elle put par la porte ouverte apercevoir au fond de la cabane un grabat sur lequel était étendue une forme humaine dont elle ne put voir nettement les traits, et entendre le bruit lugubre des chaînes entre choquées. Mais elle n'en put voir ni entendre davantage, car déjà la femme d'Aubray revenait avec la gamelle et le pot au café qui avaient été apportés au prisonnier le matin de ce jour. Puis le gardien refermait la porte et la cadénassait.

La paysanne reprit le chemin de son domicile.

—Laissez-moi porter le port au café! dit la jeune fille.

—Comme vous voudrez, Mademoiselle.

Puis, en silence, les deux femmes traversèrent le fort.

Comme elles arrivaient à la maison du milicien, la paysanne s'arrêta tout à coup pour fouiller les poches de son manteau.

—Quoi! j'ai donc perdu la clef? fit-elle comme se parlant à elle-même.

—Quelle clef? demanda avec surprise la jeune fille.

—La clef des cadenas de Poissan.

—Vraiment?

—C'est à croire, puisque je ne la retrouve plus dans les poches de mon manteau.

—Mais où l'auriez-vous perdue?

—Probablement devant la case du prisonnier. Vous savez que je ne m'en suis pas servi, puisqu'un des gardiens était là. Voulant la remettre dans ma poche, je l'aurai glissée à côté. Allons voir, voulez-vous?

—C'est bien, consentit Mlle Deladier qui tenait toujours la lanterne.

Vivement elles refirent le chemin qu'elles avaient parcouru et furent bientôt devant

la prison de Foissan. Mlle Deladier, qui marchait en avant, aperçut la première la clef qui brillait comme un petit lingot d'argent sur la neige durcie. Mais elle n'en fit rien voir; simplement elle mit un pied dessus, s'arrêta et dit en promenant autour d'elle la clarté de sa lanterne :

—Je ne la vois nulle part...

La femme d'Aubray tournait autour de la jeune fille en scrutant le sol avec attention, murmurant :

—Si je l'ai perdue, ça ne peut être ailleurs qu'ici !

Profitant d'un moment où la paysanne tournait le dos, Mlle Deladier se baissa promptement et ramassa la clef qu'elle serra dans le creux de sa main en attendant qu'elle eût l'opportunité de la glisser dans l'une de ses poches. La femme d'Aubray continuait à chercher et ne cessait en même temps de fouiller ses poches.

—C'est un vrai mystère ! dit-elle à la fin. Elle paraissait découragée.

—Si vous voulez m'en croire, ma brave femme, émit Mlle Deladier que la joie étouffait presque, je vous conseillerais d'attendre à demain. Quand la clarté du jour sera venue, il sera plus facile de trouver cette clef.

—Vous avez raison, Mademoiselle. D'ailleurs, on n'en a toujours pas besoin, cette nuit.

Lorsque, un quart d'heure après, Mlle Deladier rentrait chez elle, la joie débordait de son cœur. Mais cette joie n'était pourtant pas complète : car il se glissait dans l'esprit de la jeune fille une grave inquiétude. Elle pensait au message qu'elle avait mis sous la porte du prisonnier quatre jours auparavant, et depuis qu'elle savait Foissan enchaîné et trop loin de la porte pour pouvoir prendre le papier, elle se demandait avec angoisse qui avait pu trouver le papier et s'en emparer ? Il est vrai que ce papier, quand on avait ouvert la porte, aurait pu être repoussé à l'intérieur de la hutte où il n'aurait pas attiré l'attention à cause du peu de clarté qui y régnait ; ou bien encore, il aurait pu glisser au dehors et dans la neige, puis avoir été emporté par le vent. Elle souhaitait ardemment qu'il en eût été ainsi, et elle finit par chasser l'inquiétude.

—Bah ! se dit-elle, si ce message était tombé en d'autres mains que celles de Foissan, j'en aurais eu des nouvelles depuis.

Allons ! il faut que j'accomplisse ma mission quoi qu'il arrive. Je possède maintenant tout ce qu'il faut pour arriver jusqu'à Foissan. Je sais que les gardiens vont refaire le feu du prisonnier à toutes les deux heures. Donc à neuf heures, l'un d'eux ira à sa tâche, et alors il me restera deux heures pour agir. D'ici là j'ai une heure pour achever de mûrir mon plan...

En effet, il était huit heures.

V

LE PRISONNIER.

Un peu avant neuf heures la jeune fille quittait doucement son logis et à pas feutrés se dirigeait vers la geôle de Foissan. A quelques pas de là elle dissimula sa présence dans l'ombre d'une baraque voisine et attendit. Sur le coup de neuf heures elle vit un gardien quitter sa hutte, traverser la ruelle et pénétrer dans la case du prisonnier. Cinq minutes après, l'homme ressortait, refermait la porte avec précaution et rentrait chez lui.

Mlle Deladier ne perdit pas de temps. Et avec précautions aussi, et sans faire le moindre bruit, elle s'approcha de la porte bardée de fer, ouvrit le cadenas et poussa la porte doucement. Un grand feu éclairait nettement l'intérieur.

La jeune fille, referma la porte et sur la pointe des pieds s'avança près du grabat où paraissait dormir un homme. Oui, un homme tourné vers la muraille dormait, un homme dont elle ne pouvait voir la physionomie parce que le chef de cet homme était couvert d'un bonnet de fourrure et qu'une couverture le couvrait des pieds aux yeux. Mlle Deladier vit des chaînes d'aspect solide retenues au mur à l'aide de crampons de fer et ces chaînes disparaître sous la couverture. Oui, tel que l'avait dit la femme d'Aubray, cet homme ne pouvait être dangereux ainsi enchaîné. Malgré toute la froideur dont elle avait voulu pétrir son cœur, la jeune fille fut saisie de pitié. Son sein se souleva avec effort comme sous le choc violent d'une forte émotion. Mais sachant que le temps était précieux, elle se maîtrisa et rudement elle secoua le dormeur par une épaule.

L'homme sursauta et se tourna brusquement sur le dos, laissant voir des yeux éton-

nés et clignotants. Puis il demanda aussitôt d'une voix de mauvaise humeur :

—Qui vient encore me déranger à cette heure ?

La voix de l'homme fit tressaillir terriblement la jeune fille, et, comme attirée par une curiosité puissante, cette dernière pencha avidement son visage devenu pâle vers la figure du prisonnier.

Et lui jeta une longue exclamation de surprise et se souleva à demi, murmurant avec la plus grande stupéfaction :

—Eugénie!... Eugénie!...

Et Mlle Deladier, non moins stupéfaite que le prisonnier, se redressait brusquement, faisait un pas en arrière et balbutiait :

—Le vicomte... le vicomte Fernand de Loys!...

—Eugénie Deladier!... murmurait encore le vicomte, comme s'il eût été l'homme le plus étonné du monde.

Et elle reculait encore... elle reculait comme devant une apparition monstrueuse, et balbutiait :

—Vous... vous ici!

—Oui, moi... vous le voyez bien, Eugénie! Et croyez bien que votre surprise n'est pas plus grande que la mienne.

—Mais... bredouilla la jeune fille qui, perdant le sang-froid, perdait aussi la prudence... ce n'est pas vous que je...

—Oh! Eugénie, interrompit le vicomte avec ardeur, dites-moi, êtes-vous un ange de délivrance?

Et, tremblant, très pâle, de Loys soulevait ses poignets et les deux lourdes chaînes qui les retenaient captifs.

La jeune fille ne put répondre. Sa gorge était embarrassée. Son sein trépidait, et dans le tourbillon de ses pensées confuses elle essayait vainement de trouver la solution à ce problème qui, au lieu de Foissan, mettait le vicomte en sa présence. Et à la fin elle commençait à croire qu'elle faisait un rêve ni plus ni moins.

Et le vicomte, devant la bizarre contenance de Mlle Deladier, finissait par se sentir embarrassé. Tout de même, il put donner cette explication :

—Hélas! oui, ma chère amie, c'est bien moi que vous trouvez ainsi enchaîné. Blessé à la bataille de Québec au mois de septembre, je suis tombé entre les mains de nos ennemis, Jean Vaucourt et Flambard. Pendant deux mois je fus séquestré en une

misérable cabane de paysans, puis amené **ici**. Que veut-on faire de ma personne? je l'ignore, car jamais je ne vois le capitaine ou le spadassin. Mes gardiens sont muets et ne veulent répondre à aucune de mes questions. J'ai essayé de les corrompre en leur offrant une grosse somme d'argent **pour leur faire transmettre un message à Monsieur l'Intendant** qui, je le sais, pourrait me faire libérer. Mes gardiens sont incorruptibles. Oh! ce que j'ai souffert! Mais il faut croire que mes amis ont enfin appris ce qui m'est arrivé, puisque je vous vois là, Eugénie?

Palpitante et comme éperdue, la jeune fille demeurait silencieuse.

—Ah! Eugénie, je vous remercie d'être accourue à moi! Et pourtant je suis bien indigne de votre pitié, moi qui n'ai pas su vous garder à moi comme un bien cher, comme un trésor précieux! Vous me pardonnez... vous m'avez pardonné sans doute en apprenant mes infortunes? Et moi je jure que je réparerai mes torts à votre égard! Car je vous ai aimée profondément, Eugénie. Cet amour auquel je ne croyais pas alors, m'est revenu depuis que je suis prisonnier, et je vous le confesse humblement, il ne s'est pas passé de jour que je n'aie vécu avec votre souvenir adoré. Mais que voulez-vous? j'étais jeune, je n'avais pas foi en la sincérité des femmes, et je vous pensais légère et inconstante comme toutes celles que j'ai croisées sur ma route. Je me suis trompé, je le sens bien aujourd'hui. Je vois bien qu'en dépit de mes fautes et de mon abandon vous êtes demeurée fidèle, vous, à notre amour. Oh! quel bonheur vous m'apportez!...

La jeune fille écoutait ces paroles sans manifester d'autre signe que la stupeur, et une stupeur qui paraissait croître de moment en moment. Elle regardait avidement le vicomte comme pour sonder les sentiments intérieurs du jeune gentilhomme. Et elle semblait douter de la sincérité des paroles dites par de Loys, car cette captivité du jeune homme lui paraissait invraisemblable. Est-ce que de Loys ne jouait pas là quelque monstrueuse comédie? N'était-elle pas la victime d'un piège ou l'objet d'une fantastique duperie? Elle qui, sur les conseils de Bigot, avait voulu duper, n'était-elle pas elle-même dupe, et dupe de Jean Vaucourt? Dupe de Flambard? Dupe de la Péan? Dupe même de l'Inten-

lant? A cette dernière pensée elle frémit violemment et elle eut peur d'entrevoir une effroyable vérité. Quoi! ne connaissait-elle pas le caractère si inconstant et trompeur de Bigot? N'avait-il pas inventé cette duperie dans le dessein de se débarrasser d'une jeune fille qui l'ennuyait à la fin, et n'était-il pas accouru à ses anciennes amours; La Péan? Oh! si cela était!...

Un grondement remua dans sa poitrine. Elle en refoula le bruit avec énergie pour ne pas laisser voir ce qui se passait en elle. Et c'était un grondement de colère... une de ces colères qui sont réfléchies, pesées, entretenues avec soin et nourries de sorte qu'elles éclatent pour frapper avec précision. Oh oui! si Bigot l'avait trompée, Mlle Deladier allait se venger de la belle façon. Et afin que sa vengeance atteignit plus sûrement le but, elle s'allierait avec le vicomte, avec Vaucourt, avec Flambar. Car depuis un moment elle avait le vague sentiment que le vicomte de Loys faisait partie du camp opposé et qu'il était devenu un ami de Jean Vaucourt.

Et cependant, toujours pâle et tremblant de fièvre, de Loys tendait les bras à la jeune fille avec un grand accent de supplication :

—Eugénie! Eugénie! balbutiait-il, soyez généreuse! Ne m'abandonnez pas! Délivrez-moi de ces fers!

Et elle, cette fois et comme inconsciemment, se rapprochait du grabat.

—Ainsi donc, demanda-t-elle, c'est bien Jean Vaucourt qui vous retient captif?

—Et le grenadier Flambar. Celui-ci veut se venger sur moi du coup de pistolet que vous lui avez tiré au mois de septembre.

La jeune fille ébaucha un vague sourire.

—Je ne voulais pourtant aucun mal au grenadier Flambar, murmura-t-elle; c'est l'autre qui m'a fait tirer!

—Monsieur l'Intendant?

—Oui. Si Flambar savait, il me pardonnerait et il ne se vengerait pas sur votre personne.

—C'est vrai. Mais Flambar n'est pas au fort, et à tout instant on peut me prendre ce qui me reste de vie. Délivrez-moi, Eugénie... belle et bonne Eugénie!

—Alors, tout ce que vous m'avez dit, c'est bien vrai?

—Pouvez-vous garder le moindre doute?

Elle eut la pensée de s'informer de Fois-

san; mais par crainte d'éveiller des soupçons sur le plan de conduite qu'elle venait d'adopter, elle n'osa pas. Elle se disait :

—Si le vicomte joue un rôle, il vaut mieux pour moi de paraître me laisser prendre à sa comédie jusqu'à ce que j'aie pu démêler le vrai du faux. Je me défie de ce vicomte; mais d'un autre côté en gagnant sa confiance je pourrai peut-être découvrir des secrets importants. C'est par là que je pourrai savoir si réellement l'Intendant m'a trompée, et s'il en est ainsi j'aurai toujours le temps de songer à ma vengeance.

Et elle se mit à considérer encore attentivement le jeune gentilhomme comme pour essayer de saisir le fond de ses pensées. Mais de Loys, épuisé par l'effort qu'il venait de faire, s'était laissé retomber sur sa couche, et ses traits tirés et amaigris ne laissaient voir qu'un grand désespoir.

Mlle Deladier examina les bracelets d'acier qui retenaient les chaînes aux deux poignets du jeune homme.

—Comment puis-je faire tomber ces chaînes? demanda-t-elle.

—Voyez, il faut une clef.

—Qui a cette clef?

—Un des gardiens. Mes deux gardiens habitent la case en face de celle-ci. D'après quelques paroles qui leur ont échappé, j'ai pu saisir que la clef de ces bracelets ainsi que la clef du cadenas de ma porte sont accrochées à un clou au mur de leur logis.

—Mais il s'agirait d'aller chercher cette clef?...

—Rien de plus simple : à onze heures l'un des gardiens viendra refaire mon feu, l'autre dormira dans la hutte. Comprenez-vous?

—Oui, sourit la jeune fille. C'est bien, ajouta-t-elle résolument, je vous délivrerai.

—Oh! merci, Eugénie! s'écria le vicomte avec joie,

Il voulut prendre une de ses mains, mais elle ne voulut pas se laisser aller encore à aucune familiarité ou à un geste sentimental quelconque. Elle voulait conserver froide sa pensée en demeurant sur la réserve.

—Seulement, Monsieur le Vicomte, ajouta-t-elle, vous ne me dites pas ce que nous ferons après que je vous aurai rendu à la liberté. Nous ne pourons certainement pas demeurer dans le fort sans danger.

—Nous fuirons, Eugénie. Nous soudoier-

rons quelqu'un... nous prendrons une cariole et filerons vers Montréal.

—Mais vous êtes si malade...

—Non! Non! je suis fort pour vous suivre. Au reste, vous prendrez soin de moi et je vous aimerai tant...

La jeune fille esquissa un nouveau sourire vague et répliqua :

—C'est bien, à tantôt. Ne risquons plus de nous faire prendre ici en flagrant complot!

Et elle s'en alla. Tout en regagnant sa case pour attendre que l'heure d'agir fût venue, elle pensait :

—C'est bon, je suis décidée à tout risquer. J'ai d'ailleurs perdu la trace de Foissan, et pour retrouver cette trace il est peut-être nécessaire que je tombe dans le rôle du vicomte. Tant mieux si de Loys est sincère! Mais s'il me trompe, je trouverai bien le moyen de me venger en lui plantant un poignard dans le cœur!

VI

COMPLICATIONS.

Comme onze heures sonnaient Mlle Deladier se trouvait au guet près de la prison du vicomte et tout à fait invisible dans l'ombre de deux huttes qui se touchaient presque. De ce point elle pouvait voir la case des gardiens. L'un d'eux sortit de sa hutte, traversa le chemin et pénétra dans la geôle. Sans perdre de temps, la jeune fille courut à la case des gardiens et entra hardiment. Le feu du foyer éclairait suffisamment la pièce pour lui permettre de chercher ce qu'elle voulait. Elle aperçut deux lits de sangle, et sur l'un dormait à poings fermés le deuxième gardien. Mlle Deladier chercha immédiatement ce clou au mur dont lui avait parlé le vicomte, clou auquel devait se trouver la clef ouvrant les bracelets des chaînes. Elle ne tarda pas à découvrir ce clou, en effet, et il se trouvait près de la porte. Une petite clef y pendait. Elle la prit et quitta aussitôt le lieu pour aller reprendre son poste d'observation. Quelques minutes après le gardien quittait la geôle et rentrait chez lui. La jeune fille s'élança vers la prison du vicomte, ouvrit le cadenas et entra.

—Eugénie! Eugénie!... s'écria de Loys, la figure illuminée par la plus grande joie Oh! je n'avais pas espéré...

—J'ai promis, monsieur, voilà tout; et ceci vous confirme que je tiens mieux mes promesses que vous les vôtres!

—Mais avez-vous pu trouver la clef de ces fers?

—Voici. Je ne sais pas si c'est la clef qu'il faut, mais c'est l'unique que j'ai pu découvrir.

—Je crois que c'est bien la clef, dit de Loys; je me rappelle l'avoir vue lorsqu'on ferma ces bracelets aux poignets.

—Nous allons le savoir.

Et vivement Mlle Deladier introduisit la petite clef dans la serrure du bracelet qui emprisonnait le poignet droit du vicomte. La serrure fonctionna à merveille et le bracelet lâcha prise.

—A l'autre! cria le vicomte comme s'il eût exulté de joie.

La jeune fille libéra l'autre poignet, puis elle ouvrit les fers des pieds.

Alors, et avant qu'elle eût le temps de proférer un cri, le vicomte se levait d'un bond et enserrait la jeune fille dans ses bras en disant :

—Ah! ma chère Eugénie, ma chère amante, comme je t'aime!

Puis il la renversait sur la couche, et avec une dextérité remarquable il fermait aux poignets de sa libératrice les deux bracelets de fer.

Sous le coup de l'hébétude Mlle Deladier ne pouvait prononcer un mot, elle regardait le vicomte d'yeux énormément agrandis et semblait se demander si elle était la victime d'un piège ou l'objet d'une grossière plaisanterie.

Car le vicomte riait à se tordre. Mais elle ne tarda pas à comprendre toute la vérité en entendant ces paroles :

—Ah! ah! ma chère, vous ne soupçonnez pas que je savais jouer avec les espionnes! Et Foissan? Vous ne l'avez donc pas retrouvé? Allons! ne pleurez pas, nous ne vous retiendrons pas longtemps dans ces maudits fers; nous ne voulons que nous assurer de votre personne, afin que vous puissiez nous être utile devant le tribunal militaire qui va juger Foissan.

Oui, Mlle Deladier s'était mise à pleurer tout à coup. Elle pleurait silencieusement... mais elle pleurait de rage. Car chaque fois que son regard se posait sur le vicomte il s'en échappait un effluve si foudroyant que le jeune gentilhomme n'en pouvait supporter l'éclat. Si la jeune fille ne parla

pas, c'est qu'elle en était incapable. Chaque fois qu'elle ouvrait la bouche pour proférer une parole, un hoquet obstruait sa gorge et et ses lèvres ne parvenaient à émettre que des sons indistincts.

La porte de la case s'ouvrit et parut Jean Vancourt.

—Bien ! dit-il avec satisfaction en apercevant la prisonnière. Je vous félicite, vicomte, ajouta-t-il, vous avez joué votre rôle à la perfection.

—Pardon, capitaine ! répliqua ironiquement de Loys, je vous assure que Mlle Deladier a beaucoup mieux réussi son rôle que je n'ai joué le mien, et c'est grâce à elle-même si le tour finit si bien.

L'attention de nos trois personnages fut à cet instant attirée par un grand brouhaha qui venait du dehors.

—Qu'est-ce cela ? s'écria le capitaine en courant à la porte.

Le vicomte l'avait suivi. De l'autre côté de la palissade on entendait des éclats de de voix, des hennissements de chevaux, des piaffements et des bruits d'armes entrechoquées.

—Je parie, dit le vicomte, que ce sont nos amis les grenadiers !

Mais à la minute même des sentinelles se jetaient ce nom à voix retentissante :

—C'est Monsieur de la Bourlamaque... ordre du général Lévis !

—La Bourlamaque ! murmura de Loys avec surprise.

—Que diable peut-il bien se passer ! s'écria Vancourt.

Accompagné du vicomte il s'élança vers la porte de la palissade. Une troupe de cavaliers tout couverts de frimas pénétrait dans le fort à la minute même où les deux amis approchaient de la porte. Les cavaliers mirent pied à terre et l'un d'eux vint à Jean Vancourt. Celui-ci put reconnaître, à la lueur de torches qu'on allumait, M. de la Bourlamaque.

—Capitaine, dit cet officier supérieur, l'heure est un peu avancée pour vous rendre visite, mais j'exécute les ordres de Monsieur de Lévis. Capitaine, ajouta-t-il gravement, j'ai le regret de vous mettre sous arrêts.

Vancourt bondit en arrière.

—Vous me mettez aux arrêts... moi ?

—Oui, monsieur. Votre épée, s'il-vous-plaît !

—Ah ! ça, monsieur, s'écria le vicomte de

Loys en venant tout près de l'officier, vous n'êtes pas sérieux ?

—Tiens ! fit la Bourlamaque avec surprise, monsieur le vicomte est au fort ! Enchanté de vous retrouver en si bonne santé.

—Merci, mon ami. Mais dites-moi bien vite : n'est-ce pas une plaisanterie...

—Pas du tout, je vous assure, mon cher vicomte.

Voyons, capitaine, reprit-il en s'adressant à Vancourt, soyons sage. Votre épée ! D'ailleurs, vous serez libre dans le fort en attendant la réunion du conseil de guerre.

—Monsieur, répliqua Vancourt qui, l'épée à la main, tremblait de surprise et de courroux, je suis ici le commandant, et étant le maître absolu dans cette place je ne saurais rendre mon épée à qui que ce soit.

—Capitaine, j'ai le chagrin de vous répéter que j'exécute les ordres de mes supérieurs. Monsieur de Lévis m'a nommé temporairement le commandant de ce fort en votre place. Je vous prie donc d'obéir comme j'obéis moi-même, et vous n'en serez que mieux. Je ne voudrais pas qu'on usât de violence avec votre personne que j'estime, et c'est pourquoi je vous demande de vous rendre de bonne volonté.

Le bruit fait par l'arrivée de la Bourlamaque et ses gens avait mis le fort sur pied, et nos principaux personnages se trouvaient déjà entourés par une foule de soldats à demi vêtus et grelottants de froid.

—Voulez-vous m'expliquer, demanda Vancourt, la raison qui fait ainsi agir Monsieur de Lévis ?

M. de la Bourlamaque promena son regard sur la foule et déclara d'une voix haute :

—Ecoutez bien, capitaine, et vous, soldats de cette garnison : le capitaine Vancourt, commandant de cette place, a été accusé d'avoir commercé avec l'ennemi, et pour cette raison le gouverneur de la colonie et le général-en-chef ont ordonné son arrestation en attendant de comparaître devant la cour martiale.

Une sourde rumeur de stupéfaction courut parmi les soldats de la garnison. A ce moment accouraient la femme de Jean Vancourt et Marguerite de Loisel.

—Oh ! mon ami, mon ami... s'écria Héloïse, en se pendant au cou de son mari, que veut dire tout ceci ?

—Pas plus que vous, Héloïse, je n'y

comprends rien, répondit le capitaine d'une voix terriblement grondante.

— Mais on veut vous arrêter ! On exige de rendre votre épée ? ...

— Nul ne l'aura, soyez-en sûre, tant qu'un souffle de vie animera mon bras !

Et il écarta doucement sa femme pour faire face à M. de la Bourlamaque et ses cavaliers.

Pendant ce temps Marguerite de Loisel avait rejoint le vicomte de Loys.

— Comment ! monsieur, s'était-elle écriée vous voulez donc vous tuer ? Vous, dehors par cette nuit de froidure et à demi vêtu seulement ! Mais rentrez ! ... rentrez au plus vite, pour l'amour du Ciel !

— Laissez donc, Marguerite, je n'ai pas froid. Au surplus, notre ami Jean Vaucourt est menacé et je dois le défendre.

Il avisa à deux pas de lui un jeune officier de la garnison qu'il connaissait bien.

— Votre épée, monsieur, s'il-vous-plait ? demanda-t-il.

L'officier, sans penser plus long, prêta de suite son épée au jeune gentilhomme qui alla se placer à côté du capitaine Vaucourt.

— Monsieur, dit-il en même temps à la Bourlamaque, je comprends que vous avez un devoir à accomplir, mais j'ai aussi le mien : c'est donc une lame ou un homme de plus que vous aurez à briser !

La Bourlamaque secoua la tête avec amertume et s'approcha d'Héloïse qui pleurait et qui, presque anéantie de douleur, était soutenue par Marguerite.

— Madame, dit l'officier, voulez-vous m'aider à remplir le pénible devoir qui m'incombe. Croyez qu'il s'agit de l'honneur de votre mari. Je ne doute pas qu'il soit innocent, et j'aurai plaisir à entendre cette innocence proclamée ; mais je tiens un ordre de mes supérieurs. Comme votre mari j'ai également mon honneur de soldat à sauvegarder, et je devrai obéir à l'ordre qui m'a été donné quoi qu'il m'en coûte. Voyons, madame, aidez-moi ! Qu'on ne me force pas à donner à mes soldats un ordre qui me répugne !

La jeune femme sourit à travers ses larmes et elle s'approcha de son mari.

— Mon cher Jean, rendez-vous ! Il ne peut y avoir là qu'une méprise qui bientôt sera reconnue. Je connais Monsieur de la Bourlamaque et vous le connaissez aussi bien que moi, c'est un gentilhomme qui ne saurait manquer à son devoir. Ne lui im-

posez donc pas une tâche plus pénible que celle qu'il a mission de remplir en ce moment.

Jean Vaucourt sourit à son tour, et présenta son épée à l'officier supérieur en disant :

— Je vous la remets, Monsieur, parce que je sais avoir affaire à un gentilhomme. Mais si vous étiez l'un de ces coquins qui, je n'en doute pas, sont les auteurs de cette affreuse comédie, je vous la passerais dans le ventre, quitte à tomber ensuite sous les coups de vos soldats !

Et sans plus, fier et tout bouillant, il prit le bras de sa femme et regagna son habitation.

— Et vous, monsieur le vicomte, que faites-vous ? interrogea Marguerite.

De Loys se mit à rire.

— Au fait, je rends aussi mon épée... mais je la rends à celui à qui elle appartient.

Aimablement il remit l'arme à l'officier qui la lui avait prêtée, et au bras de Marguerite de Loisel il s'en alla.

L'incident était clos, les soldats de la garnison se hâtèrent de courir sous leurs huttes et près de leur feu, et le calme se trouva bientôt rétabli. La Bourlamaque, avant de se retirer pour la nuit, donna des ordres brefs à ses cavaliers et leur confia son cheval. Les chevaux furent immédiatement conduits aux étables et regurent, chacun, litière et portion, puis les hommes qui les montaient purent trouver un abri dans les cuisines.

Bourlamaque, ayant vu au confort de ses hommes et de leurs bêtes, se dirigea vers l'habitation de l'aumônier qu'il connaissait pour lui demander l'hospitalité pour le reste de la nuit. Il était suivi par ses trois officiers. Les quatre personnages suivaient précisément ce chemin sur lequel se trouvait la case en laquelle Mlle Deladier avait trouvé le vicomte de Loys prisonnier. Au moment où ils passaient devant la case leur attention fut attirée par des gémissements. Ils s'arrêtèrent surpris, et virent la porte de la geôle légèrement entrebâillée. Curieux et intrigués à la fois les quatre officiers pénétrèrent dans la hutte où, à leur plus grande surprise, ils reconnurent Mlle Deladier assise sur son grabat et chaînes aux mains.

— Oh ! oh ! s'écria la Bourlamaque, que faites-vous ici, ma belle ?

—Hé! s'écria à son tour la jeune fille avec indignation, vous le voyez bien! Apprenez que c'est Jean Vaucourt et le vicomte de Loys qui me traitent de cette façon!

—Vaucourt et de Loys? fit la Bourlamaque avec plus de stupeur encore.

—Eux-mêmes, les scélérats! Oh! je saurais bien avoir ma revanche! Mais en attendant, monsieur de la Bourlamaque, vous qui êtes un vrai gentilhomme, daignez, je vous prie, faire tomber mes fers!

Et déjà, ayant séché ses larmes, elle essayait un sourire séducteur.

—Hélas! mademoiselle, je ne peux pas me rendre à votre prière. Je dois respecter tout ce qui a été fait par le capitaine Vaucourt. Je commande la place seulement jusqu'au moment où Monsieur de Lévis viendra me relever de ce poste.

La jeune fille s'écrasa sur sa couche en sanglotant...

A la minute même où de la Bourlamaque et ses trois compagnons entraient dans la hutte de Mlle Deladier, un homme montait sur un parapet, enjambait la palissade et sautait de l'autre côté. Cet homme, c'était le milicien Aubray, l'ordonnance de Jean Vaucourt qui lui avait dit :

—Courrez chez la mère Rodieux et demandez à votre belle-soeur de partir sur-le-champ pour les Trois-Rivières et Montréal, et de se mettre à la recherche de Flambard pour le prévenir de ce qui se passe. Allez, le temps presse!

Aubray avait donc obéi à l'ordre reçu, et nous savons comment La Pluchette avait rencontré les trois grenadiers au Fort Richelieu.

VII

OU CHACUN REPREND SON ROLE.

Le lendemain de ce jour, sur la fin de l'après-midi, la porte du fort était tout à coup enfoncée et trois hommes, trois géants, pénétraient dans l'enceinte. Deux de ces géants criaient à tue-tête :

—Taille en pièces!

—Pourfends et tue!

Sur la Place d'Armes M. de la Bourlamaque passait en revue une troupe d'infanterie.

L'arrivée tempétueuse des trois grenadiers sema l'effroi parmi la garnison qui accourut se ranger en ordre de bataille sur la Place d'Armes. Or, Flambard était là, devant M. de la Bourlamaque, il était là avec ses deux gardes-du-corps, et tous trois avaient la rapière nue à la main.

—Monsieur de la Bourlamaque, disait Flambard, excusez-nous... mais on arrive et on entre comme on peut. Car, voyez-vous, je suis pressé. J'apprends des choses si extraordinaires qui appellent mon attention que je sens des ailes me pousser. Or, Monsieur, vous êtes un gentilhomme que je respecte, mais d'un autre côté le capitaine Vaucourt est un ami que j'aime et, de plus, il est un des meilleurs sujets du roi Louis XV; et ceci étant, et s'il est vrai que vous avez pris au capitaine son épée, j'ai l'honneur de vous prier de la lui rendre et séance tenante!

La voix nasillarde de Flambard éclatait dans l'air bleu et sec comme des coups de pistolets. Il l'avait dit lui-même, il était pressé, et il n'avait point le temps de choisir les formules de la politesse. Car déjà il avait décidé de faire rendre à Vaucourt son épée, puis de reprendre à toute chevauchée la route de Montréal afin d'aller s'enquérir sur ce qui s'y passait d'étrange.

—Monsieur, répliqua froidement la Bourlamaque, je sais qui vous êtes et je ne voudrais m'offusquer de vos paroles, et je m'imagine bien, au surplus, que vous ignorez une chose.

—Et laquelle?

—Que j'agis ici sur les ordres de Son Excellence le Gouverneur et de M. de Lévis, général-en-chef.

A cet instant Vaucourt paraissait suivi du vicomte de Loys, d'Héloïse de Maubertin et de Marguerite de Loisel.

—Comme soldat, Monsieur, et comme gentilhomme, poursuivait l'officier, j'exécute à la lettre les ordres qu'on me donne. Donc, je parle au nom de M. de Vaudreuil et de M. de Lévis.

—Et moi, riposta le spadassin, je parle au nom du roi de France, Louis quinzisième du nom! Là! Et je dis : soldats de cette garnison, vous n'avez qu'un chef ici, qu'un commandant, le capitaine Vaucourt!

—Prenez garde, Monsieur! cria la Bourlamaque indigné.

—Et j'ajoute, continua Flambard sans sourciller, car je suis pressé, que M. de la

Bourlamaque va rendre sur-le-champ au capitaine Vaucourt son épée!

—Jamais! cria la Bourlamaque.

—J'ai parlé! répliqua Flambard, menaçant.

—Soldats! commanda l'officier.

—Arrêtez, Monsieur, par les deux cornes de Lucifer! Ces soldats n'obéissent qu'à leur commandant ou à moi!

Mais les soldats et officiers qui avaient accompagné au fort M. de la Bourlamaque vinrent se ranger près de lui l'épée à la main.

—Grenadiers! commanda alors le spadassin à ses deux gardes-du-corps.

—Nous sommes là! répondit Regaudin.

—Gare, ventre-de-cochon! vociféra Pertuis en brandissant sa rapière, car nous perforerons toutes les tripes récalcitrantes!

Flambard remit sa rapière au fourreau et marcha à La Bourlamaque.

—Votre épée, Monsieur, au nom du Roi! ordonna-t-il.

La Bourlamaque jeta un coup d'œil autour de lui et comprit que toute la garnison, en effet, n'obéirait qu'à cet homme ou au capitaine Vaucourt.

—C'est bien, répondit-il avec dédain, mais M. le gouverneur et M. de Lévis jugeront!

—Pardon, Monsieur! rétorqua le spadassin. Il n'est qu'un homme qui puisse juger, et c'est le roi!

Et, prenant l'épée que lui tendait l'officier, notre héros alla la présenter à Vaucourt, disant :

—Capitaine, voici : vous êtes le maître comme avant!

Tous les soldats de la garnison acclamèrent Vaucourt et son ami par des cris délirants.

Mais déjà Jean Vaucourt s'approchait de M. de la Bourlamaque qui, pâle, demeurait bras croisés et immobile, et disait :

—Reprenez votre épée, Monsieur, tandis que je reprends mon commandement en attendant que l'énigme ait été tirée au clair.

Des sentinelles, tout à coup, placées sur les parapets se mirent à crier et à gesticuler.

—Une troupe... disaient-elles, une troupe venant du côté des Trois-Rivières!

Flambard et Vaucourt montèrent à la hâte sur l'un des parapets, pendant que les autres étaient envahis par la foule des soldats curieux. En effet, en bas des hauteurs

et par-dessus la cime des sapins, on pouvait apercevoir, traversant un valon, à un mille de là environ, une troupe de cavaliers. Mais derrière la troupe venaient quatre ou cinq traîneaux qui à leur tour étaient suivis par une autre troupe de cavaliers. On ne pouvait, à cette distance, reconnaître ces gens, mais on s'imaginait bien que ce n'étaient pas des ennemis. Tout à coup trois coups de clairon retentirent dans l'espace et ces coups de clairon étaient jetés par l'un des cavaliers de la troupe inconnue. Mais ce nom de suite circula :

—Le Gouverneur!

En effet, c'étaient bien les trois coups de clairon qui annonçaient l'arrivée du gouverneur chaque fois que celui-ci approchait d'une ville ou d'un fort. Aussitôt, Jean Vaucourt donna les ordres nécessaires, et en peu de temps toute la garnison était sous les armes et rangée en ordre de parade sur le chemin de ronde, de la porte de la palissade à la Place d'Armes. Puis, sur un nouveau commandement du capitaine, douze coups de canon furent tirés pour saluer le représentant du roi.

Une demi-heure après, le gouverneur, accompagné de M. de Lévis, de Bougainville et de plusieurs officiers supérieurs, entra dans le fort avec sa suite que transportaient cinq traîneaux. Mais grande fut la surprise de nos amis Vaucourt et Flambard en voyant sauter hors du dernier traîneau Bigot et Mme Péan. Oui, Bigot apparaissait avec un sourire hautain à ses lèvres, sourire qui s'amplifia lorsque les regards de l'Intendant-royal se posèrent sur le spadassin. Mais s'il y avait là Bigot, on n'y voyait ni Varin, ni Cadet, ni Péan, ni Deschenaux. Puis, à son tour, l'escorte qui comptait cent cinquante cavaliers pénétra dans l'enceinte fortifiée.

M. de Vaudreuil, après avoir quitté son traîneau, demanda à Vaucourt qui s'approchait pour le saluer :

—Est-ce vous qui êtes le commandant, Monsieur? Je croyais que c'était M. de la Bourlamaque!

Disons que ce dernier était là à quelques pas seulement et que M. de Vaudreuil l'avait aperçu; aussi le gouverneur s'était-il étonné de voir s'avancer le capitaine au lieu de M. de la Bourlamaque.

Jean Vaucourt demeura un moment interloqué.

Mais de suite Flambard, avec son audace accoutumée, intervint :

— Excellence, il n'est en ce fort d'autre commandant que le capitaine Vaucourt, votre dévoué serviteur !

— Oh ! oh ! fit Vaudreuil avec un accent courroucé.

— Que signifie ? s'écria M. de Lévis sur un ton sévère. Est-ce que le capitaine Vaucourt n'a pas été relevé de ses fonctions ?

— C'est possible, répliqua aigrement Flambard. Mais s'il a été relevé, c'était bien à tort et par des gens encore qui n'avaient pas l'autorité de le faire.

— Prenez garde, grenadier Flambard ! s'écria M. de Vaudreuil sur un ton plein de menace ; prenez garde ! car cette autorité fut la mienne et celle de Monsieur de Lévis !

— Excellence, j'en suis fâché, rétorqua Flambard avec une certaine hauteur, mais je dois vous déclarer de suite et sans ambages que le capitaine Vaucourt a préféré se soumettre avant tout à l'autorité du roi !

— Du roi ! fit de Vaudreuil avec la plus grande stupeur.

— Hé ! Monsieur, s'écria Lévis, que vient faire ici le nom du roi ? Monsieur Flambard, ajouta-t-il, sur un ton concentré, à la fin notre patience se lasse. Sachez bien que nous représentons le roi !

— Après moi, seulement, Monsieur le général, repartit le spadassin sur un ton terrible. Le premier, j'ai cette autorité du roi, et au nom du roi j'ai réinstallé le capitaine Vaucourt dans son commandement ! Et au nom du roi — et je vous dis que ma patience à moi aussi se lasse — oui, au nom du roi et si l'on continue à donner libre champ aux traîtres et à jeter dans les fers les fidèles sujets de Sa Majesté... oui, par les deux cornes du diable ! au nom de cette Majesté je vous fais tous mettre en charge à coups de canons ! Grenadiers !... clama-t-il aussitôt de sa voix éclatante.

Et mettant la rapière à la main :

— Oui, par les deux cornes de Satan ! vous allez voir ce que commande ou qui ne commande pas ! Grenadiers !...

— Taille en pièces !

— Pourfends et tue !

L'arme au poing, rugissants, Pertuis et Regaudin fendirent la foule et vinrent prendre place aux côtés de Flambard. Et l'étonnement médusait la foule, et tous les yeux s'attachaient avec une admiration

inoûie sur le spadassin.

— Et pour vous prouver, Messieurs, continuait Flambard de sa voix qui, maintenant, éclatait comme des coups de foudre, que nous sommes tous loyaux sujets du roi...

— Eh bien ! Jean Vaucourt, capitaine canadien et fidèle et dévoué sujet de Sa Majesté le roi de France, commandez en tête les trois grenadiers, et à Québec et à nous seuls allons chasser les Anglais, et malédiction sur les lâches et les traîtres ! Grenadiers, alerte ! Pour le Roi ! Pour la France ! Pour la Nouvelle-France !

— Marche ! commanda Vaucourt en tirant l'épée et se plaçant à la tête des trois grenadiers disposés à la file.

Le spadassin se tourna vers les soldats ébahis.

— Et quels sont d'entre vous, soldats du roi de France, les braves qui suivent les trois grenadiers et leur capitaine canadien ?

Alors, chose curieuse, tous les soldats de la garnison sans un mot, sans un murmure, mirent le fusil sur l'épaule et sur six hommes de front marchèrent à la suite des grenadiers qui, précédés par le capitaine Vaucourt, se dirigeaient vers la porte de la palissade demeurée ouverte.

Une voix d'homme s'éleva à cette minute :

— Et moi aussi j'en suis... Vive le Roi !

À la stupeur générale on vit le vicomte de Loys, une épée à la main, venir prendre place immédiatement derrière Regaudin.

Mais de suite une voix de femme éplorée suivait la voix de l'homme :

— Jean Vaucourt !... Jean Vaucourt !...

C'était Héloïse qui, éperdue, accourait.

— Oh ! oui, arrêtez-le, Madame, murmurait M. de Vaudreuil, dites-lui que nous irons tous à Québec, mais plus tard !

Et la jeune femme alla porter à son mari les paroles du gouverneur.

Du regard le capitaine consulta le spadassin.

Lui esquissa un sourire ambigu et à toute la troupe commanda :

— Halte, soldats du roi ! Présentez les armes à votre gouverneur et à votre général !

Et toute la troupe obéit...

Le gouverneur, M. de Lévis et tous les officiers demeuraient interdits par l'audace de Flambard et le prestige qu'il exerçait sur les soldats.

VIII

L'EXECUTION

Le soir le tribunal militaire siégeait, car le gouverneur voulait regagner Montréal dès le lendemain après l'exécution, si exécution il y avait.

Foissan fut amené devant ses juges. Pour la circonstance on l'avait revêtu d'un habit de velours noir, et l'italien parut si déprimé que dans l'esprit de ses juges sa culpabilité ne laissait pas de doute. Ses trois compagnons, dont le jeune de la Trémaille qu'on n'a pas oublié, donnèrent une déposition de peu de valeur, puis furent libérés à la demande de l'intendant-royal. Mlle Deladier ne put rendre témoignage, attendu qu'on l'avait trouvée évanouie dans ses fers. Mais les dépositions de Jean Vaucourt, des trois grenadiers, d'Héloïse de Maubertin, de Marguerite de Loisel et du vicomte de Loys amenèrent la condamnation de Foissan, sans qu'il fût nécessaire de recourir aux témoignages de Bigot et de Mme Péan. Disons que Vaucourt avait été, dès la veille de ce jour, reconnu innocent. Il avait été accusé par lettre anonyme d'avoir commercé avec l'ennemi, et il était dit dans cette lettre que l'accusateur et des témoins dignes de foi se présenteraient devant le tribunal. Mais on comprit que ce n'était que l'oeuvre de lâches. Le tribunal termina la séance en condamnant l'italien à être exécuté publiquement à l'aube du jour suivant. Encore une fois, Bigot et sa bande avaient échappé, et Foissan payait pour tous.

Le jour suivant, à l'aube, toute la garnison enveloppait la Place d'Armes. A une extrémité on voyait douze soldats masqués et armés de fusils que commandait Vaucourt. Sur une estrade élevée à la hâte se tenaient le gouverneur, Lévis, Bougainville, La Bourlamaque et les autres officiers, ainsi que Mme Péan, qu'on voyait très pâle et tremblante. Son esprit avait l'air très préoccupé à voir ses regards inquiets se promener de tous côtés, comme si elle eût cherché quelqu'un. En effet, elle se pencha vers la Bourlamaque qui se trouvait près d'elle et demanda dans un souffle agité :

—Où donc est Monsieur l'Intendant ? je ne le vois pas !

C'est vrai, Bigot n'était pas là !

—Il lui a peut-être répugné d'assister à

ce spectacle, répondit la Bourlamaque avec indifférence.

A cette minute, M. de Vandreuil faisait un geste. L'heure avait sonné...

Disons que le ciel était gris et bas, de sorte qu'il ne faisait qu'un demi-jour. Mais le froid était tombé, et toute la nature reposait dans un calme lugubre.

Au geste du gouverneur, Aubray, l'ordonnance de Vaucourt, se dirigea vers le centre du fort et frappa à la porte d'une case. Cinq personnages se trouvaient là, debout et comme dans l'attente : c'étaient les trois grenadiers, l'aumônier du fort et le condamné. On voyait celui-ci mains liées derrière le dos et la tête tout encapuchonnée d'un châle de couleur sombre, de sorte qu'on ne voyait que sa veste, sa culotte de velour noir, ses bas blancs et ses souliers noirs.

Flambard commanda la marche.

L'aumônier tira la victime par un coin du châle, disant :

—Venez, mon ami, l'heure de paraître devant Dieu est venue !

Et, chancelant, le condamné suivit.

Pertuluis et Regaudin fermaient le cortège.

Celui-ci parut sur la place d'Armes au milieu d'un silence solennel. Tous les regards se rivèrent avec curiosité sur le condamné. On voyait l'homme trembler et grelotter de tous ses membres, à tel point qu'on s'attendait de le voir s'affaisser sur le sol. Pertuluis et Regaudin l'adossèrent à la palissade, face au peloton d'exécution, puis les deux grenadiers tirèrent leurs rapières et s'écartèrent.

Le prêtre alla se placer devant la victime, éleva un crucifix vers le ciel et prononça avec un accent funèbre :

—Seigneur, recevez votre pauvre créature et ayez pitié ! Qu'il repose en paix...

Il traça dans l'espace un grand signe de croix, et, récitant tout bas la prière des trépassés, s'éloigna de quelques pas.

Le condamné était maintenant une cible nette. Il ne cessait de grelotter. Le silence semblait s'être alourdi, on ne percevait pas même le bruit des respirations, et l'on eût dit qu'en ce moment tragique chacun des personnages présents retenait son haleine. Tous les visages étaient excessivement pâles. Seuls, les trois grenadiers demeuraient impassibles et conservaient leur physionomie ordinaire. Seulement, au coin

des lèvres de Flambard on aurait pu surprendre l'ombre d'un sourire...

—Apprêtez! commanda Vaucourt à ses soldats.

Douze fusils furent épaulés...

Mais à l'instant même la voix d'une femme criait :

—Arrêtez! Arrêtez!...

La surprise secoua rudement tous les spectateurs, quand on vit Mme Péan sauter à bas de l'estrade et aller, en courant, se placer entre le peloton et le condamné.

—Ne tirez pas! reprit-elle avec un accent éperdu.

Puis elle courut au condamné.

—Arrière, Madame! lui cria Flambard d'une voix terrible.

—Jamais! rugit Mme Péan en se penchant au cou du condamné. Qu'on me tue avec lui! Feu! Feu! Jean Vaucourt... achevez votre œuvre infâme!

Le gouverneur fit un geste énergique et commanda :

—Soldats, abaissez les fusils!... Madame, ajouta-t-il, cet homme a été condamné, et lorsqu'il était temps de prendre sa défense, vous ne l'avez pas fait. Il est trop tard à présent, retirez-vous!

—Cet homme, Excellence, répliqua la jeune femme, n'a pas été condamné...

—Arrière! rugit de nouveau Flambard en s'élançant vers Mme Péan pour l'écarter. Mais il était trop tard : la jeune femme venait de tirer de son corsage une dague à l'aide de laquelle elle coupait le châle.

Un cri de stupeur s'échappa de toutes les poitrines : on voyait émerger hors des débris du châle la figure blafarde de l'Intendant-Royal.

—Ventre-de-diable! jura Pertuluis, la ribaude a fait rater le coup!

—Biche-de-bois! murmura Regaudin, admiratif, ce que c'est que l'amour... comme ça vous donne un flair...

Une sourde rumeur courait dans la foule.

La voix de Flambard éclata soudain :

—Par les deux cornes de Lucifer!...

D'un bond prodigieux il sautait sur un parapet, se penchait sur la palissade et commandait sur un ton formidable :

—Feu! Feu!...

A l'instant même, derrière la palissade plusieurs coups de feu éclataient avec fracas, puis un silence sinistre se faisait.

Alors le spadassin s'assit sur le faite de la palissade, les jambes pendantes et le visage tourné vers l'estrade, puis il se mit à rire.

—Ah! ça, grenadier Flambard, s'écria le gouverneur que l'étonnement bouleversait, voulez-vous bien nous expliquer?

—Excellence, répondit le spadassin, la comédie est jouée... Voyez!

Il indiquait des soldats qui venaient d'entrer dans le fort et qui portaient sur un brancard un cadavre ensanglanté... c'était celui de Foissan!

Alors, on crut comprendre ce qui s'était passé.

Quant à Bigot, il venait de s'évanouir, et écrasé au pied de la palissade il demeurait inerte; Mme Péan affaisée sur lui pleurait et sanglotait.

N'importe! justice était faite, du moins en partie.

—Oh! grondait Flambard à Jean Vaucourt quelques instants après, ils n'échapperont pas toujours, les gredins! Par les deux cornes de Satan! capitaine, je le jure, tous ces infâmes malandrins recevront leur châtiment, dussé-je crever à la peine!

CONCLUSION.

Et tel que l'avait juré Flambard, les traîtres reçurent leur châtiment, comme il est relaté dans les mémoires du capitaine Vaucourt. Mais ce ne fut que deux années après.

M. de Lévis, tel qu'il en avait préparé les plans, avait, au printemps de 1760 mené ses troupes sous les murs de Québec. Le 28 avril il y gagnait contre les Anglais la deuxième bataille des Plaines d'Abraham, dite "Bataille de Sainte-Foye". Les Anglais se renfermaient dans les murs et les Français, aidés des milices canadiennes, commençaient le siège de la cité. On attendait plus que jamais les secours réclamés de la France, secours qui auraient permis au Chevalier de Lévis de reprendre la capitale et de chasser les Anglais hors de la Nouvelle-France. Mais un jour on voyait apparaître devant l'île d'Orléans des navires anglais au lieu des navires qu'on espérait de France. Et ces navires portaient des soldats en quantité, des armes, des munitions, des vivres, si bien que l'ennemi ainsi renforcé pouvait enfermer les troupes françaises dans un cercle de

fer et les anéantir. M. de Lévis leva le siège pour se retirer au Fort Jacques-Cartier et de là sur Montréal où il concentra toutes ses forces pour tenter un dernier effort contre un ennemi dix fois supérieur en nombre. Mais l'effort ne fut pas donné, il eût été inutile; et au mois de septembre, un an après Québec, Montréal capitulait à son tour. Puis c'était le départ pour la France des troupes françaises, de leurs officiers, des fonctionnaires, des commerçants, de leurs bourgeoisie et de la noblesse... c'étaient près de dix mille cœurs bien français à qui il répugnait de vivre sous un jour étranger.

A ce moment, notre ami Flambard était déjà parti pour la France afin d'aller près du roi le supplier d'envoyer des secours à sa colonie. Ce fut après la bataille de Sainte-Foye, et Flambard avait dû filer à travers bois, monts et vaux, gagner la Louisiane puis le Mexique pour s'embarquer sur un navire espagnol. Il fut tellement retardé dans sa marche qu'il ne toucha le sol de France qu'au mois d'octobre, alors que Montréal avait déjà capitulé.

Mais si Flambard était arrivé trop tard pour implorer des secours près du roi, il n'était pas trop tard pour demander la punition des traîtres et des prévaricateurs qui avaient sans trêve travaillé à la perte de la colonie.

Le roi parut content de se montrer redoutable justicier, et la plupart des adeptes de Bigot, et l'intendant lui-même, dès leur prise de terre en France, furent jetés à la Bastille en attendant que fut institué leur procès. Malheureusement, Louis XV, sur les perfides calomnies de Bigot, mit aussi M. de Vaudreuil dans les fers. Mais ajoutons de suite que, grâce à Dieu, il fut plus tard libéré et en partie exonéré, lorsqu'on connut toutes les intrigues louches et les turpitudes de l'intendant-royal.

Une cour spéciale de justice instituée par le roi en 1762 ne rendit ses arrêts contre les traîtres de la Nouvelle-France qu'en 1763. Le premier, Varin, fut forcé de rendre gorge puis chassé du royaume de France. Cadet dut aussi remettre au roi la plus grande partie de sa fortune mal acquise. Un jour, on vit l'ancien et munificent munitionnaire s'embarquer bien modestement à Marseille sur un navire à destination inconnue. Il était vêtu comme un pauvre homme, maigre, vieilli et cassé. Pénissault

et Corpron, après un long séjour à la Bastille, furent remis en liberté; mais ils en sortirent avec le mépris public et très pauvres, tellement ils avaient semé l'or pour leur défense. Le sombre et fourbe Deschenaux avait disparu dès la capitulation de Montréal, et l'on ne put jamais savoir au juste ce qu'il était devenu; c'est pourquoi il fut condamné par contumace. Néanmoins, si l'on veut en croire certaines histoires, on aurait pu retrouver dix ans après le même Deschenaux à Paris où il vivait avec une femme de la noblesse tombée dans les bas-fonds. Il fut trouvé, un matin d'hiver, étranglé, le cou pris entre un coffre d'argent et le couvercle, sa tête pendante à l'intérieur. On attribua ce châtiment à l'amante qui avait disparu. Hughes Péan se perdit aussi dans le monde, après avoir été obligé de se dépoiller pour sauver sa liberté et sa vie. Enfin, quant à Bigot, de même que Varin, il vit tous ses biens confisqués, ses droits civils retranchés, et il fut chassé de France à perpétuité. On dit qu'il se réfugia en Suisse, puis de là en Italie où Mme Péan alla le rejoindre. Pendant deux ans ils vécurent dans une médiocrité telle qu'ils avaient honte de se montrer dans les réunions publiques. Puis, un beau jour, Mme Péan empoisonna son amant et partit en compagnie d'un jeune seigneur Piémontais. Ceci, nous ne le donnons qu'avec réserves... Mais chose certaine, les victimes de cette horrible bande de larrons étaient bien et terriblement vengées.

Disons, pour conclure, que Jean Vaucourt, demeuré au Canada, son pays, s'établit sur un beau domaine près de Charlebourg où avec sa femme et ses enfants il vécut très heureux, ne gardant au cœur qu'un chagrin : la perte de la colonie par la France.

Le vicomte de Loys, retourné en France, avait épousé Marguerite de Loisel, et tous deux furent des privilégiés de la cour de Versailles.

Et Flambard?... Il mourut de vieillesse sur les bords aimés du Rhone. Il eut pour pleurer et prier sur sa tombe Jean Vaucourt, Héroïse de Maubertin et leur cinq enfants. Car, ayant appris la grave maladie du spadassin, nos amis s'étaient hâtés de traverser la mer pour aller recevoir le dernier soupir de cet audacieux bretteur

qui les avait aimés autant que peut aimer un père.

L'ancienne cabaretière, la mère Rodioux, mourut à Québec en 1765 léguant son fonds de commerce et les écus amassés à sa servante fidèle Rose Peluchet. Celle-ci épousa en 1767 ou 1768 un grenadier d'origine écossaise... Était-ce en souvenir des trois grenadiers qu'elle avait tant admirés? Mais le fait n'est point bizarre; on sait qu'un grand nombre d'Écossais, de Suisses et d'Allemands restés au pays après la guerre de Sept Ans et les guerres de l'Indépendance américaine, préférèrent épouser des canadiennes que des anglaises ou femmes d'autres nationalités, de sorte qu'ils contribuèrent à l'accroissement de notre race à laquelle ils s'assimilèrent pour la plupart si parfaitement, qu'aujourd'hui on ne pourrait dans nombre de nos paroisses canadiennes séparer leurs descendants du

reste de la race... ce n'est plus qu'un même corps et qu'une même âme.

Terminons enfin ce récit par une courte note sur les deux grenadiers Pertuluis et Regaudin. Quelques années après la cession du pays à l'Angleterre, Jean Vaucourt avait appris par une lettre du vicomte de Loys que les deux bravi s'étaient signalés sur les champs de bataille de l'Europe. Puis dans les Mémoires du capitaine Vaucourt on trouve que plus tard, bien plus tard, lorsque le Chevalier et son digne Ecuyer furent devenus, par vieillesse, incapables de manier la grenade et la rapière, tous deux réunirent leurs économies et s'établirent aubergistes. Pendant de longues années encore ils purent vider maints carafons sans cesser non plus de jurer de terribles "Ventre-de-diable" et d'aigres "Biche-de-bois"....

FIN.

CE SUPPLÉMENT EST DÉTACHABLE

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLÉMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No 19

MENSUEL

Un quart-d'heure d'entretien avec



Madame L. Boissonnault

UN QUART D'HEURE D'ENTRETIEN AVEC MADAME BOISSONNEAULT

—“N'ayez pas peur, je loge dans les nuages...” m'avait dit l'auteur de *L'huis du Passé* quand, par téléphone, je lui annonçai ma visite.

Et, avec mon imagination de bohème converti, mais chez qui le naturel revient toujours au galop, je me figurais une poétesse à la Montmartre, logeant dans une mansarde avec lucarne ne laissant pénétrer qu'un jour averse.

Mais c'est dans une vaste pièce artistique-ment meublée, avec larges fenêtres dominant le bosquet multicolore du Parc Lafontaine que je suis introduit.

Non, Madame Boissonnault n'habite pas les nuages; tout au plus elle domine la verdure fraîche du parc, elle voisine l'azur et les étoiles et c'est peut-être pourquoi elle en parseme si gracieusement ses vers.

Bien confortablement installés dans ce boudoir qui sert de cabinet de travail à la poétesse, nous causons confraternellement.

Mon hôtesse est “d'en bas de Québec”, c'est-à-dire qu'elle est expansive, sincère et, comme disent nos gens, qu'elle a la langue bien pendue.

Aussi, en moins d'un quart d'heure, je sais assez de sa vie pour en comprendre la grandeur, la générosité et l'humble dévouement.

Epouse, elle a vécu auprès d'un mari ardemment aimé des jours dont la nostalgie lui est d'autant plus cuisante qu'ils furent plus heureux et, hélas! trop courts. Mère et bientôt veuve, elle a reporté sur ses deux fils les trésors d'affection et de dévouement dont débordait son cœur. Ses ressources étant restreintes, elle n'hésita pas à travailler pour subvenir aux frais de leur instruction.

Toujours souriante dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, elle regarde le passé avec orgueil et a conscience d'avoir toujours accompli pleinement son devoir.

Les théories sociales de Madame Boisson-

nault sont bien loin d'être celles d'une féministe et d'un bas bleu. Pour elle, toute femme doit être surtout et avant tout épouse et mère et ce n'est que lorsque les circonstances et les années l'ont dégagée de ces deux devoirs qu'elle peut se permettre de s'extérioriser.

Personnellement, ce n'est que lorsque l'avenir de ses deux fils fut à peu près assuré qu'elle se crût le droit de se livrer au charme de son talent poétique.

C'est, lorsque n'étant plus jeune — avec une bonne grâce toute charmante elle avoue son âge — ne vivant plus que par le souvenir des beaux jours envolés, qu'elle a pieusement ouvert cet huis du passé, de ce passé si riche en souvenirs chéris, qu'elle a tisonné la vieille bûche de l'autrefois et sous sa plume délicieusement féminine,

*“Alors, parmi la flamme et les pourpres
[tisons,
“Tel un feu d'artifice, ultime floraison
“De boutons d'or ailés, toutes les étincelles
“Jaillirent comme un flot de bijoux qui
[ruisselle.”*

Chrétienne avant tout, ce sont des souvenirs religieux qui font l'objet de la première partie de son livre; patriote, elle chante ensuite son pays, ses beautés et ses gloires; mais la mère et l'épouse se réservent les deux derniers chapitres du volume et c'est, à mon sens, en cette partie, où l'auteur se montre plus essentiellement personnelle, qu'elle a les accents les plus sincères et les plus émus, que sa poésie est plus délicieusement fraîche.

L'huis est maintenant ouvert et la provision de souvenirs ne doit pas être de si tôt épuisée, Madame Boissonnault se doit d'y puiser encore et souvent. Suivant sa propre expression :

*“Ton prisme, souvenir, rend les vieux jours
[présents!*

Ernest RAL

Téléphone Main. 4062
Chambre 62
EDIFICE TRUST & LOAN

1865 Est.
rue STE-CATHERINE
Tél. Clairval 0714w

RAYMOND GODIN, B. A. LL. L.

AVOCAT

Droit commercial, civil et criminel.

Perceptions et règlements de tous genres.

30, rue St-Jacques,

--

Montréal

OCTOBRE

J'aurais voulu tantôt cueillir les feuilles rousses
Dont tu pares, beau mois, les érables pourprés :
Quand l'automne aux doigts d'or se roule dans les mousses
Et ceint d'onyx et de grenats ton front poudré.

Mais la pluie a soudain épandu sur la route
Et sur ma vitre claire un opalin rideau.
Adieu horizon rose et feuilles en déroute
Qui tombez de l'érable avec des gouttes d'eau.

Tombez, feuilles, tombez ! étendez-vous dans l'herbe,
Dans les chaumes roussis, sur le roc pailleté ;
Quand le printemps viendra, vous renaîtrez, superbes,
Vous qu'un soleil ardent caresse tout l'été !

Et vous, arbres divers, aux ramilles si fines,
Priez-vous dans l'azur, quand vous ne chantez plus ?...
L'hôte ailé s'est enfui mais son nid en ruines
Semble poursuivre encore un gazouillis confus.

Rien ne reste aujourd'hui de l'estivale fête.
Octobre roule au vent les grappes et les grains.
Seul un pommier embaume : en ses vieux bras d'athlète
Il garde, prévoyant, ses pommes de carmin,

Pour les pauvres, les gueux qui viennent d'aventure
S'adosser près de lui quand leurs membres sont las,
Vagabonds affamés qui trouvent leur pâture
Comme Poiseau perdu que garde Jéhovah.

Madame BOISSONNAULT

(Octobre 1927)

DESIRS

Petit enfant
Plus blanc que neige,
Que j'aime tant,
Hélas ! que n'ai-je,
Tel un devin,
L'art de comprendre
Le plan divin
Pour te l'apprendre,
Te protéger,
Et mère aimante
Loin du danger
Planter ta tente.

Petit trésor,
Dont tant j'admire
Les cheveux d'or,
L'aimant sourire,
Avec émoi,
Je te regarde,
Que près de moi
Le ciel te garde,
Enfant charmant,
C'est la prière,
A tout moment,
Que fait ta mère.

(Extrait de *L'Huis du Passé*)

Mme Boissonnault

MADAME,

Votre lavage blanchi comme à la maison. Service parfait à un prix minime.

Trois Services à la livre

Une partie repassé, tout repassé et lavage humide.

Notre devise:—Qualité et service

THE NEW METHOD WASHING Limited

6425 CHRISTOPHE COLOMB — Calumet 0544



UN PRÊTRE, L'ABBÉ HAMON (Curé de Vaumois, France),
possède le moyen radical de guérir: **DIABÈTE,**
ALBUMINE, CŒUR, REINS, FOIE, ESTO-
MAC, RHUMATISME, BRONCHES et toutes
les maladies chroniques réputées incurables.

AUCUN RÉGIME - - - - - RIEN QUE DES PLANTES

Brochure explicative et très intéressante, français ou anglais,
gratuit et franco sur demande. Adressez—**LABORATOIRES BOTANQUES ET MARINS**

430, rue St-Pierre - - - - - Montréal...



Gin Canadien

Melchers

Croix d'or

« Fabriqué à Berthierville, Qué., sous
la surveillance du Gouvernement
Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli
en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Limited
MONTREAL

EN MARGE DES ROMANS DE JEAN FÉRON

Par GERARD MALCHELOSSE

Jean Féron, notre prolifique romancier canadien dont la verve et la façon rappellent Alexandre Dumas père, méritera un jour une place importante dans la liste de nos écrivains, non seulement à cause de son oeuvre déjà considérable, mais par la valeur intrinsèque de sa portée historique. Ayant à son crédit, depuis quatre ans seulement qu'il écrit, une pièce de théâtre, deux romans policiers genre Arsène Lupin ou Sherlock Holmes, deux études de races et moeurs et onze d'histoire, il paraît s'être définitivement et heureusement attaché à ces derniers. Il s'est donné la mission de vulgariser dans des récits des plus prenants les grands faits de l'épopée canadienne, et particulièrement du règne étrange et pervers de Bigot, qu'il ne lapide certes pas trop.

La Besace d'amour, La Besace de haine, Le Siège de Québec, Le Drapeau blanc, Les Trois Grenadiers, constituent une longue suite d'aventures chevaleresques. Ils reconstruisent l'une de nos plus émouvantes époques historiques, celle qui a précédé la conquête et qu'a si honteusement ternie l'intendant Bigot et sa clique dévergondée. Tout cela n'est qu'un prétexte à parler longuement des choses coutumières du Canada de 1756 à 1760.

De même que leur aîné, *Le Chien d'or*, de Wm Kirby, dont Pamphile LeMay a fait une excellente traduction en français, les romans historiques de Jean Féron resteront un essai critique fidèle de l'administration néfaste du dilapideur et traître Bigot. D'aucuns prétendront qu'ils renferment trop d'animosités contre lui. Les peintures du temps qu'en fait Jean Féron ne sont pas outrepassées. Il est vrai que les détails laissent parfois à désirer, mais, dans l'ensemble, la vérité historique est observée.

Ce n'est pas à Jean Féron qu'on pourra jamais faire le reproche d'être tombé dans l'in vraisemblance. Cet auteur a le souci du trait de moeurs et il ne défigure pas d'ordinaire la philosophie de l'histoire pour le seul bénéfice du récit. Quand il se trompe, comme dans les *Cachots d'Haldimand*, c'est que ses devanciers ont avant lui fait fausse route. Ses romans, répétons-le, ne sont écrits qu'en vue de nous exposer un tableau de l'état général du pays et du peuple au temps de la

conquête. Le sentiment patriotique mène tout. La chute de la Nouvelle-France est le résultat des cinq ou six années de malversations de la bande de Bigot, mais il est vrai de dire ici que les fautes commises par Montcalm et les officiers français ont joué un certain rôle dans la tragédie de 1759. Les rivalités qui existaient entre les réguliers français et les miliciens canadiens ont eu également de fâcheux résultats. Le peuple crevait de faim, par la faute et l'incurie d'un gouvernement ignoble, pendant que la cour et ses favoris jouaient les derniers atouts d'un pays qui avait été payé au prix du sang de ses meilleurs colons. Jean Féron a mille fois raison de ne pas cacher les jalousies des pouvoirs rivaux et d'exposer ouvertement les futilités des fonctionnaires ambitieux.

Ce sont les dernières luttes de nos ancêtres pour conserver la Nouvelle-France à l'ancienne mère-patrie, et surtout les malversations des personnages qui, avec Bigot, ont hâté la catastrophe de 1759, qui fournissent à Jean Féron le sujet de ces pseudo-romans historiques. L'auteur fait ressortir en traits énerghiques les conséquences néfastes de la mauvaise administration de Bigot et de ses comparses, car, il n'y a pas à dire, sans celle-ci les événements auraient pu tourner autrement.

Quand les habitants manquaient de tout et que les troupes guerroyaient sans soldé ni poudre, l'argent du roi tombait dans les coffres des sangsues qui achevaient de ruiner la France et le Canada. La puissance du gouverneur de Vaudreuil et de Montcalm ne pouvait commander aux lois et à Bigot qui laissaient mourir de faim la population. Aussi, avons-nous vu lors du procès qu'on leur fit, un peu tard il est vrai, les dilapidateurs jouir de fortunes immenses, qui avaient été souscrites pour des munitions, des victuailles et autres choses nécessaires à la défense du pays.

C'étaient: Bigot, 29,000,000; Varin, 4,000,000; Cadet, 15,000,000; Péan, 7,000,000; Bréard, Estèbe, Martel, Deschenaux, Maurin, Pénisseau, Saint-Sauveur, etc., chacun 2,000,000. Soit, en tout, à peu près 99,000,000 volés à l'Etat.

Les manoeuvres frauduleuses de Bigot n'étaient pas ignorées des colonies anglaises

de la Nouvelle-Angleterre; celles-ci s'émurent en temps propice et décidèrent d'ancantir l'ancien prestige français en Amérique. Le génie de Pitt surtout arrêta notre expansion. Il voyait à Poëil nu la mésintelligence de Montcalm avec les officiers Canadiens, la faiblesse du gouverneur de Vaudreuil et de Ramezay, la dépréciation monétaire, la famine et un ébranlement moral dans la vie intérieure du pays.

A travers ces chapitres, où Jean Féron déverse dans la grande histoire, sont des aventures privées qui ajoutent au récit beaucoup de variété. L'intrigue d'ensemble est fortement charpentée et fera les délices de ceux qui aiment les émotions.

Au fond de la Saskatchewan, Jean Féron n'a pas toujours malheureusement les ouvrages qu'il lui faudrait consulter pour mettre ses récits à point. Le roman se ressent parfois de cette insuffisance d'érudition, de renseignements de détails, de précisions géographiques et de couleurs locales. Les grands faits et l'émotion jouent le principal rôle. La chaleur patriotique sauve tout.

Un jour viendra peut-être, dans ce pays encore matérialiste, où l'on songera à la nécessité, comme on fait en France, de rééditer les grands romans historiques tels que *L'Arenge de Saint-Eustache*, *Les Cachots d'Haldimand*, et autres, avec préfaces, notes explicatives et appendices, à cause des découvertes récentes des historiens-critiques. Nous venons de le faire avec succès pour le fameux *Chien d'or*, de Wm Kirby.

Mais les romans de Jean Féron sont quand même d'un puissant intérêt historique et lit-

téraire. Ils sont pour nous ce que furent en France les romans historiques d'Alexandre Dumas père. Ils assureront à l'auteur une renommée impérissable et un nom à notre souvenir.

Mettant de côté les ouvrages remarquables de Joseph Marmette, P.-J.-O. Chauveau, Philippe Aubert de Gaspé, Georges de Boucherville et Wm Kirby, qui restent inimitables en leur genre, disons que cette série de Jean Féron forme un bon et grand feuilleton. L'auteur possède une connaissance de la grande histoire qui lui permet de placer des personnages fictifs dans les événements les plus historiques et de les faire mouvoir avec une facilité qui lui obtiendra de grands succès. Nous l'avons comparé à Alexandre Dumas père; c'est qu'il en a en effet les qualités et parfois les défauts. Ce que nous avons de Jean Féron lui a gagné les sympathies d'une foule considérable qui lit. Il est et restera longtemps le favori des classes populaires.

Il faut lire cette série surchargée pour se faire une idée juste des sentiments qui animent Jean Féron. Il a le don extraordinaire de peindre à grands coups de brosse les tableaux d'un réel intérêt, tels les horreurs de la guerre, la désolation des campagnes, etc. Le style est imagé et prend un vol plus sûr, plus libre à mesure que le récit avance. A de nombreuses qualités, Jean Féron mêle la philosophie des faits aux faits mêmes, et c'est le secret de son succès toujours grandissant.

Gérard MALCHELOSSE,

de la Société Historique de Montréal.

PENDANT L'ETE! . . . !

Les ondulations permanentes et les teintures garanties faites par les experts de

L'AIGLON LIMITEE

326, rue Ste-Catherine Est

sont ce qui se fait de mieux en ville.

Prenez vos appointements

—

Est 0052

Les beautés du verbe

Entretiens sur la langue française au Canada
par ALFRED DECELLES Fils
Ottawa.—Imprimerie Beauregard

Il y a déjà quelques mois, Alfred DeCelles a fait paraître une brochure qui ne doit pas passer inaperçue aux yeux des Canadiens-Français. C'est un manifeste qui ne fait pas double emploi avec les autres appels en faveur du bon parler.

L'auteur résume dans ces pages substantielles le véritable état de la question, et il ne se perd pas en vaines louanges sur la pureté du style parmi ses compatriotes de langue française. Se faisant d'abord l'écho des cris d'alarme poussés de l'autre côté de l'Océan sur la décadence du vocabulaire et de la syntaxe, il en vient aux étrangetés linguistiques qu'il remarque un peu partout à travers son propre pays, il s'insurge contre cette mosaïque baroque de termes plus ou moins anglais et de tournures françaises dénaturées. Ses exemples ne sont pas choisis au hasard, mais pris sur le vif dans les conversations et les écrits de la Province de Québec.

Les moyens qu'il propose pour une réforme sérieuse seraient excellents si le grand public était un élève plus docile. A coup sûr, la classe lettrée comprend de pareilles leçons et fait effort pour en tirer profit. Mais les masses sont lentes à s'éveiller sur semblable matière, et il faudra encore beaucoup d'appels pressants dans le genre de celui-ci pour amener une transformation. Que notre écrivain ne se décourage pas dans son zèle artistique et qu'il continue cet utile apostolat. *La Beauté du Verbe* est un trait excellent : les abus ne peuvent acquérir droit de cité par

voie de prescription tant qu'il s'élève des voix protestataires aussi convaincues. Nous souhaitons à Alfred DeCelles le succès final qui couronne les longs efforts.

Abbé F. CHARBONNIER

Le Coin du Bibliomane

CONTES DE TANTE ROSE, par Adé-
lard Lambert (Editions Edouard Garand).

Un minuscule recueil de contes pour enfants. L'auteur, qui met ses récits dans la bouche d'une bonne vieille canado-américaine, n'a aucune prétention littéraire, son seul but est de procurer d'agréables instants aux tout petits auxquels s'adressent ses contes.

THE VANISHED RACE, par Arthur
English (Editions Edouard Garand).

C'est la lamentable odyssée de deux orphelins irlandais, immigrant au Canada et qui, au cours du naufrage du navire qui les transporte, se voient séparés : le frère, Diarmuid, étant conduit à Québec cependant que la soeur, Rosaleen, échoue sur les côtes de Terre-Neuve, où elle est accueillie et adoptée par une tribu aborigène, les Béothix. Après plusieurs années de pérégrinations en compagnie des Béothiens, dont elle a adopté le langage, le costume et les moeurs, et avoir été témoin du massacre du dernier homme de sa race d'adoption, Rosaleen est recueillie par le capitaine GrosLouis qui la conduit à Québec où elle retrouve son frère et, comme dans tous les bons romans, cela se termine par un mariage.

L'auteur a conduit son récit avec un réel talent, nous faisant assister à une série d'aventures d'un intérêt palpitant, très simplement racontées, présentées en des décors artistiquement brossés et, ce qui justifie son titre, il nous fait assister à la lente agonie de cette noble et brave race béothienne, autrefois dominatrice de l'île, encore orgueilleuse de son passé et dont la cupidité des pêcheurs et des trafiquants anglais a décidé l'extermination barbare et systématique.

SOUS LE SIGNE DU CARIBOU, par
Charles de Saint-Charles (Les Editions du
Monde Moderne).

Nous nous demandons à quel titre ce volume, d'un intérêt moins que palpitant, fait partie de la collection canadienne. Son auteur est-il un Canadien-Français? Nous en

Pilules GALEGINES



Reconnu par le monde entier comme le remède le plus puissant pour le développement du buste.

Le flacon \$1.00
par la poste.

Brochure explicative

Agence Mondiale d'Importation
46 St. Alexandre Ch. 811 Montréal

ARRETEZ! LISEZ SOIGNEUSEMENT! COMBIEN D'AMIS AVEZ-VOUS?

Voilà une question que, tous, nous nous posons à un moment de notre vie. Mais aujourd'hui, la réponse à cette question vous rapportera de l'argent. Avez-vous 100 amis? ou connaissez-vous 100 personnes?

Si vous pouvez répondre à ces questions dans l'affirmative, vous pouvez alors faire

\$100.00 dans quelques heures de vos loisirs

LE VOULEZ-VOUS?

ECRIVEZ AUJOURD'HUI — NE RETARDEZ PAS

MILLARD G. THOMAS

The Famous Music Publishing Co. Reg'd

1693, rue Ste-Elizabeth, MONTREAL, Québec, Canada

Un grand concours musical!

\$100.00 données gratuitement \$100.00

VOUS AVEZ DU TALENT

Pourquoi ne pas l'utiliser à votre avantage

Laissez-moi vous dire comment

Vous pouvez jouer d'un instrument !

Vous pouvez chanter !

Vous pouvez parler !

Si vous pouvez faire l'une ou l'autre de ces **trois choses**, vous êtes **éligible** à prendre part à ce concours.

Tout ce que vous avez à faire c'est de m'envoyer (25 cents) vingt-cinq cents pour l'un ou l'autre de nos derniers succès.

Chaumière d'amour. Une ballade américaine

Un chant du coeur.

Dis-moi que tu m'aimes, chérie. Une belle valse française

Ou envoyez cinquante cents (50 cents) pour les deux, et je vous adresserai **les détails** au sujet de ce **grand concours**. **Ne différez pas.**

Ecrivez aujourd'hui.

\$100.00 données gratuitement \$100.00

MILLARD G. THOMAS

THE FAMOUS PUBLISHING Co. Reg'd

1693, rue Ste-Elizabeth, MONTREAL, Québec, Canada

Le concours s'ouvre le 1er septembre, se termine le 1er décembre 1927.
Demandez à votre fournisseur un disque de phonographe et un rouleau pour piano automatique.

Le mois prochain paraîtra :

L'IMPÉRATRICE DE L'UNGAVA

Roman Canadien inédit par **Alexandre Huot**

L'Ungava.—L'ancien nom du nord de la province de Québec

L'Ungava.—Le coin le plus au nord de notre province.

Une ville mystérieuse perdue dans les neiges.

Un grand roman d'aventure basé sur des faits réels.

Prix 25 sous. — Par la poste 30 sous

doutons fort. Est-ce parce que le héros fait une excursion chez les esquimaux?

UN COEUR DE PIERROT, par Héra Benoît (Aux Editions Radot, Paris).

J'avais lu de ce livre plusieurs appréciations assez flatteuses et je me promettais un régal littéraire. Pensez donc, une Canadienne-Française éditée en France! Eh bien! j'ai été déçu. Ce petit roman, incubé sur nos rives, éclos outremer, n'a rien gagné à ses deux traversées transatlantiques et je ne vois pas que notre renommée littéraire y gagne. Heureusement que l'auteur a eu la délicatesse de ne trahir en rien ses origines. La trame du roman est on ne peut plus banale, Pierrot, son héros, est un imbécile malgré l'affirmation réitérée de l'auteur qu'il soit un être extraordinaire... oui extraordinairement insipide... et certaines scènes, entre autres celle où le Docteur Jean Pinel, récemment fiancé à Olga et ami de Pierrot, veut se suicider parce que Pierrot a cessé de l'aimer, seraient dégoûtantes si elles n'étaient simplement ridicules.

LES SACRIFIÉS, par Olivier Carignan (Les Editions du Mercure, Montréal).

Voici un ouvrage qui présente le plus curieux assemblage de qualités et de défauts. C'est le portrait peint bien nature du petit snob de chez nous qui, médiocrement instruit, la tête bourrée de connaissances livresques, vogue dans les nuages, affecte un dédain de pédant pour les choses de chez nous, ne jure que par la France, ne fréquente et n'apprécie que l'ouest, se croit un incompris, un super-

homme né trop tôt dans un monde trop jeune, se consume en de vaines doléances et demeure un éternel raté.

Heureusement, le héros, Daniel Lussier, après une expérience qui lui a valu la perte de la position très avantageuse qu'il occupait, le désarroi de sa vie, se reprend à temps et, lui qui aurait voulu devenir un Mécène pour nos jeunes écrivains, se fait épiciér, — c'est ce qu'il avait de mieux à faire — et épouse une ancienne petite voisine qui lui a conservé son cœur depuis l'enfance. L'auteur ne le dit pas; mais je suis certain qu'ils furent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Malgré ses longueurs, ses dialogues d'un pédantisme ennuyeux, l'ouvrage n'en est pas moins remarquable par la véracité de ses personnages, par la peinture de la vie du petit bourgeois de chez nous qui y est, je dirais, décalqué sur nature et enfin, par le portrait si vivant des quelques éphèbes qui y périssent, les "Sacrifiés", ces pauvres parias de l'idéal, éternels incompris toujours larmoyant sur "l'épiciérisme" de leurs concitoyens; mais n'en menant pas moins joyeuse vie, dînant chez Childs, prenant le thé chez Bryson et un cure-dents au Mont-Royal.

Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que c'est à l'insu de son auteur si le roman a un mérite réel. Son intention bien apparente était de faire en faveur de ses "Sacrifiés" un plaidoyer qui aurait été insipide et c'est bien malgré lui et par manque de métier s'il en a fait une satire et une charge.

Jules HELLÉ

Volumes parus dans la collection Le Roman Canadien

- | | |
|---|--|
| 1.— <i>L'Iris Bleu</i> , (2ième édition). | 17.— <i>L'Ombre du Beffroi</i> . |
| 2.— <i>Le Massacre de Lachine</i> ,
épuisé. | 18.— <i>La Besace d'amour</i> . |
| 3.— <i>Ma Cousine Mandine</i> ,
(2ième édition). | 19.— <i>Le Grand Sépulcre Blanc</i> . |
| 4.— <i>Les Fantômes Blancs</i> , épuisé. | 20.— <i>Les Cachots d'Haldimand</i> . |
| 5.— <i>La Métisse</i> , épuisé. Nouvel-
le édition petit format 75c. | 21.— <i>La Cité dans les Fers</i> . |
| 6.— <i>Gaston Chambrun</i> . | 22.— <i>La Taverne du Diable</i> . |
| 7.— <i>Le lys de Sang</i> . | 23.— <i>Le Trésor de Bigot</i> . |
| 8.— <i>Le Spectre du Ravin</i> , (2ième
édition sous presse). | 24.— <i>Le Patriote</i> (1837-38). |
| 9.— <i>Le Médaillon Fatal</i> . | 25.— <i>Le Mort qu'on venge</i> . |
| 10.— <i>L'Avoué de St-Eustache</i> ,
(2ième édition). | 26.— <i>Le Manchot de Frontenac</i> . |
| 11.— <i>Nypsis</i> . | 27.— <i>Fleur Lointaine</i> . |
| 12.— <i>Fierté de Race</i> . | 28.— <i>La Ceinture Fléchée</i> . |
| 13.— <i>Roxane</i> . | 29.— <i>Le Bracelet de Fer</i> . |
| 14.— <i>La Revanche d'une Race</i> ,
épuisé. | 30.— <i>La Digue Dorée</i> , (Le roman
des Quatre). |
| 15.— <i>L'Expiatrice</i> . | 31.— <i>La Besace de Haine</i> . |
| 16.— <i>L'Associée Silencieuse</i> . | 32.— <i>Le Lutteur</i> . |
| | 33.— <i>Le Siège de Québec</i> . |
| | 34.— <i>Le Mystère des Mille-Iles</i> . |
| | 35.— <i>Le drapeau blanc</i> . |
| | 36.— <i>Les caprices du coeur</i> . |
| | 37.— <i>Les trois grenadiers</i> . |

Paraîtront prochainement

- | | |
|---|--|
| 38.— <i>L'impératrice de l'Ungava</i> . | 40.— <i>Le mendiant noir</i> . |
| 39.— <i>Le mystérieux monsieur de
l'aigle</i> . | 41.— <i>L'espion des Habits Rouges</i> . |
| | 42.— <i>L'île aux massacres</i> . |

Editions Edouard Garand

1423-1425-1427, rue Ste-Elisabeth
Casier Postal 969, - Tél. Lancaster 6586
MONTREAL

LA PLUS IMPORTANTE MAISON D'EDITIONS DU CANADA FRANCAIS

Vous le savez sans doute ?

On peut s'abonner au **ROMAN CANADIEN**

Aux conditions suivantes :

Un an: \$3.00 — Six mois: \$1.75

NOM.....

ADRESSE.....

Mallez-nous votre abonnement aujourd'hui.

Rien
n'est meilleur
à servir
que



Dow

Old Stock Ale
mûrie à point

Prime par la Force et par la Qualité

VIENT DE PARAITRE

Le Centenaire Cartier

LIVRE - SOUVENIR

Compte rendu officiel des Fêtes du Centenaire de Sir Georges-Etienne Cartier et description des fêtes qui ont eu lieu à l'occasion de l'érection de monuments à la mémoire du grand homme d'Etat canadien-français.

*Ouvrage publié à la demande expresse de
Mlle Hortense Cartier, de Cannes (France).
et sous le patronage de*

SON ALTESSE ROYALE LE DUC DE CONNAUGHT

Ancien gouverneur-général du Canada et patron du Centenaire.

SON EXCELLENCE LE DUC DE DEVONSHIRE,

Gouverneur-général du Canada, à l'époque des Fêtes.

L'HON. SIR ROBERT BORDEN

Premier Ministre du Canada, lors des Fêtes.

L'HON. SIR LOMER GOUIN

Premier Ministre de la Province de Québec, lors des Fêtes.

PRIX DU VOLUME : \$5.00.

Vendu par souscription.

Adresser ce montant à:—

L'“ECLAIREUR” LIMITEE
BEAUCEVILLE, QUE.